ERRATA.

Page 40, ligne 6, *coaliton*, lisez *coalition*.
Page 49, ligne 26, *auteur*, lisez *acteur*..
Page 241, ligne 8, *Ah! l'on essaierait en vain.*
lisez, *Ah! si l'on essaierait en vain.*

VIE

DE

LAZARE HOCHE.

SE VEND A PARIS,

Chez

HENRY, Libraire, rue Marguerite, faubourg Germain. n°. 959.

LEMIERE, Libraire, rue du Four, n°. 293.

BRASSEUR, Imprimeur-Libraire, rue Honoré, près les Feuillans.

MARADAN, Libraire, rue Pavée André-des-Arts, n°. 16.

VATAR-JOUANNET, Imprimeur-Libraire, rue Cassette, n°. 913.

14. 9. 179.

L. HOCHE.

Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ timidus perire.

(*Horace.*)

VIE

DE

LAZARE HOCHE,

GÉNÉRAL

DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

COMMANDANT en chef celles de la Moselle et du Rhin, des côtes de Cherbourg, de Brest, de l'Ouest, de l'Océan, d'Irlande, de Sambre et Meuse et du Rhin réunies.

PAR ALEXANDRE ROUSSELIN,

TROISIÈME ÉDITION,

Augmentée de quelques considérations nouvelles, sur l'état actuel de l'Irlande, vis-à-vis de l'Angleterre, et sur le projet d'Union; suivie d'une Notice sur Chérin, du même Auteur, et du *Vieillard d'Ancenis*, Poëme de MARIE-JOSEPH CHÉNIER, sur la mort du général Hoche; accompagnée du portrait du général, d'une carte et de deux plans militaires.

Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire.

A PARIS,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

AN VIII.

AVIS AU RELIEUR.

Placez le *Portrait* de Hoche en face du frontispice.

Le *Déblocus* de Dunckerque à la page 40.

Le *Plan* de Quiberon à la page 179.

La *Carte* du cours du Rhin à la page 66.

A

LA RÉPUBLIQUE

ETERNELLE,

l'un de ses enfans ;

ALEXANDRE ROUSSELIN.

AVERTISSEM.

Sur cette nouvelle Édition.

Dans les précédentes éditions de la vie de Hoche, sa correspondance formait un volume. Mon intention, en publiant cette correspondance, avait été de rendre plus sensibles, et pour ainsi dire palpables, les progrès successifs de l'esprit de son auteur : de faire suivre la marche rapide, mais graduelle, d'un enfant de la révolution : de faire, en quelque sorte, assister le lecteur à son éducation ; j'avais voulu retracer, en quelque sorte, une seconde vie de Hoche, écrite par lui-même à son insçu, et c'est là qu'il m'avait paru peint le plus fidèlement et à grands traits, toujours brave, toujours bon, toujours généreux, mais, à vingt-cinq ans d'abord fougueux, bientôt réservé, ensuite prudent, puis homme d'état. J'avais encore voulu, si les faits que

racontés ne paraissaient assez
..s de témoins recommandables et
. monumens glorieux, citer ces pièces
autographes comme une preuve supplétive de la vérité, et démontrer que la couronne qui convient et suffit au général Hoche, est celle de ses œuvres. *Ces misérables*, disait un grand capitaine au cardinal de Retz, *nous supposent, vous et moi, tels qu'ils auraient été s'ils s'étaient trouvés dans nos places.* Cette réflexion devait me rappeler que je n'aurais jamais assez produit de pièces pour la persuasion de *ces misérables;* que j'en avais assez donné pour la conviction des gens de bien.

Je n'avais pas eu le temps, d'être plus court dans les précédentes éditions; le temps qu'il m'aurait fallu pour l'être davantage ici, s'est trouvé surpris par d'autres occupations; et si j'avais commencé de corriger la vie de Hoche, j'aurais dû la refaire en entier. On aura donc raison cette fois encore de me reprocher la prolixité.

Fut-on aussi fondé à m'avoir reproché des lacunes ? je ne le crois pas, quoique ce reproche m'ait été fait par des représentans du peuple ; je leur demande : pourquoi nous aviez-vous enlevé la liberté de la presse ? Lorsque les noms de *Brutus* et de *Cassius* étaient devenus des crimes de lèze-majesté, et qu'il n'était plus possible de les rappeler autrement que par l'absence de leurs images, le silence, alors, était-il l'accusation des opprimés, ou des oppresseurs ?

VIE

DE

LAZARE HOCHE.

Non ille pro caris amicis
Aut patriâ timidus perire.

(*Horace.*)

Je connaissais peu la personne du général *Hoche*, quand la mort l'a frappé ; mais je connaissais beaucoup ses vertus, et je partageai tous les regrets de ses amis.

La perte du général Hoche m'a paru plus grande, à mesure que le tems, nous éloignant davantage du moment de sa mort, adoucissait notre douleur;

mais cette mort n'a pu l'enlever tout entier à sa patrie : l'exemple de ses belles actions lui reste ; je me suis proposé de les peindre.

Les conseils de plusieurs républicains m'ont soutenu dans ce dessein.

Les renseignemens que je trouvais à Paris étaient insuffisans. Non - seulement pour traiter mon sujet avec vérité, mais encore pour donner à ma conscience la sécurité de la vérité, il m'était nécessaire d'assurer du témoignage de mes yeux plusieurs informations que j'avais prises. J'avais besoin de voir le théâtre sur lequel Hoche a paru le plus en action. Je me suis transporté aux armées qu'il a commandées ; j'ai visité les hameaux, un moment effrayés de ses victoires, et où il a laissé le bonheur. J'ai voulu saisir le caractère de l'homme ; j'ai cru que rien n'était minutieux de ce qui pouvait l'indiquer ; que les habitudes domestiques, les paroles, les gestes même, quelquefois inapperçus par le vulgaire, étaient souvent la lumière de l'historien dans la recherche des causes. J'ai interrogé curieusement tous les souvenirs dans toutes les ames ; je me suis mis, pour ainsi dire, à la poursuite de la vie de Hoche, et j'en ai suivi la trace jusque dans le cœur de ses ennemis.

J'hésite de témoigner ma reconnaissance aux bons citoyens qui m'ont aidé dans ce travail ; en nommant ceux qui ont apporté leur part dans cette

contribution de souvenirs honorables, je crains, par mon silence, d'accuser d'ingratitude ceux que je ne nommerais pas : car quel nom peut mériter l'oubli, ou seulement l'indifférence, envers un héros qui fut le bienfaiteur de tous ceux qui l'ont connu? Quel autre nom mériterait le langage des lâches dont la mort même ne peut enchaîner l'envie? Comment appeler le ton mystérieux de celui-ci : « *Qu'il n'est pas temps de tout dire?* » de celui-là : « *Que si on voulait tout dire, tout* » *ne serait peut-être pas à l'avantage du héros?* »

Mais moi-même serais-je moins ingrat que ceux que j'accuse, si la première de ces feuilles n'était décorée de vos noms, *Chérin* digne ami, *Debelle* bon frère, *Lefebvre*, *Augereau*, *Grigny*, *Shée*, *Poitou*, *Mermet*, *Leveneur*, *Morard-de-Galles*, *Ney*, *Hédouville*, *Privat*, *Chasseloup*, *Colasse*, *Lemoine* . . . . . fidelle légion unie par le courage et par l'amitié?

L'estime, la vénération, l'amour d'un grand homme sont les motifs qui m'ont fait prendre la plume. « *Comme ce grand personnage m'a tou-* » *jours paru digne d'admiration*, disait l'his- » torien de Cyrus, *j'ai pris plaisir à recher-* » *cher sa naissance, quel a été son naturel, de* » *quelle façon il a été élevé, pour connaître par* » *quels moyens il a pu devenir un si excellent* » *général : je me hasarde de rapporter ce que* » *j'en ai pu apprendre.* »

Ces paroles de Xénophon seront mon excuse. Je pourrais en donner une meilleure : c'est que je ne prétends pas faire un livre, mais un narré de cœur. J'apporte sur la tombe de Hoche le tribut de quelques larmes ; je ne me flatte pas d'acquitter la dette de reconnaissance contractée par la république envers ce guerrier citoyen ; je veux seulement prouver combien cette dette est grande.

Peut-être essaierai-je un jour de raconter des événemens dans lesquels je n'ai pas été seulement spectateur : alors je tâcherai, comme le dit Tacite, *de ne pas faire connaître seulement les événemens qui sont souvent l'effet du hasard, mais encore les causes et les raisons.* (*Ut non modo casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed etiam causae rationesque noscantur.*) Mais quoique la révolution ait donné presque l'expérience de Nestor à ceux qui ont vécu au milieu de ses utiles leçons, je ne me crois pas mûr encore pour cette grande entreprise. J'annonce, au nom de la république, qu'elle enfantera des hommes dignes de remplir cette noble tâche. La liberté et la république ont donné à la vertu le courage et le droit de tout penser, de tout dire, et de tout écrire ; et cette puissance surhumaine, qui a pu improviser des généraux et des hommes d'état, sans doute produira-t-elle aussi des historiens.

La France n'avait point d'histoire, parce qu'elle

n'avait point de liberté. Tout était la proie des rois : l'histoire était leur complice, comme l'espèce humaine était leur esclave.

Aucune volonté n'avait le droit d'exister que par leur volonté. Ils avaient comprimé la pensée qui s'élance ; rien ne pouvait paraître que sous leurs auspices, et leurs auspices n'étaient obtenus que par le mensonge.

Ils se disaient les pasteurs de leurs sujets ; ils avaient poussé l'impudence jusqu'à s'en dire les pères. Pour asservir les hommes, ils avaient des nobles ; pour les tromper, des prêtres. Ce n'était pas assez : pour persuader aux peuples que leur domination est une chaleur douce et fécondante, ils eurent des historiographes.

Ceux-ci ne pouvant éteindre les flammes du génie, cherchèrent à lui dérober sa gloire. Ils en voulurent dissimuler le noble principe, la *liberté*. Ces esprits supérieurs qui, de temps en temps, viennent briller sur la scène du monde, les historiographes les présentèrent comme l'ouvrage des rois.

Depuis long-temps ils vantaient avec emphase les siècles d'*Auguste*, et de *Louis XIV*; ils voulaient faire honneur à la royauté protectrice, des talens sublimes qui ont éclairé ces époques.

On pouvait leur répondre que les grands hommes du siècle d'*Auguste* étaient nés de la république Romaine; que les grands hommes du siècle

de *Louis XIV* étaient nés des fermens procréateurs de liberté, et des agitations presque républicaines qui avaient précédé son règne. On pouvait, à leur citations, opposer le siècle qu'ils ont voulu nommer le siècle d'Alexandre, et qui est le siècle de Périclès, tous les siècles de l'antiquité libre, le court instant de l'apparition de la république Anglaise.....

La puissance des rois égalera-t-elle celle des peuples, pour créer et perfectionner les arts et les sciences? Les monarchies sont-elles aussi fécondes en grands hommes que les républiques? Telles étaient les questions encore indécises, et la raison n'osait les résoudre.

La république française a paru: la question est résolue.

Parmi tant d'autres créations encore contestées de la révolution française, il en est une incontestable: *elle a créé des hommes.*

Le ton d'énergie auquel elle a monté les ames, a centuplé leurs forces. Placés à cette hauteur où la révolution seule pouvait les élever, les Français sont devenus capables de ces prodiges qui effacent les récits de l'histoire, et qui surpassent les fictions de la fable.

Ce résultat certain suffirait seul pour réfuter les sophismes des calomniateurs de la liberté.

Il portait dans son cœur le sentiment de la révolution, il avait un génie digne d'en concevoir

l'étendue, celui qui, le premier, en présence des superstitions, des préjugés accumulés depuis quatorze siècles par les intérêts de la tyrannie, prit sur lui de proclamer cette vérité, osa dire d'une voix prophétique, que, des rangs les plus obscurs de nos armées, sortiraient des soldats qui deviendraient des généraux, et que ces généraux vaincraient un jour l'Europe.

Hoche est un des hommes annoncés par cette prédiction hardie.

La nature semblait l'avoir destiné dès longtemps à venger les outrages faits à ses droits sacrés; elle l'avait choisi avec prédilection pour être un de ces instrumens glorieux qui devaient exercer un jour la représaille de l'espèce humaine, et relever sa dignité.

Après avoir jeté quelques fleurs sur la tombe de Hoche, un représentant du peuple (Jean Debry) couronna son éloge en disant: *Hoche était un enfant de la révolution*. Ce représentant avait senti toute la grandeur de son sujet; c'est, en effet, placer la gloire d'un homme sur les fondemens les plus durables, que de l'unir solidairement à celle de la république.

La vie politique et militaire du général Hoche est connue de la France, de l'Europe. Ceux qui ont assisté au spectacle de la révolution, à la distance la plus éloignée, n'ont pu se dérober à l'éclat du rôle qu'il y a joué. Quel contempo-

rain n'a pas entendu raconter les exploits de cet homme illustre qui traversa les fleuves, comme d'autres passent un ruisseau ! de cet homme, pour qui l'Océan même fut à peine un fleuve !

D'estimables orateurs ont rappelé les principaux traits de la vie publique de Hoche : je parcourrai encore les détails intimes et secrets de sa vie moins connue. Un proverbe souvent justifié, a dit : *qu'il n'est pas de grand homme pour son valet-de-chambre;* Hoche démentira ce proverbe. Il n'a point à craindre d'être déshabillé, pour ainsi dire, et dépouillé de son manteau. Si je l'appelle hors de son théâtre de gloire ; si je le montre sans cothurne, c'est pour rendre à sa taille naturelle sa mesure véritable : elle en paraîtra plus élevée au philosophe, par ces détails même où le juge frivole la croirait moins grande.

LAZARE HOCHE était né, le 24 juin 1768, à Montreuil, faubourg de Versailles. Je croirais mépriser le lecteur, si je lui cachais l'infimité de sa première fortune.

Son père était garde du chenil de Louis XV : j'ai vu ce vieillard : on croirait que c'est pour le peindre d'une parfaite ressemblance, qu'Euripide aurait dit : *grossier au-dehors, sans nul ornement, mais homme de bien au souverain degré.*

Ceux qui ont besoin de s'adresser à leurs ancêtres pour valoir quelque chose, ne pardonneront pas à Lazare Hoche de manquer d'aïeux. Les hommes de bien estimeront davantage la renommée qu'il ne devra qu'à lui seul.

Il naît au sein du malheur ; son berceau est entouré de besoins. Qu'on ne s'inquiète pas de cette obscurité ; la place où le sort l'a fait naître, sera glorifiée. La fable d'Hercule, entouré de serpens dans son berceau, qu'est-elle autre chose que l'allégorie d'un grand homme serré, dans son enfance, des liens de l'adversité ?

L'état auquel se trouvait réduit le père de Hoche, ne lui permettait pas de donner à son fils l'éducation qui pût mettre en valeur les bonnes dispositions de la nature ; et c'est-là, sans doute, le malheur le plus réel attaché à la pauvreté. *Car, sans une éducation soignée*, dit le sage écrivain

de la vie de Voltaire, *le génie n'atteint jamais la hauteur où il aurait pu s'élever.*

La mère de Lazare Hoche était morte en lui donnant le jour. Une de ses tantes, marchande de légumes à Versailles, avait beaucoup de tendresse pour lui : elle fit tout ce que ses moyens permirent pour cultiver ses premières années. Elle l'envoyait tous les jours à l'école voisine ; il eut bientôt appris à lire et à écrire : il était toujours le premier de ses camarades à la classe, et le plus fort dans les rixes. Le curé de Saint-Germain-en-Laye, appercevant son intelligence, le prit en affection, et le plaça parmi les enfans de chœur. La bonne tante fournissait encore à ses petites fantaisies. Dans sa plus tendre enfance, il aimait à se rendre raison de tout ; il interrogeait curieusement les personnes plus âgées que lui ; il écoutait leurs réponses avec avidité, et souvent les étonnait par des réparties ingénieuses. Ce desir de s'instruire, en questionnant, en avait fait un petit babillard ; mais sa loquacité enfantine avait un caractère aimable de douceur, qui en rendait l'importunité charmante. Aux approches de l'adolescence, on vit un changement singulier s'opérer en lui. Il commença à parler moins ; bientôt il ne parla presque plus du tout. Il devint silencieux et rêveur ; mais dans ses rêveries réfléchies on eût pu soupçonner dès-lors quelque chose de sensé et de raisonnable, prin-

cipe de cette circonspection, devenue depuis le fond de son caractère. En avançant en âge, il croissait en forces, et ses besoins augmentaient. Il devenait à charge pour sa bonne tante ; sa délicatesse en souffrit avant que sa tante s'en aperçut. Il veut gagner lui-même sa vie ; peu lui importe comment : il n'est point de métier vil à ses yeux, s'il procure du pain par du travail. Il entre palfrenier surnuméraire aux écuries de Versailles.

On sait que Sakespear gardait les chevaux et servait de falot à la porte du théâtre de Londres. Eh bien ! ce jeune homme que vous voyez vêtu d'un habit grossier, relégué dans les écuries royales, c'est celui-là qui doit un jour sauver la république.

Ces souvenirs de la misère affreuse qui précéda l'élévation de Hoche, ne sont point une humiliation qu'on croie avoir besoin de venger ; mais on essayerait envain d'oublier que lorsque le mérite naissant languissait ainsi dans l'indigence, alors une cour corrompue, dévorant la subsistance du peuple, affichait la scandaleuse jouissance de ses rapines.

Ah ! que les ames républicaines, à côté même d'un trône, prennent l'orgueil qui leur convient : ce trône d'or et de fange s'écroulera ; la vertu remplacera le crime ; la cour sera précipitée ; le mérite aussi deviendra une route à la fortune ; Hoche sortira de l'abjection où la bizarrerie du sort l'a fait naître, où les préjugés devaient le re-

tenir enseveli comme dans un tombeau; il brisera toutes les entraves.

Le caractère ardent deHoche ne devait pas s'accommoder long-temps d'un état de servitude: il va s'en échapper. Le jeune palfrenier avait rencontré les œuvres de J. J. Rousseau; quelques lectures faites à la dérobée, avaient éveillé son indépendance; quelques romans lui avaient inspiré le goût des voyages. Dans une partie qui n'avait d'autre objet que le plaisir, il fait, avec trois de ses camarades, celle de s'engager pour les Indes orientales; mais au lieu de l'être pour cette destination, il se trouva, par une supercherie militaire, engagé dans les Gardes-Françaises. Il était alors âgé de seize ans. Il est envoyé au régiment à Paris. Il avait, en arrivant, la somme de 125 livres, composée du prix de son engagement et du fruit de ses épargnes. Il faut faire agréer sa venue de ses nouveaux camarades: les frais d'un déjeûner qu'il leur donne, absorbent sa bourse; le pauvre pécule n'existe déjà plus.

Les caporaux et sergens-instructeurs ne tardèrent pas à distinguer Hoche des recrues ordinaires. L'intelligence et l'adresse qu'il montre dans ses exercices, lui font franchir, en un mois, tous les apprentissages qui auraient occupé l'année d'un autre. A peine est-il soldat, qu'il n'est plus déjà possible de le distinguer des anciens soldats.

Du dépôt il passe dans la compagnie *colonelle*,

dite des *gibernes blanches* : là, sa belle taille, sa tenue propre et décente, l'ont bientôt fait appercevoir au milieu de la foule. Les grenadiers de la rue de Babylone veulent l'avoir pour camarade ; ils le désignent à leur chef : Hoche est fait grenadier.

Il remarque aussitôt dans ses nouveaux camarades des connaissances qu'il n'a pas ; il est impatient de les acquérir.

Honteux de l'infériorité que lui donnait son ignorance vis-à-vis de ses égaux, il se hâte de se donner lui-même l'éducation dont la misère de ses parens l'avait privé.

Il lui fallait des livres ; ce n'était ni son père indigent, ni sa paie modique qui pouvaient lui procurer l'argent nécessaire ; il en trouvera dans la vigueur de ses bras, dans l'adresse de ses mains : sa force, son industrie, voilà ses ressources.

Aucun travail grossier ne le rebute : il se lève de grand matin ; il va, dans les environs de Paris, passer la journée à tirer de l'eau pour les jardiniers, à bêcher la terre sous l'ardeur du soleil ; il employait une partie de la nuit à broder des vestes et des bonnets de police.

Plusieurs personnes qui l'ont vu depuis général en chef, se rappellent avoir acheté des ouvrages de broderie faits par Hoche ; il allait les vendre dans un café, situé au pont Saint-Michel. On ne voyait pas sans plaisir, et même sans intérêt, sa

bonne mine et la décence de son maintien ; le jeune négociant prospérait.

Ce qu'il gagnait pendant la semaine faisait trois parts à la fin ; la première, consacrée à payer le remplaçant qui montait sa garde ; la deuxième, à louer des livres ; la troisième, aux amusemens qu'il prenait avec ses camarades.

On voit que la plus grande partie de son temps était absorbée par le travail. Dans les courts momens de repos qu'il pouvait trouver, il lisait avec avidité et sagacité. On le vit bientôt saisi de la passion d'apprendre, comme d'une fièvre violente. Le desir d'atteindre ceux que l'antériorité de l'éducation plaçait devant lui, devint le besoin le plus impérieux de sa vie. On juge que l'instruction, qu'il pouvait acquérir ainsi, fut prompte. Il ne tarde pas à en recueillir les fruits. Son esprit s'éclaire ; il est déjà capable de discuter les inconvéniens de la tactique, et de certains articles des ordonnances militaires ; il pourrait même leur en substituer de meilleurs, tant sa raison est droite, tant elle s'exerce à réfléchir et à combiner. En peu de temps, le plus jeune des grenadiers est le premier des grenadiers.

Pour se livrer sérieusement aux travaux qu'il s'était imposés, Hoche n'a pas besoin de se priver des plaisirs de son âge. Recherché de ses amis, il aime à se récréer avec eux, il est de toutes les parties ; mais, dans ces instans même

de gaieté militaire, il portait l'exemple de la décence, de la sobriété et de tous les dehors honorables.

Au régiment, il avait pour société les plus braves; *les plus braves sont les meilleurs*, disait-il. Et quelle garantie la lâcheté pourrait-elle offrir à l'amitié? Personne ne fut plus que lui l'esclave religieux du sentiment de l'amitié; il portait, sur ce point, la fidélité jusqu'au fanatisme. Dans une rixe entre bourgeois et militaires, un de ses amis avait été assassiné près de Paris: Hoche se croirait coupable de dormir avant de l'avoir vengé. Il se porte, à la tête de plusieurs de ses camarades, à la maison où la scène s'était passée. Il se déclare le chef de la colère commune. Il renverse les meubles; il fait un sac complet. Ce mouvement violent fut puni de trois mois de cachot. Il en sortit dans un état digne de pitié: sans chemise, sans habit, sans bas, pâle, défiguré, il arrive à la caserne; ses camarades le reçoivent avec des transports de joie; tous s'élèvent avec horreur contre la sévérité dont il vient d'être la victime; tous s'écrient qu'ils se vengeront de celui qui avait rapporté l'affaire. *Ce serait un mal de plus*, leur dit Hoche avec une généreuse indifférence: *que voulez-vous, mes amis? ne vous ai-je pas dit cent fois que l'espèce humaine valait bien peu de chose?*

Le noble dédain de cette réponse est un trait qui pouvait indiquer d'avance son caractère ; j'anticipe sur les temps de son élévation, pour rendre justice à la grandeur de son ame. L'horrible misère, à laquelle il s'était trouvé réduit au sortir de la prison, est un des souvenirs qu'il ne pouvait se rappeler sans verser des larmes. L'auteur de sa peine se trouva depuis sous ses ordres ; il le combla de bontés.

Le coup de sabre dont il portait la cicatrice entre les yeux, est encore une suite de ce dévouement à l'amitié dont il était animé. Un caporal, nommé *Serre*, délateur de profession, opprimait ses camarades, et semblait ne devoir trouver personne qni osât lui résister. Hoche se charge lui seul de venger la querelle de tous. Il va se battre près des moulins de Monmartre : c'était le 28 décembre 1788 ; on était au fort d'un hiver rigoureux ; ils avaient de la neige jusqu'à la ceinture. Le caporal reçut un coup de sabre qui semblait mortel ; il en revint au bout de six semaines, pour émigrer en 1790, après avoir été chassé du régiment. Hoche après avoir resté quinze jours à l'hôpital, reparut avec la belle cicatrice qui relevait encore l'air martial de sa figure.

Sévère observateur de la discipline, il plaçait sa fierté dans l'amour de ses devoirs ; et comme il se montrait irréprochable dans la manière

de les remplir, il était révolté de l'arbitraire, parce que l'arbitraire, lors même qu'il l'aurait favorisé, ne pouvait jamais être que l'injustice.

Victime, plusieurs fois, de vexations odieuses, on l'avait vu d'abord s'indigner contre l'oppression; ensuite elle le rendit rêveur, et peu endurant. Réduit à l'impuissance d'opposer les armes de la raison aux caprices du despotisme, il gémissait en secret; il avait pris le parti de garder le plus profond silence : mais ce silence exprimait mieux son mépris, que ne l'auraient pu faire les paroles de la colère. Quand il se voyait ainsi condamné aux arrêts par le caprice d'un chef, il n'attendait plus le caporal chargé de le conduire à la prison : il allait froidement lui-même en prendre les clefs, et s'y tenait renfermé jusqu'au jour où l'on venait lui rendre sa liberté.

Il était dans la marche des choses nécessaires à la liberté, que le despotisme des officiers allât toujours croissant. Le maréchal de Biron venait de mourir : il est remplacé par Duchâtelet. Cet homme cupide n'est pas content de faire, de la subsistance du soldat, l'objet des spéculations de son avarice; il faut encore qu'il s'épuise en raffinemens de tyrannie. Le délabrement des finances, l'inquiétude des rentiers, agitaient alors la capitale (en 1788). Cette fermentation devient le

prétexte spécieux des rigueurs qu'il voulait exercer.

Les Gardes-Françaises étaient sans cesse retenues aux casernes. Toute communication leur était interdite avec les citoyens. Les coups de plat de sabre, le piquet, tous les châtimens ignominieux étaient prodigués. *Il faut consigner le régiment*, avait dit Duchâtelet à la cour, *afin d'avoir à opposer, dans les cas pressans, les enfans de la canaille à la canaille même.*

Duchâtelet tremblait de laisser appercevoir aux soldats le mécontentement général. Pour les empêcher de prendre part aux mouvemens, il fallait les fatiguer, les occuper sans cesse, afin de leur ôter tout loisir de raisonner. Le moyen le plus sûr lui parut être d'introduire un changement de tactique.

L'intelligence connue de Hoche le fit appeler pour être l'un des instructeurs chargé de mettre en activité la nouvelle ordonnance sur les manœuvres de l'infanterie. Il a bientôt dévoré les difficultés de cette longue théorie, et triomphé de toutes les obscurités. Il est au bout d'un mois l'instructeur de ses camarades instructeurs. Il devient le juge auquel dans les momens de repos l'on soumet les incertitudes. En deux mots il décide les points douteux; Hoche est le tribunal suprême.

La facilité de ses entretiens lui avait attiré la

confiance et le respect. Ses talens remarquables furent appréciés de ceux-mêmes qui n'y découvraient pas encore sa supériorité. Il est nommé caporal. C'est en cette qualité qu'il passe au dépôt chargé de l'instruction des recrues.

A peine était-il élevé à ce faible grade, qu'il faillit le perdre par un trait de cette noble fermeté qui est la partie dominante de son caractère. Les grenadiers consignés à la caserne s'étaient mis à danser; leur gaieté bruyante fut prise pour une ironie de leur captivité; elle était bien, en effet, une sorte de pressentiment de leur prochaine délivrance. Des officiers aux aguets les avaient entendus. Rien n'est innocent aux yeux des agens de la cour. Ils demandent à connaître les moteurs de cette joie extraordinaire. Ils menacent le caporal Hoche de le dégrader à l'instant et de l'envoyer à l'Abbaye, s'il ne nomme aussitôt ceux qu'ils appellent les coupables. *Vous pourrez m'envoyer où vous voudrez, messieurs*, répondit Hoche sans se déconcerter; *mais je vous conseille de faire agrandir les cachots, car vous aurez plus d'un rieur à punir.* Cette réponse d'un homme libre, devait attirer le vengeance de ceux dont elle était la critique: par un de ces ménagemens conseillés par la crainte, elle demeura sans suite; tâchant par une tardive prudence de détourner l'orage qu'il entendait gronder sur sa tête, le despotisme hésitait alors entre les moyens de douceur et de sévérité.

Inutiles précautions de la tyrannie agonisante! Ni la ruse, ni la force ne peuvent plus arrêter le triomphe de la philosophie; elle va mettre la liberté en possession de la France. Duchâtelet a raison d'être épouvanté. En vain le Champ-de-Mars est occupé par les satellites étrangers : les hordes conspiratrices ne sont là que pour assister au spectacle de la volonté nationale. L'heure de la liberté s'avance. *Qu'est-ce que le Tiers-état?* demande Sieyes: TOUT, répond l'homme de génie; TOUT, répète la France entière, levée aussitôt et comme électriquement frappée par la lumière. Les représentans du peuple se rallient au jeu de paume; le peuple à la Bastille: à sa voix souveraine, la Bastille s'écroule. *Vive le tiers-état!!!* Les Gardes-Françaises aussi sont du tiers-état. En vain a-t-on voulu les armer contre lui; ils ne sont armés que pour défendre sa cause : tous répètent avec allégresse le cri de délivrance. Le 14 juillet a lui; la révolution française est fondée.

On ne peut, sans trembler encore, ramener sa pensée vers les abymes au bord desquels la liberté s'est vue penchée aux diverses époques de la révolution. Quel est le génie protecteur qui l'a sauvée? 10 août, 13 vendémiaire, 18 fructidor, jours immortels, la république ne périssait-elle pas, si vous eussiez éclairé sa destinée un moment plus tard? 14 juillet,

5 et 6 octobre, la liberté n'était-elle pas à jamais étouffée dans son berceau, si vous n'étiez venus encourager ses premiers efforts ? Quant à moi, je ne puis reporter mes regards à ces premiers instans, qui me semblent avoir décidé la destinée du monde, sans éprouver, comme si j'étais encore sur le champ du combat, ces tressaillemens de crainte et d'espérance que donne l'incertitude de la victoire ; je relis, avec les mêmes alarmes et les mêmes transports de joie, l'adresse de Mirabeau au roi sur le renvoi des troupes, et ces mâles discours des orateurs des communes dont la courageuse opiniâtreté prononça dès-lors le triomphe de la justice sur les privilèges, , c'est-à-dire, l'égalité.

Hoche se trouvait dans ce régiment, qui fut alors d'un si grand poid dans la balance. Je suis loin de croire, comme on l'a dit, que la révolution n'eût pas eu lieu, si le maréchal de Biron se fût trouvé à la tête des Gardes-Françaises en 1789. Peut-être l'influence d'un chef aussi considéré, aurait-elle suspendu quelques momens la marche rapide de l'insurrection générale ; mais prétendre que la volonté d'un homme eût été capable d'arrêter l'essor d'un grand peuple qui se précipitait vers la liberté, c'est une de ces suppositions perfides de l'aristocratie qui, pour rabaisser la révolution française, cherche à la faire dépendre du caprice d'un individu, et, pour la perdre en la

dégradant, veut faire méconnaître son véritable principe, les lumières et la philosophie. Quoi qu'il en soit de l'irrésistible puissance d'un peuple, qu'aucune autre puissance ne pouvait empêcher d'être libre, toujours serait-il de de la plus basse ingratitude de contester au régiment des Gardes-Françaises la grande part qu'il eut aux premies succès de la liberté. Un corps aussi imposant par le nombre, aussi redoutable par sa discipline, fut d'un grand encouragement pour les Parisiens. Ils eussent peut-être moins résolument attaqué la Bastille, s'ils n'avaient apperçu devant eux une avant-garde formidable qui leur donnait l'exemple de la valeur.

On devine la conduite qu'a dû tenir Hoche dans ces jours du réveil national. Pouvait-il n'être pas un des premiers assaillans à la Bastille? Pour qui cette liberté qui va sortir de ses ruines? Les talens et les vertus ne sont-ils pas appelés à en recueillir les premiers fruits?

Le régiment des Gardes venait d'être presqu'aussitôt licencié que rétabli, vers la fin d'août 1789. Ne pouvant interrompre les rapports que la révolution avait introduits entre les soldats et les citoyens, Lafayette prit le parti de fondre les Gardes-Françaises sous le nom de *Garde soldée parisienne*. Cette fusion politique pouvait donner au soldat l'esprit d'aristocratie qu'on voulait établir dans la bourgeoisie. Lafayette espérait ainsi remplir

plusieurs buts à-la-fois ; 1°. fonder la puissance des bourgeois contre la classe moins aisée des artisans ; 2°. diviser la puissance des bourgeois par celle d'une troupe de Janissaires ; 3°. régner, lui, sur cette division, par la disposition qu'il ferait de ces Janissaires, tantôt contre la classe des artisans, tantôt contre celle des bourgeois eux-mêmes.

On a dit que le caractère distinctif des factions est l'égoïsme. Aucune de celles qui ont paru sur le théâtre de la révolution, n'a montré davantage ce caractère d'isolement de l'intérêt général que la *faction Lafayette*. C'est elle qui pour arrêter le cours naturel d'une révolution toute populaire dans son principe, vint y semer des germes d'aristocratie : c'est sur elle que doit retomber la faute de toutes les violences qu'il a fallu commettre pour renverser les obstacles qu'elle avait apportés. Faction royaliste pour dominer le peuple, populaire pour dominer le roi, capable, tour-à-tour de tous les crimes ; on se rappelle les assassinats du Champ-de-Mars, de Nancy, de la Chapelle : capable de toutes les bassesses ; on se rappelle tout récemment les hypocrites complimens adressés à Buonaparte, par la Lafayette et les compagnons de sa fuite, leurs félicitations perfides à la république : tantôt brouillée, tantôt réunie avec les Lameth, cette faction *Protée* rechercha toujours toute alliance, qui pût concourir à ses vues ; elle

sera toujours la plus dangereuse à la république, parce qu'elle est la plus spécieuse dans ses prétextes.

Le chef Lafayette tient dans sa main les balances de la modération ; le faux amour des loix est sur sa banière ; il est le protecteur suprême de la tranquillité publique. Avec de tels moyens, il attire facilement à lui cette multitude, qui ne demande au gouvernement que la jouissance de son repos et de sa fortune. Adroit à présenter les amis de la liberté comme les ennemis des propriétés, Lafayette a su mettre dans son parti les propriétaires ; ceux-ci, croyant apporter leurs armes pour la défense de l'ordre, les lui livrent pour opprimer la liberté.

Lafayette était au faîte de son influence : il ne trouva pas dans les Gardes-Françaises toute la docilité convenable à ses vues ; leur régiment était alors ce qu'il y avait de plus éclairé dans le militaire. On sait qu'ils allaient toutes les semaines alternativement, monter la garde à Versailles. Le tableau de despotisme et de servitude, d'orgueil et de bassesse qu'offrait la cour d'un roi, n'avait peut-être pas peu contribué à leur donner les germes de liberté, qu'on a vu percer en 1789. Ils étaient, encore, chargés, à Paris, de la police intérieure des grands spectacles ; et ce service, qui pour tous était un divertissement, devint pour plusieurs un commencement d'instruction.

tion. Des esprits disposés à l'instruction pouvaient en recevoir une très-salutaire à la représentation des chefs-d'œuvres dramatiques.

Le souvenir des idées républicaines qu'ils entendaient tous les jours de la bouche des Grecs et des Romains, si éloquemment ranimés par nos grands écrivains, laissa dans l'ame de quelques-uns des impressions fortes; et la fermentation de ces souvenirs peut être encore regardée comme une des causes de cette horreur pour le despotisme, qu'on a vu, en 1789, éclater parmi eux.

Ces soldats qui venaient de contempler, à loisir et de si près à Versailles, un imbécille monarque entouré de ses imbécilles courtisans, pouvaient-ils, impunément pour le despotisme, revenir à Paris voir *Brutus*, *Charles IX*, et même *le Roi de Cocagne?* la comparaison était trop frappante pour qu'elle pût leur échapper. En laissant ses Janissaires à même de raisonner cette comparaison, Louis XVI était loin de prévoir les suites terribles qui devaient en résulter.

Cette maladresse, commise par la royauté contre elle-même, ressemble beaucoup à celle d'avoir laissé élever la jeunesse dans l'étude de l'antiquité républicaine. Peut-être ces inductions paraîtront-elles tirées de bien loin, et tenir à des fils trop déliés; mais telle avait été l'accumulation des fautes de la royauté, que tout allait devenir d'une conséquence mortelle pour elle. Les lu-

mières préparaient l'insurrection ; la philosophie était aux aguets : profitant de tout pour aider ses desseins, elle avait secondé la liberté de l'Amérique, elle applaudissait à la réception de Franklin, elle brûlait un encens meurtrier au pied du trône, et Louis prenait pour des louanges adressées à sa personne, les vœux adressés à la liberté.

Heureux esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur !

Il n'est pas vrai cependant, comme le lui ont reproché les ennemis de toute liberté, que Louis XVI eût des-lors signé son arrêt fatal. Ce n'est pas pour avoir laissé prendre au peuple une portion de liberté, qu'il a depuis reçu la mort : c'est pour avoir voulu depuis retenir la portion qui lui était échappée : c'est que la perfidie, voulant ressaisir cette concession de la faiblesse, prouva que la révolution ne lui avait d'autre obligation que son ineptie, et qu'il n'avait jamais été moins despote dans le cœur, que ses soixante-six aïeux.

La conduite, vraiment populaire, des Gardes-Françaises était loin de se prêter à ces restitutions de l'autorité. Ce n'est point pour l'aristocratie de quelques nouveaux privilégiés qu'ils ont renversé la Bastille ; c'est pour la liberté générale. Jamais ils ne consentiront à se séparer du peuple. Effrayé de ce rapprochement, qu'il ne peut parvenir à rompre, Lafayette prend le parti de redonner

au roi les Gardes Françaises; il les recrée sous le titre de régimens 102, 103 et 104.

C'est dans le 104e. régiment que Hoche entre avec le grade d'adjudant-sous-officier.

L'occasion se présente de montrer ce que pouvaient être ses talens en administration. L'administration de l'hôpital militaire des ci-devant Gardes-Françaises était la proie de quelques protégés de Lafayette. Hoche débrouille des comptes obscurcis par la mauvaise foi; il dénonce les désordres des régisseurs. Après avoir sauvé cet utile établissement de la déprédation, il remet les registres en des mains sûres, et rentre avec modestie dans sa compagnie, satisfait de l'estime de lui-même.

Il se livre avec un nouveau zèle à l'instruction de ses camarades. Chaque jour développe en lui les facultés de sa rare intelligence. Son habileté dans la tactique est remarquée de ses chefs.

Un jour de manœuvre aux Champs-Elysées, le ministre de la guerre (*Servan*) apperçoit un peloton qui se distinguait au-dessus de tous les autres par la propreté de sa tenue, par la précision de ses mouvemens : *Quel est ce jeune homme alerte*, demande-t-il, *qui conduit si bien sa compagnie* ? C'était Hoche. Le ministre lui adresse devant ses rivaux quelques paroles flatteuses. Quatre jours après, il lui envoie un brevet de lieutenant au régiment de Rouergue.

A l'instruction rapide que Hoche s'était donnée lui-même, il joignait l'exercice d'une continuelle réflexion. Les commencemens de la révolution lui offraient un vaste champ de méditations. Ce grand spectacle, en le mettant à portée de faire l'application de la leçon des morts illustres à une scène vivante, lui fut un commentaire singulièrement heureux. On conçoit tout l'avantage des développemens que donne une pratique journalière marchant de front avec la théorie. Cette étude faite simultanément sur les livres, sur les hommes, et sur lui-même, ne tarda pas à le rapprocher de ceux qui le précédaient. Bientôt il fut difficile de dire si l'intervalle inculte de ses premières années avait été un malheur. Ce fut une lacune d'un moment; mais combien aisément cette lacune fut remplie! peut-être même y trouva-t-il un grand avantage. Avant d'orner son ame des principes de la vérité, il n'eut point à la nettoyer des superstitions et des mensonges dont la jeunesse est ordinairement infectée. Les bonnes semences furent reçues dans un terrein neuf; et, tandis que le premier exercice de notre raison est consacré à réfuter les erreurs qu'on a versées dans nos têtes encore faibles, tandis que notre vie toute entière suffit quelquefois à peine pour nous délivrer des liens dont on a garotté notre enfance, Hoche ne trouva point son entendement obstrué par tous ces obstacles fruits de l'éducation moderne: l'instinct d'une

nature droite le plaça sur la meilleure route: il n'eut qu'à la suivre. Ses procédés furent les plus simples.

Dans une de ses lectures, il avait remarqué ce mot si connu de *Jean de Witt*: on demandait à l'illustre Hollandais, comment, autant occupé qu'il l'était à gouverner les affaires de l'état, il pouvait suffire à gouverner encore celles de son domestique, et même à se récréer: *Ago quod ago*, répondit le Grand Pensionnaire. Hoche avait été frappé de cette parole comme d'un trait de lumière. Le pressentiment de sa destinée l'avait gravée dans sa mémoire. Il regardait sans cesse le but qu'il s'était proposé; mais l'impatience qu'il avait d'arriver, loin de l'aveugler, ne servait qu'à l'éclairer sur les moyens. Il raisonna la méthode qu'enseigne la parole de *de Witt*: elle lui parut la plus courte. Il s'en servit comme d'un instrument excellent pour donner plus de sûreté à sa vue, plus d'exactitude à ses pensées. Par la précaution qu'il eut d'acquérir successivement ses connaissances, elles furent rapides et certaines: il sut vîte et bien. Ainsi, après avoir franchi la distance qui le séparait des autres, il se trouva facilement leur égal, et bientôt leur supérieur.

Alors on vit l'horizon de sa pensée s'agrandir. Sa tête était bien organisée par la nature: la philosophie s'en empara. Il n'avait jusqu'alors aperçu la révolution que dans ses premiers effets: elle

lui apparut dans toute l'étendue qu'elle devait parcourir. Il jugea que cette époque de régénération publique n'était plus au pouvoir de quelques factieux ; qu'il ne dépendait plus d'aucune volonté humaine d'en suspendre ou d'en arrêter le cours. Alors, envisageant la hauteur à laquelle la révolution française allait s'élever, il sentit que le mérite personnel allait prendre la place de la sottise héréditaire ; il s'applaudit des moyens qu'il trouvait dans les préparatifs de ses travaux. Rien ne lui parut plus trop grand dans le monde, avec quoi il n'osât se mesurer. On l'eût vu tressaillir d'espérance, comme un athlète vigoureux qui va entrer dans l'arène. Il rassembla toutes ses forces pour s'élancer dans la carrière avec plus d'assurance. Sa carrière était celle des armes. Par la déclaration de guerre, l'armée devenait le chemin de la gloire.

L'infériorité de son grade ne l'intimide point ; elle accroît son audace. Plus il est obscur, plus il sera glorieux. Il ne devra son avancement qu'à lui seul ; mais sa renommée sera grande, car elle va dépendre des efforts de son génie.

Il part de Paris, le 24 juin 1792, pour rejoindre son régiment, alors en garnison à Thionville.

Au moment où le jeune *Hoche* paraît sur la scène, on desire sans doute voir le portrait de celui qui va prendre un essor si rapide, et que la mort seule peut arrêter dans sa course.

Sa taille est haute d'environ cinq pieds sept

pouces ; ses formes mâles et prononcées sont en même temps sveltes et élégantes ; ses épaules sont fortes, mais bien effacées ; sa poitrine s'avance avec un peu de la roideur que donne la tenue militaire. Il a les cheveux, les sourcils et les yeux noirs. La cicatrice légère qu'il porte du milieu du nez à l'extrémité du front, sur le côté droit, loin de défigurer ses traits, leur donne un air plus martial. Sa bouche est petite, ses dents belles sa physionomie est spirituelle ; le caractère qui la domine est la sévérité ; et quoiqu'un extrême desir d'être agréable l'adoucisse souvent, des yeux pénétrans ne peuvent s'empêcher d'y voir un certain effort que lui fait faire le desir de plaire.

Son maintien est grave et imposant, sa démarche fière. Une femme de la cour l'ayant remarqué, dans une revue, à Versailles, avait dit avec intérêt : *On ferait un général de ce jeune homme.* Tout son air est, en effet, de quelqu'un qui doit commander aux autres.

Sa constitution robuste lui permet de supporter les plus rudes fatigues ; et, comme il est tempérant, tout porte à croire que sa carrière doit être longue.

Dans les affaires ordinaires, il médite longtemps avant de prendre une détermination : quand il l'a prise, rien ne peut la changer. Dans les affaires urgentes, il voit d'un coup-d'œil ce qu'il

faut faire sur-le-champ : entre sa résolution et l'exécution, il n'y a point d'intervalle.

L'étude qu'il a faite de lui-même, l'a rendu maître des mouvemens d'un caractère impétueux; mais l'ardeur de son ame le porte à être le premier en tout et par-tout. Ainsi, vient-on de le voir, enfant, le premier à l'école; plus grand, le premier au régiment; d'abord, le premier des recrues; puis, le premier des soldats; ensuite, le premier des grenadiers; bientôt, le premier des instructeurs. S'il desire toujours le premier rang, il sait encore mieux le mériter. S'il parvient aux emplois élevés, c'est sans brigue, sans empressement, par ses vertus modestes, autant que par ses exploits éclatans.

Le récit de la vie de Hoche me dispensait de le justifier, à l'avance, de sa gloire, puisqu'il n'y aura pas un degré d'avancement pour lui, qui ne soit le prix de plusieurs belles actions, dont une seule eût jadis suffi pour faire la fortune du militaire déjà aidé de sa naissance, puisqu'il n'aura d'autre protecteur que son génie.

Les révolutions des Empires ont l'avantage de découvrir aux hommes supérieurs le secret de leurs forces; le grand changement, rendant leurs talens nécessaires, les met à leur place : ils s'y trouvent conduits par leur vertu propre. La chûte du torrent a soulevé les flots, et la vase agitée laisse échapper l'or qui serait resté enseveli sous

le sable. Mais si les grandes commotions deviennent l'occasion qui met en valeur le génie, elles ont le résultat non moins heureux et juste de rendre au néant la sottise que la protection avait élevée. Les nobles que le hasard de leur naissance avait investis des premiers emplois, se trouvaient placés naturellement dans le chemin de la gloire. S'ils se sont retirés au moment où la déclaration des droits venait d'appeler le mérite; où, l'opinion commençant à surveiller la distribution des récompenses, il fallait payer de sa personne, c'est donc parce que la lutte allait devenir moins inégale; mais il leur restait encore de grands avantages. Ils avaient le droit d'entrer les premiers dans la carrière.... Ils ont émigré!!! Que l'exemple du jeune Hoche soit à jamais leur honte! Pour lui, les périls sont des plaisirs; il sourit à la mort même; il se précipite dans les abîmes. L'amour de son pays l'embrase, et son dévouement ne cherche ni les regards ni les applaudissemens; mais pouvait-il n'être pas apperçu, n'être pas admiré de tout ce qui l'entoure?

Au siége de Thionville, il avait fait des prodiges de valeur. Transporté à l'armée des Ardennes, il s'était signalé dans plusieurs combats; on l'avait vu mener sans cesse au feu sa compagnie. Le général Leveneur a remarqué le jeune lieutenant de Rouergue.

En l'absence de Valence, qui avait accompagné

Dumouriez dans son voyage à Paris, Leveneur, comme premier général de division, commandait l'armée des Ardennes. Cette armée était, avec celle du Nord, aux ordres de *Miranda* qui remplaçait *Dumouriez*; elle occupait alors des cantonnemens d'hiver le long de la rive gauche de la Meuse, au-dessus de Liége. *Miranda* donne l'ordre de lui faire passer la Meuse à Vise, au-dessous de Liége, pour aller assiéger Maëstricht du côté de Vic, tandis qu'avec l'armée du Nord il devait lui-même l'investir et l'attaquer sur l'autre rive.

Miranda avait été bien averti de la nécessité de préparer des approvisionnemens; il s'y était formellement engagé. Il serait donc difficile de ne voir qu'imprévoyance là où la trahison est évidente, d'avoir laissé l'armée dans la disette la plus absolue. Qu'on se figure l'embarras du général Leveneur, obligé de tenir en activité de siége des troupes qui manquaient de toute espèce de subsistances. Dans cette situation difficile, il charge Hoche de parcourir le pays avec un régiment de hussards, et de procurer à l'armée des moyens d'existence. En le chargeant de cette opération, il ne lui donnait aucun aide, aucun débouché, pour l'exécution. Hoche était dans la nécessité de deviner, de créer, de prendre tout sur lui-même. Jamais mission ne fut remplie avec plus d'ordre et de célérité. En moins de deux jours l'armée fut

fournie de farines, de viandes, de fourrages, de tout ce qui lui était nécessaire, et ce service ne se ralentit pas un instant, jusqu'à la trop fameuse déroute d'Altenhowen.

La prudence et la sagacité de Hoche s'étaient dès-lors, pendant tout le mois de février, assez fait connaître au général Leveneur, pour qu'il ne craignît pas de se décharger sur lui de tous les détails.

La déroute d'Altenhowen, arrivée le 2 mars, forçait à lever sur-le-champ le siége de Maëstricht. L'armée des Ardennes avait à peine reçu l'ordre de repasser la Meuse, que déjà les hussards ennemis tombaient sur ses derrières. Dans cet instant, Leveneur donne ordre au jeune Hoche de faire enlever promptement les poudres emmagasinées pour le siége dans l'abbaye de Merchen. Déjà le trésor de l'armée, les recettes des contributions, les hôpitaux, tout paraissait au pouvoir de l'ennemi : par les soins, le courage, l'activité de Hoche, tout est sauvé contre toute espérance.

Dès ce moment, attaché comme aide-de-camp au général Leveneur, il ne le quitte plus ; il partage avec lui les dangers et les fatigues de la retraite ; il est à ses côtés au combat de Gutzenhown, le 16 mars ; à la bataille de Nervinde, le 18 ; au combat du 20, sur les hauteurs de Vertrich ; à celui de Blangen, le 22. Sous Louvain, en avant de la Dyle, il se bat

depuis quatre heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Pendant que l'armée repasse la Dyle, à la fin du jour, et que l'on a rompu les ponts en présence de l'ennemi, Hoche, à la tête de quelques braves, dispute le terrain pied-à-pied, et formant avec eux l'arrière-garde de Dumouriez, donne à l'armée du Nord le temps d'exécuter sa retraite. Il rejoint le général Leveneur, qui vient prendre le commandement du camp de Maulde : c'est-là que Dumouriez, levant le masque, fait arrêter les députés de la convention nationale, et publie le traité qu'il avait fait avec les Autrichiens.

Inquiet de voir l'armée dans l'égarement, où les séductions du traître l'entraînaient, le général Leveneur prend le parti d'envoyer à Paris, pour éclairer le conseil exécutif sur les périls de cette position. C'est encore Hoche qu'il charge de cette mission délicate. La prudence et l'énergie qu'il met à la remplir, sont admirables. Il ne dissimule pas le mal, il ne l'exagère pas non plus ; mais il indique encore le remède, et ce qu'il y eut alors de mesures sages, ordonnées contre les suites de la trahison, c'est l'ouvrage de Hoche, que le conseil exécutif transcrivit, pour ainsi dire, sous sa dictée.

La récompense des services nombreux qu'il venait de rendre, fut le grade d'adjudant-général chef de bataillon : ce grade était le prix bien mérité

de tant d'actes d'héroïsme ; cependant il ne voulut jamais s'en revêtir à son retour à l'armée ; sa modestie se contentait de celui d'aide-de-camp-capitaine du général Leveneur, qu'il aimait tendrement et qu'il appelait son père.

Dussent les passions, toujours habiles à trouver des prétextes de se satisfaire et de s'exciter sans cesse, interpréter comme elles voudront le fait que je vais raconter, la loi de véracité que je me suis imposée m'ordonne de dire que Hoche eût à Paris, pendant ce voyage, des relations avec Marat. Le devoir de sa mission l'obligeait sans doute à se servir du publicateur audacieux de toutes les dénonciations, pour révéler à la nation des choses importantes qu'il était utile de faire connaître.

Cette circonstance de la vie de Hoche explique comment, dans les orages des révolutions, la vertu peut se trouver amalgamée à la violence, sans que les gens de bien doivent en prendre droit pour lui retirer leur estime ; comment, altérées d'une soif de liberté, accrue par le souvenir de quatorze siècles d'esclavage, les ames ardentes ont pu se précipiter, avec trop d'impétuosité, vers la source pour s'y abreuver.

Si, d'un fait que j'ai rapporté dans toute son exactitude, on voulait tirer la conséquence que Hoche fut un maratiste ; et si, par maratiste l'on entendait un dénonciateur à gages, il ne serait pas difficile de prouver combien cette double ac-

cusation serait une double calomnie. Hoche est du petit nombre de ces hommes inflexibles qui périraient plutôt que de s'abaisser à quelque chose de vil; ennemi vigoureux du crime, ardent ami des lois, que les factions peuvent briser, qu'elles ne peuvent jamais faire plier, et dont l'indomptable franchise doit sans cesse troubler le bonheur; chaque trait de sa vie est un témoignage de cette vérité : il n'est pas besoin même de de s'avancer beaucoup dans son histoire pour en rencontrer la preuve.

Chargé de prendre des renseignemens sur le pays dont la défense était confiée au général Leveneur, qui, pendant l'absence de Custines, commandait l'armée du Nord, Hoche l'avait parcouru tout entier en trois jours; il avait rapporté de cette course rapide les observations les plus judicieuses. Quelques mémoires qu'il venait de tracer à la hâte, sur les moyens de soutenir la défensive et de préparer l'offensive, avaient été regardés comme des chef-d'œuvres par les anciens militaires les plus instruits. Après avoir fait intrépidement des reconnaissances les plus périlleuses, épuisé de fatigues, il revenait au quartier-général d'Abancourt; il y voit arriver cinquante gendarmes, précédés de leur lieutenant, qui, de la part du général K....., chargé d'exécuter l'ordre d'un représentant du peuple, venaient arrêter le général Leveneur. Hoche connaissait la pureté de son

ami ; son ame sensible ne peut retenir l'indignation que lui donne cet acte de tyrannie : *Est-ce donc Pitt et Cobourg qui gouvernent maintenant la France ?* s'écrie-t-il du ton le plus élevé. Un perfide gendarme défigura ces expressions, en l'accusant d'avoir dit : « *que Pitt et Cobourg gou-* » *verneraient bientôt la France* ». Sur ce rapport, il est traduit au tribunal révolutionnaire, alors en exercice à Douay. Le génie de la liberté, qui le destinait à rendre bientôt de grand services à la république, veillait sur lui. Son innocence est reconue : il est acquitté promptement. A peine sorti de sa prison, il revole à la tête des bataillons qui sont en présénce de l'ennemi.

La fortune avait cessé de sourire à la formidable armée commandée par Dumouriez. Ce n'est plus cette armée de *fer*, dont les victoires avaient si bien justifié le nom. Naguère si terribles aux champs de Jemmappes, maintenant éparses dans les vastes pleines de la Belgique, ces fières légions ne peuvent parvenir à se rallier : elles ont oublié leur gloire, la précipitation de leur fuite semble égaler la rapidité de leurs triomphes. Chaque jour, chaque heure, pour ainsi dire, il faut livrer de nouveaux combats, et chaque combat est une nouvelle défaite. L'expérience de ces revers ne sera pas perdue pour Hoche : son esprit observateur y a puisé d'utiles leçons ; il ne tardera pas à prouver quels progrès il a fait dans cette déroute, et quels fruits il a su tirer du malheur même de la retraite.

Son courage et sa prudence vengeront bientôt l'honneur français : il est un de ces soldats généreux, réservés à montrer que la trahison seule a pu être la cause de la fuite des républicains.

Enhardie par le succès momentané dont elle voudrait méconnaître le principe, la coaliton, dans son délire, conçut les espérances les plus ridicules, si elles n'eussent été appuyées par ses intelligences dans l'intérieur. L'Angleterre avait vomi de nombreuses cohortes sur les côtes de la Flandres occidentale ; déjà ses enseignes flottaient insolemment sous les murs de Dunkerque. Dix-huit mille Anglais, réunis à vingt-deux mille Autrichiens, campaient dans les environs désolés du village de Honscoote. Le camp de la Frenouque avait été forcé, et les ennemis étaient parvenus jusque sur les glacis de la place ; elle tombait en leur pouvoir, s'ils étaient plus entreprenans. Houchard reçoit l'ordre de couvrir cette côte importante ; il jette des troupes dans Dunkerque ; le général Souham est à leur tête ; Hoche est adjudant-général chef de bataillon. Dès le moment de son entrée, il ranime la confiance des troupes, et relève la sécurité des habitans. « *Qu'ils croyent que le salut de la place, maintenant entre les mains de la garnison, est assuré ; il saura prévenir tout accident ; il est trop heureux si, servant son pays et la ville de Dunkerque, il peut contribuer à terrasser les ennemis de la république, au prix de son sang* ».

Batterie

A peine est-il arrivé, qu'on ressent les effets de son active prévoyance. Il est chargé des reconnaissances, des attaques; il harcèle l'ennemi, il culbute ses avant-postes; il court, il visite les grand'gardes, il ne dort plus; il est par-tout, et par-tout il est terrible; à sa voix tout devient énergique. Il a fait passer le feu de son patriotisme dans l'ame de ses troupes; il n'est pas jusqu'aux mots d'ordre qu'il donnait tous les jours alors, dans lesquels on ne retrouve son empreinte républicaine; voici quelques-uns de ces mots pris au hasard :

Cassius. — *Sparte.*
Montagne. — *Postérité.*
Despotes. — *Mort.*
Pitt. — *Néant.*
France. — *Exemple.*
Liberté. — *Univers.*

Ces mots même m'ont paru n'être pas indifférents à prouver combien la liberté dominait la pensée de Hoche, et comme il ne négligeait aucun des moyens capables d'exciter l'enthousiasme; mais déjà son génie s'est multiplié, et quand on ne croit voir en lui qu'un soldat impétueux, déjà c'est un capitaine habile et rempli de desseins.

Le 6 septembre 1793, il attaque l'ennemi sur quatre points différents; son avant-garde fait replier vivement les avant-postes de l'ennemi; il allait engager une action décisive, lorsqu'il

s'apperçut que le général Leclerc, sur la conduite duquel il devait se régler, avait cessé son feu, sans lui en donner avis. Forcé de rentrer dans la ville, faute de l'appui du mouvement convenu, sa retraite fut imposante par l'ordre et la précision. En ramenant ses soldats, il ne néglige point d'entretenir leur courage : il sait parler à leur honneur ; il leur promet *de recommencer de nouveau le lendemain.*

Il leur tient parole : la nuit est employée à faire ses préparatifs. Le 7 et le 8 septembre sont remarquables par deux sorties plus meurtrières que les précédentes.

L'attitude redoutable que la vigilance de Hoche avait donnée à la garnison de Dunkerque, embarrassait beaucoup les assiégeans. Son infatigable activité leur devenait à chaque instant plus importune et plus fatale. Le camp d'Honscoote est forcé de s'ébranler. *Jourdan* (depuis le général de Sambre et Meuse) faisait alors ses premières armes ; il attaque l'ennemi avec une vigueur terrible. Pourraient-ils soutenir le choc du grand homme qui doit vaincre un jour à Fleurus ? Les Anglais fuient de toutes parts ; Hoche se présente sur les derrières, et foudroie l'aile gauche, pendant que *Jourdan* accable la droite et le centre. Dans ces combats, commandés par la seule inspiration de son patriotisme, Hoche avait fait preuve des talens les plus distingués. Il voulait poursui-

vre l'ennemi l'épée dans les reins, jusqu'à son entière destruction; faute d'ordres supérieurs, il est obligé de rentrer dans la place. Trois jours se passent sans que *Houchard* donne signe de vie... On voyait Hoche se mordre les doigts, disant: *Que faisons-nous ici? il n'en devrait pas échapper un seul!!!* (Il entendait parler des Anglais qui, forcés de se retirer par le canal de *Furnes*, dans lequel il y avait deux pieds de sable, devaient laisser leurs bagages et leur artillerie, pour peu qu'on les eût inquiétés dans leur retraite.) Il avait été six semaines sans se déshabiller ni se coucher, et il ne paraissait nullement avoir besoin de repos. Pendant les trois jours d'inactivité, il s'occupa de construire, en avant de Dunkerque, des ouvrages très-forts; et fit aux flambeaux une estacade des plus ingénieuses.

Les représentans du peuple Trulard et Berlier, témoins des immenses services que venait de rendre Lazare Hoche, et voulant lui rembourser les pertes qu'il avait faites dans les différents combats, lui en demandèrent l'état. Celui qu'il leur donna, est un récit ingénu des actions les plus glorieuses; et quoique la conclusion en fut, qu'il se trouvait réduit à la plus triste détresse, il estima la modique somme qui lui revenait, bien au-dessous de celle que réclamaient ses besoins.

Mais une récompense honorable était due à son courage. Les représentans le nommèrent chef de

brigade. Pendant que l'adjoint Chasseloup expédiait son brevet, sous la dictée de Berlier, un chef d'escadron vient le dénoncer. L'honneur de Hoche est encore intéressé au récit des faits qui donnèrent lieu à la dénonciation, et l'opinion qu'on doit prendre de lui peut s'en éclairer davantage.

A l'arrivée de Hoche dans la place de Dunkerque, tout était désorganisé; il fallait tout réorganiser. On juge quelles mesures d'ordre et de précaution avait besoin de prendre, dans une ville assiégée de toutes parts, celui qui était spécialement chargé de sa défense. Rigoureux observateur de ses devoirs, inexorable réformateur des abus, il avait trouvé plus d'une occasion de déployer toute la sévérité des loix; il avait été bien loin d'user de la latitude de punir, qu'elles lui donnaient; il aimait mieux obtenir l'obéissance, que l'exiger. Le patriotisme et l'honneur bien entendus, ces ressorts si puissans sur le cœur du soldat Français, étaient toujours ceux qu'il aimait à faire agir. *Veillons*, *républicains*, leur disait-il dans ses ordres; *qu'une insouciance criminelle ne puisse jamais nous livrer aux despotes coalisés contre notre sainte liberté . . . . Chefs*, *officiers*, *soldats*, *ne travaillons-nous pas pour la même cause, et faut-il parler punition à des républicains?* Mais ces avertissemens d'une indulgente fraternité n'avaient pas toujours réussi. Les représentans du peuple avaient prononcé la mise

en arrestation du citoyen Hudry, commandant temporaire, qui avait négligé d'exécuter un de leurs ordres. Hoche avait été chargé de cet acte de rigueur. Hudry avait résisté d'un ton menaçant. Hoche préférant le convaincre de ses torts, avait d'abord opposé la tranquillité à l'emportement; puis lui ayant lu l'article de la loi qu'il avait enfreint, il avait ajouté froidement: *ignorant, je vous aurais pardonné; insolent, je dois vous punir. C'est l'adjudant-général qui vous parle, obéissez; je vous rendrai toute autre raison à la fin de la campagne.* Croyant le moment opportun de se venger, Hudry voulait s'opposer à l'avancement de Hoche; c'est ce même chef d'escadron qui venait en ce moment le dénoncer. Hoche apprend qu'on l'accuse; il accourt: il supplie les représentans du peuple de suspendre sa nomination. J'ai trouvé dans ses papiers, écrite de sa main, la défense qu'il leur présenta. C'est le jet rapide d'une plume peu exercée; mais le ton de candeur et de noble indignation qui l'anime, paraît le vrai langage de l'innocence.

Réponse à la dénonciation Hudry.

Au quartier-général de Rosendall, le 22 septembre, l'an 2 de la république française.

« Comme il n'y a de vil que les lâches calomniateurs » et les fourbes, je ne rougirai pas de dire que mon père, » après avoir, ainsi que moi, usé sa jeunesse au service » de son pays, fut contraint, n'ayant point de fortune, » à accepter, pour vivre, une place de palfrenier, dans

» laquelle il s'enrichit si fort, que je jouis du doux plaisir » de le nourrir dans sa vieillesse, des appointemens que » je reçois pour mes services. Mon père, qu'un lâche ose » insulter à soixante-huit années, est grenadier. Qu'on » écrive à la section de Paris sur laquelle il réside, elle » certifiera qu'il est pauvre, mais honnête homme et ca- » pable de terrasser l'efféminé qui prétend l'outrager.

» Citoyens, qui avez entendu la calomnie, écoutez » la vérité.

» Avant seize ans, sans fortune ni état, je servais au » régiment des Gardes-Françaises.

» Je fus gradé par mes camarades, et ils me chargè- » rent de leurs affaires pendant la révolution.

» Je suis si partisan des Capets, que je commandais » l'avant-garde, le 5 octobre, lorsque l'on fut chercher » le dernier d'eux.

» Il est faux que ce soit Lacolombe qui m'ait placé. » Avant d'entrer dans son régiment, je ne lui ai jamais » parlé. Il est également faux que Lafayette m'ait placé » dans le 58e. régiment. C'est Servan, alors ministre, » qui m'a donné cette place. Je la dois à mon activité, » dont Servan avait été le témoin, puisque, lorsqu'il fut » fait ministre, il venait d'être mon colonel.

» Dubouzet, dont il est parlé dans la dénonciation, » est mort à la tête de son régiment, à la glorieuse journée » de Jemmapes. Faut-il qu'on lui envie jusqu'à son tré- » pas? Puissent ceux qui le calomnient, mourir en dé- » fendant la patrie!

» J'ai emporté l'estime de mes camarades; mon déno- » nciateur n'est aimé d'aucun des siens. J'ai versé mon » sang en défendant mon pays; et, pouvant rester à » Paris, j'ai demandé à faire la guerre. Hudry a été con- » traint de marcher; il l'a fait de force, ayant quitté le » service pour entrer à l'opéra. On connaîtrait la valeur » de sa dénonciation, si on voulait la lire en entier: je la

» transcris ici, j'y joins seulement les copies de trois » pièces, pour en contre-balancer l'autorité. Au surplus, » je ne crois point avoir besoin de certificat; mon civisme » est écrit sur mon front; je lève les yeux comme un » brave républicain, et ne me cache point pour manifes- » ter mon opinion sur les personnes et les choses.

» On trouvera, à la fin de ce mémoire, un extrait de » ma correspondance avec Hudry, qui veut que je ne » sois républicain que depuis le 10 août 1792. Je crois » pouvoir assurer que beaucoup de nos républicains » d'aujourd'hui ne l'étaient point à cette époque.

» C'est en combattant les ennemis de la république, » comme j'ai toujours fait, que j'obtiendrai des certifi- » cats de civisme, et non en flagornant qui que ce soit. » J'aime à servir par-tout où sont les ennemis; et je suis » dénoncé par un homme qui n'a pu supporter l'idée de » quitter la ville et les dames de Dunkerque. Si je suis » accusé d'y mettre un peu de plaisanterie, je répondrai » que les républicains de ma trempe, ceux qui préfèrent » l'air pur et libre des champs au méphitisme des villes, » et la paille des camps au damas de l'égoïsme, détestent, » comme ils le doivent, les soldats-colifichets. »

On a pu remarquer dans cet éloquent plaidoyer, qu'il passe avec rapidité sur la partie de la dénonciation qui se rapporte à Lafayette. Il aime mieux éviter d'en parler que mentir. Ce reproche était sans doute fort étranger à sa conduite actuelle; mais c'était le seul qui eût quelque fondement de vérité. Dans les commencemens de sa vie militaire, Hoche, adjudant au 104e. regiment, s'était fait remarquer comme partisan zélé de Lafayette. Mais cette erreur mérite explication, et voici celle que sa conduite en a donnée.

Hoche s'était distingué depuis son enfance par l'observation rigoureuse de ses devoirs dans tous les postes. On sait combien cet amour du devoir a d'empire sur une ame honnête ; on va voir combien les intentions même de la vertu peuvent s'égarer quand elles ne sont point éclairées.

A l'époque dont je parle, la tête de Hoche n'était mûrie par aucune expérience. Alors l'obéissance, si nécessaire de la part du soldat envers son chef, n'avait aucun principe de raison, était purement machinale. Les ministres du Roi, intéressés à perpétuer le silence passif de la subordination, avaient pris à tâche d'interdire toute discussion au soldat. Ils avaient raison de se croire perdus, au moment où les lumières, déjà parvenues dans les classes les plus aisées du peuple, auraient gagné l'armée. Les premiers jours de 1789, où les Gardes-Françaises avaient refusé d'exécuter des ordres parricides, étaient une leçon terrible et récente. La cour avait vu la révolution s'introduire, malgré ses complots, à la suite de cette heureuse désobéissance ; elle avait besoin de ramener cette subordination aveugle, qui seule pouvait devenir la complice de ses machinations. Ses premiers moyens avaient été de répandre le trouble et l'incertitude sur les véritables notions des devoirs militaires, pour empêcher le soldat devenu libre, de sentir le changement de son état. Il était possible de recouvrer la puissance

puissance dans cette confusion. Ainsi le militaire le plus attaché à ses devoirs, devait être le premier séduit par les prétextes d'ordre et de discipline.

Hoche tomba dans le piége que sa vertu même lui avait déguisé. Trompé par les jongleries patriotiques de Lafayette, il n'avait pu démêler dans cet hypocrite, le grand-prêtre du *monarchisme Anglais*. Des services rendus en Amérique par l'ambition, étaient présentés en France comme des services rendus par le patriotisme; la réputation, fondée dans un autre hémisphère était exagérée par la renommée qui s'autorisait elle-même de l'impossibilité d'être vérifiée à la distance de deux mille lieues; les politesses courtisanes de Lafayette avaient semblé des dehors civiques; Hoche ne voyait dans son chef militaire que le défenseur des loix, et dans les patriotes qui l'attaquaient, il ne voyait que les ennemis des loix. Voilà le sens dans lequel il fut ce qu'on a depuis appelé fayétiste. Mais personne n'avait été de meilleure foi que lui dans l'erreur, et par un motif aussi louable; et cette erreur même, il en a tourné la réparation au profit de la république; il y a puisé la leçon de la circonspection, et même de la défiance dans sa conduite postérieure.

Une anectode fidèlement rapportée par les auteurs eux-mêmes, met à même de suivre le développement du caractère de Hoche.

On se rappele les scènes de royalisme qui se

passèrent dans les premiers tems de la révolution sur le théâtre des comédiens ordinaires du roi. Alors d'indignes histrions, rejettant la qualité d'homme et de citoyen, que la philosophie venait de leur donner, croyant, par un de ces calculs ordinaires à la bassesse, se rehausser en rentrant dans la fange dont on les avait tirés, voulaient faire descendre la nation à leur ravalement, corrompaient l'esprit public par leurs génuflexions éternelles, et trainaient sans cesse les spectateurs aux pieds de la royauté.

C'était en quatre-vingt-dix. Les fédérés provençaux avaient demandé une représentation de Charles IX; Mirabeau s'était employé pour engager les comédiens à redonner une pièce dont ils n'avaient interrompu les représentations que parce qu'elle déplaisait à la cour. Forcés enfin de céder au vœu général, ils donnent la pièce. Les amis de la liberté s'étaient rendus en foule au spectacle; Legendre (membre du district des cordeliers et depuis représentant du peuple,) était du nombre. Dans l'intervalle des deux pièces tous les spectateurs avaient remis leurs chapeaux, ne voulant plus se soumettre à l'usage absurde de rester la tête découverte dans les entr'actes; car la bastille était prise depuis une année, et Lafayette maintenait encore cette consigne avilissante, non-seulement en l'honneur de la personne du roi qui n'y était pas, mais par respect pour la lo-

ge appellée *loge du roi!!* Lafayette avait triplé la garde beaucoup moins pour prévenir le trouble, que pour le provoquer. Les grenadiers sont chargés de faire exécuter la consigne ordinaire. Les citoyens résistent. Le tumulte commence ; les partis se confondent, chacun a saisi son ennemi. Des coups sont donnés et reçus. Hoche, ce jour-là, était de garde au Théâtre-Français. Le trouble survenu l'avait attiré dans l'intérieur de la salle ; chargé de la police du spectacle, il voulait y ramener la tranquillité. Parmi ceux qui se défendaient avec le plus d'intrépidité, Legendre se faisait remarquer par son audace, par la vigueur et la dextérité de ses mouvemens. Hoche, le distinguant par-dessus tous les autres, croit voir en lui l'un des perturbateurs les plus mutins ; aussitôt il se précipite sur Legendre, le saisit au collet, appelle à lui la force, et le traîne au corps-de-garde : quelques instans après, Legendre est réclamé par les concitoyens de sa section, et mis en liberté.

Mais il avait été forcé de céder devant un militaire, revêtu du caractère de la loi ; son ame était profondément humiliée de l'affront qu'il avait reçu au sein de la bonne cause. Délivré des liens de la loi, le premier usage que Legendre fait de sa liberté, est de demander réparation de l'outrage qu'il avait reçu. Il raille Hoche, il l'accuse *de tenir la bride du cheval blanc de Lafayette*, il le provoque en duel pour le lendemain. Hoche se

rend au lieu convenu. Ses témoins étaient deux Gardes-Françaises ses amis. Ceux de Legendre étaient Danton. Danton ! ! ! Vais-je parler de celui qui nous ordonna, en mourant, de ne parler que de la patrie ; qui nous défendit de disputer sa mémoire aux vautours, et nous recommanda d'en laisser la discussion toute entière au jugement de la postérité ? Danton ! ! Et, pourquoi repousserais-je ici le souvenir de ta bonté, qui vient s'offrir à mes regards ? Pourquoi persévérerais-je dans cette abnégation trop généreuse, puisqu'elle ne peut exister qu'aux dépens de la vérité ? Pourquoi continuer à s'imposer cette trop magnanime et presque ridicule réserve d'un silence que n'ont point imité ces individus qui se disent plus républicains que nous ? Pourquoi balancer à prononcer le jugement qui retentit déjà dans l'histoire impartiale ? Danton n'est-il pas cet homme aussi clément que révolutionnaire, aussi bon que fort, qui, par l'audace de sa pensée, franchit le premier l'espace immense que les préjugés de tous les publicistes s'étaient accordés à marquer entre la monarchie française et la possibilité de la république ? N'est-ce pas lui qui, foulant aux pieds toutes les superstitutions, osa concevoir sur la responsabilité de tout son être, l'idée sublime de la république, la produire en présence du trône, et, pour me servir de son expression, *face à face avec Lafayette* ; qui, par son intrépidité plébéienne, parvint à réaliser cette conception, que

ne pouvaient alors envisager les plus hardis ; qui, frappant la terre comme avec un trident, créa ces phalanges républicaines, dont le courage a sanctionné la grandeur de cette magnifique entreprise? N'est-il pas cet homme, en un mot, qui fut persécuté pendant sa vie pour avoir conspiré contre les rois, et qui fut condamné à mort, parce qu'il avait conspiré pour l'humanité ? N'est-ce pas le même, que d'indignes calomniateurs ont appelé sanguinaire, et qui a péri sur un échaffaud comme chef de la faction des indulgens ?

Danton ! ta grande ombre a déjà reçu justice des outrages dont ta vie fut abreuvée ; une plus cruelle injure t'était réservée après ta mort. Semblables à ce mauvais poëte, qui se croyait l'égal de Cicéron, pour quelques méchans vers échappés à l'orateur romain, des individus qui n'ont que des vices en partage, ont cru qu'ils suivaient ton exemple, parce qu'avec ces vices, ils avaient encore tes défauts, que l'histoire ne pourra nier, mais que tu rachetas par tant de qualités élevées ; qu'ils reprennent leur amitié déshonorante ; de qui sur la terre les esclaves de la fortune pourraient-ils être les amis ?.... Tes amis sont les républicains ardens, non délirans ; probes, non hypocrites ; soumis aux loix, non rampans devant les hommes ; révolutionnaires, en un mot, jusqu'où le salut de la patrie le commande, jusqu'où l'humanité le permet.

Cependant tes ennemis, s'obtinant à voir tes héritiers dans quelques êtres dissolus, prirent, du scandale de leur dépravation, le texte de nouvelles accusations contre ta morale. Mais le règne de tes assassins à passé, celui de de tes calomniateurs passera de même ! Leurs injures n'ont pas même effleuré l'intégrité de ta mémoire ; le jour n'est pas loin où ceux qui survivront à leur honte completteront l'inauguration de ton innocence ; car, quel est celui d'entr'eux qui, au jour du malheur, ne se croirait pas sauvé, s'il pouvait t'obtenir pour juge dans sa propre cause ?

Le lecteur patriote pardonnera cette digression d'une ame pressée du besoin de s'épancher.

Le lecteur royaliste..... Ce n'est point pour les royalistes que j'écris. J'achève le récit de la querelle.

J'ai dit que Danton était le témoin de Legendre. Ici, l'on voit un trait remarquable de ce génie conciliateur, qu'il a depuis tant de fois, mais sans succès, développé sur un plus grand théâtre. Les glaives allaient se tirer : *qu'allez-vous faire ?* s'écrie Danton. *Celui de vous deux qui égorgera l'autre, croit-il qu'il aura raison ? Il n'aura commis qu'un crime. Je m'en déclare le vengeur. Tous les deux vous avez tort ; embrassez-vous tous deux. Hoche, frémis de souiller ton épée du sang de ton frère ; un jour tu la tireras contre les ennemis de la patrie, pure du sang*

français ! un jour elle sera le salut de la république, et ta gloire !

A ces mots, prononcés avec l'accent du sentiment, les duélistes sont désarmés, la colère est déjà loin de leur cœur, tous deux s'embrassent, les embrassemens sont suivis d'explications amicales, le combat est changé en un repas fraternel.

On a vu depuis les deux champions s'élancer, par des routes diverses, dans la carrière révolutionnaire. L'un, à la tribune populaire, recommençait *le paysan du Danube*, par les éclats de sa bouillante éloquence; étonnant ouvrage de l'influence du génie de la révolution, il montrait combien est puissant l'instinct de la liberté, pour dégrossir le naturel le plus rude, et combien est rapide l'éducation qu'elle donne.

L'autre, dans les camps, surpassait tout ses camarades par son ardeur à affronter les dangers, par sa patience à supporter les travaux, non pas qu'il recherchât les postes éminens, mais parce qu'il rendait éminens les postes qui lui étaient confiés; non point qu'il briguât les honneurs, mais tout lui devenait le poste de l'honneur, et chaque péril étant pour lui l'occasion de développer son génie militaire, il s'avançait dans le métier des armes, et perçait la foule.

Legendre avait perdu Hoche de vue. Le membre du district des Cordeliers, devenu représentant du peuple, ignorait que l'adjudant du cent qua-

trième régiment fût devenu général des armées de la république. Mais le général était loin d'avoir oublié le cordelier ; et c'est ici que la mémoire de Hoche est un modèle de candeur et d'amitié. Personne n'avait été plus honorablement que lui trompé par Lafayette, personne moins humilié que lui des souvenirs de son erreur. La conversation qui avait suivi la rixe violente que j'ai racontée, avait contribué à le désabuser ; il se plaisait à faire, en quelque sorte, hommage de ses succès militaires à celui dont l'impétueuse franchise, lui ayant dessillé les yeux, l'avait empêché de se briser sur le seuil de la révolution.

Toutes les fois que Hoche envoyait à Paris un aide-de-camp, il le chargeait expressément de porter à Legendre quelques témoignages d'amitié. Legendre ignorant la cause de ses politesses, se demandait chaque fois à lui-même quelles raisons pouvait avoir le général de lui donner ces marques de déférence. Enfin le hasard les fait trouver ensemble chez le représentant du peuple Tallien : c'était le jour de l'anniversaire du 9 thermidor. Legendre arrive, ne se doutant point encore de la rencontre qu'il allait faire : qu'elle est sa surprise, lorsque dans la même personne il voit ce général Hoche, dont la renommée lui avait appris la fortune de gloire, et reconnaît l'adjudant avec qui il avait failli se couper la gorge, quatre années auparavant ? Ils se précipitent dans les bras l'un

de l'autre, et les embrassemens les plus vifs commencent et achèvent en un instant les explications que la réputation de tous les deux avait pris soin d'abréger.

J'ai laissé Hoche aux prises avec M. Hudry. Je le retrouve vainqueur ; il a confondu son accusateur. Il est fait chef de brigade.

Le mouvement naturel à la plupart des hommes qui se voient élevés aux honneurs, est celui de l'orgueil, plus ou moins heureusement voilé. Le premier sentiment qu'éprouve Hoche, est celui d'une nouvelle obligation contractée envers sa patrie. Il n'aurait point accepté ce grade, s'il ne s'était senti capable de le remplir, et s'il n'avait résolu de s'en rendre digne : tous ses efforts maintenant vont être dirigés vers ce but unique.

Déjà il a reconnu que le Rosendall est une position avantageuse : il y forme un camp retranché ; et, prolongeant ses lignes depuis Furnes jusqu'à la mer, il couvre puissamment Dunkerque, et met cette place importante à l'abri d'un nouveau blocus.

Cependant il est attaqué d'un flux de sang violent. Il perd ses forces, sans penser même à les retenir. Son état de faiblesse effrayant l'oblige à rester deux jours au lit. Ces quelques heures mêmes ne seront pas perdues pour la république. Deux jours de repos ne sont pas pour lui deux jours de loisir ; il les a consacrés à la

recherche des moyens qui pourraient décider les triomphes de sa patrie : le fruit de ses méditations est un plan de la plus haute audace, dont la précocité doit placer déjà son auteur au premier rang des hommes les plus distingués par la fécondité et la hardiesse de leurs conceptions.

« *Depuis le commencement de la campagne*, » écrit-il à l'un des membres du comité de salut » public (qu'on remarque bien la date, c'était » le premier octobre 1793), *je n'ai cessé de* » *croire que c'était chez eux qu'il fallait aller* » *combattre les Anglais. Cinquante vieux ba-* » *taillons, cinquante de nouvelle levée, douze* » *à quinze escadrons, trois compagnies d'ar-* » *tillerie légère, quarante pièces de position* » *ou de siége : il ne faut qu'intrépidité pour* » *renverser Pitt..... Six mois de réflexions* » *m'ont confirmé dans la persuasion que la des-* » *cente en Angleterre ne peut être considérée* » *comme une chimère. Un brave homme, à la* » *tête de quarante mille autres, ferait bien du* » *ravage dans ce pays, et forcerait bientôt les* » *tyrans coalisés à nous demander la paix.* » *Mais*, dira-t-on, *les moyens de transport?* » *Eh! hommes pusillanimes, jusqu'à quand* » *douterons-nous de nos forces? Couvrez la* » *mer des bâtimens de la marine marchande;* » *qu'ils soient armés en guerre; qu'ils forment* » *un port des côtes de France à la superbe*

» *Albion. Point de manœuvre, point d'art;*
» *du fer, du feu, et du patriotisme. Si nous*
» *sommes attaqués dans la traversée, servons-*
» *nous de boulets rouges... Quelle règle de guerre*
» *veut-on suivre avec des barbares, qui nous*
» *combattent par le poison, l'assassinat, l'in-*
» *cendie?... Je ne demande ni place, ni grade;*
» *je veux mettre le premier le pied sur la terre*
» *de ces brigands politiques....* »

On se demandera plusieurs fois, dans le cours de cette histoire, où le général Hoche a pris ces combinaisons qui semblent ne pouvoir naître que des moyens donnés par une première éducation. Il suffira de remarquer que la nature de son esprit est l'observation. Or, tout devenait éducation pour l'homme attentif qui ne laissait échapper aucun résultat de la rapide expérience qu'il acquérait tous les jours, beaucoup mieux dans le spectacle des événemens que dans la lecture des livres. Cette conception hardie qu'il vient de présenter dans sa lettre, peut déjà faire appercevoir, de la manière la plus sensible, l'agrandissement de sa tête, et l'étendue progressive de ses lumières.

On aurait tort de croire que ces excercices de sa pensée fussent la moindre distraction à ses devoirs; il les remplissait tous avec une ponctualité exemplaire. Mais son ame ardente ne pouvait être circonscrite dans les bornes qu'ont be-

soin de s'imposer les êtres vulgaires pour l'excuse de leur faiblesse. Elle franchissait tous les espaces elle s'élançait vers la gloire, soutenue par l'amour de la patrie, et ne connaissant d'autres limites que celle de la morale et de l'honneur ; il n'en suffisait pas moins à honorer un poste dont un autre eût à peine osé se charger, en s'y dévouant tout entier. Combien les détails de ce poste n'étaient-ils pas fatiguans par leur immensité ! Tout est confié, disons mieux, abandonné à son activité. Il organise des bataillons, il les forme aux manœuvres, il les accoutume au feu ; il veille en même-temps aux travaux de la place ; tantôt il fait de reconnaissances, tantôt des attaques : il va lui-même chercher les fourrages ; il pille les magasins de l'ennemi ; il lui enlève ses grains et ses bestiaux ; il coupe les ponts ; il rompt toutes ses communications : aucune fonction ne l'humilie, il ne croit pas se dégrader en mettant lui-même la main aux ouvrages. Par-tout on sent le bienfait de sa présence..... Un si beau début frappe d'admiration les représentans du peuple. Le comité de salut public est instruit des actions brillantes de Hoche ; il est fait général de brigade. Vainement Souham s'écrie qu'en le privant de son adjudant-général, on lui coupe son bras droit, déjà Hoche est à la tête d'un gros corps de troupes : il voudrait, s'illustrant par quelque entreprise, justifier son nouvel avancement.

Mais tant de citoyens qu'il a sauvés du joug de la coalition, ne consentiront pas à voir s'éloigner d'eux leur libérateur. On lui défère le commandement en chef du camp retranché. Celui qu'aucun péril n'a pu arrêter a l'air cette fois de reculer devant une mission difficile. Il hésite, il paraît trembler. Ah! ce n'est point son courage, c'est sa modestie qui tremble. Une noble défiance s'empare de lui; il se rappelle son âge, son inexpérience; il craint de fouler l'ancienneté de ses prédécesseurs. Brave jeune homme, eh! quel est l'ancien qui soit ton égal en valeur et en prudence? Accepte l'emploi que ta décerné ton mérite: ainsi le veut la révolution dont les destinées les plus glorieuses doivent s'accomplir en ta personne.

Il ne fallait rien moins que toute l'activité de Hoche pour ne pas rester au-dessous de ces importantes fonctions. Les travaux commencés sur de mauvais dessins languissaient depuis longtemps: ce n'était point un camp à garder, mais un camp à créer. Ce que d'autres n'ont pu faire lentement par des ordres, par des punitions sévères, Hoche va le faire en quelques momens par des mobiles bien différents: par la haine des tyrans, par l'amour de la patrie, par l'enthousiasme.

Il indique le travail nécessaire: à l'instant les soldats déposent leurs armes terribles, saisissent

a pelle, la pioche, et tous, tambour battant, vont joyeusement à l'ouvrage : en six jours, des lignes de dix-huit cents toises d'étendue sont tracées, déjà le parapet est à hauteur, le fossé creusé.

Les Français étaient retranchés sur des montagnes de sable. Restait l'Estrand, terrain de deux cents toises de large, que découvre la mer, lorsqu'elle baisse, et par lequel, à la marée basse, la cavalerie ennemie pouvait tourner les Dunes. Trois bataillons sont employés à couper des arbres, deux cents chevaux les traînent au bord de la mer, et bientôt une barrière inexpugnable s'oppose au passage que pourrait tenter l'ennemi. La truelle d'une main, l'épée de l'autre, les républicains font, pour l'édifice de la liberté, ce que firent les Hébreux pour le temple de Jérusalem, et la ville de Dunkerque se trouve dans l'état de défense le plus imposant.

Cependant, de légers bâtimens anglais paraissaient vouloir sonder la rade. Hoche voudrait aller lui-même leur donner la chasse avec quelques chaloupes canonnières ; mais il est retenu par des opérations que lui seul est capable de tenter. Il est chargé d'aller attaquer Furnes, de prendre Nieuport, Ostende. Les périls de ces entreprises sont une nouvelle occasion de bien mériter de la patrie. Il l'accepte avec orgueil. « *Mes dispositions sont prêtes pour attaquer Furnes*, mande-t-il à l'un des adjoints du ministre de la guerre ;

« *J'espère y dîner demain, après-demain à* » *Nieuport, et dans quatre jours à Ostende.* » *Puissé-je être aussi heureux que Jourdan !* « (Jourdan venait de débloquer Maubeuge). »

Il arrive sous les murs de Nieuport. L'ennemi avait masqué des batteries formidables; Hoche n'avait que des pièces de quatre : il ne peut tenir contre des obus et des canons du calibre de *quarante-sept*, il est forcé de se retirer. Il ramène ses troupes à un quart de lieue de la ville, et bivouaque avec elles : elles étaient harassées. Pendant qu'elles se reposent, il va lui-même chercher du gros canon, des ouvriers, des outils..... Mais ces attaques partielles lui paraissent insuffisantes: ce ne sont à ses yeux que des jeux d'enfans, indignes d'occuper une grande nation. Sa tête, toujours en fermentation, a conçu un vaste projet, un projet digne de la puissance de la république. Il écrit au comité de salut public: » *Nous ne faisons qu'une guerre d'imitation,* » *nous n'avons aucun plan. Nous suivons les* » *ennemis par-tout où ils se présentent, et sans* » *chercher à pénétrer leurs desseins ; nous don-* » *nons souvent dans les pièges qu'ils nous ten-* » *dent. Et pourquoi n'aller jamais qu'où nous* » *conduisent les ennemis ? Ne pouvons-nous* » *nous occuper de ce que nous avons à faire,* » *sans songer à eux ? Je le dis, je l'ai écrit* » *au comité, il y a deux mois ; cessons de nous*

» *disséminer; réunissons-nous en masse, et mar-*
» *chons fièrement à la victoire. Ne nous refroi-*
» *dissons plus, ne nous arrêtons plus que lors-*
» *que les coalisés seront terrassés. Ils ont man-*
» *qué deux fois de l'être; qu'à la troisième ils*
» *n'échappent pas. Point de considérations par-*
» *ticulières; le salut de la patrie ne dépend*
» *point d'une bicoque. Réunissons deux mas-*
» *ses: que l'une, de soixante mille hommes,*
» *se porte sur Tournay; l'autre, de trente*
» *mille, sur Ypres et Ostende.... Sortons de*
» *Lille, et allons renouveler la scène de Fonte-*
» *noy; et dussions-nous nous y noyer, bai-*
» *gnons-nous dans le sang des tyrans. Il n'est*
» *point d'obstacle invincible: le Français,*
» *conduit par l'honneur et l'amour de la patrie,*
» *les surmontera tous. Marchons, marchons;*
» *il faut que la république n'attende pas l'an*
» *prochain pour être sauvée* ».

Si l'on accusait ce plan d'extravagance, un seul mot suffirait pour le justifier; ce plan est le même qui, suivi depuis, a déterminé les triomphes de la république. Il était dès-lors possible de l'exécuter: une armée pleine d'enthousiasme était capable de tout, dirigée par un chef éclairé; et tant de chefs éclairés dont la soudaineté étonne encore l'Europe qu'ils ont vaincu, n'attendaient-ils pas qu'une voix les appellât hors des rangs?

Des conceptions aussi vastes demandaient un

plus grand théâtre pour s'y développer : Hoche ne tarda pas à y être placé. Elevé tout-à-coup au grade de général de division, il est en même temps nommé commandant en chef de l'armée de la Moselle. C'est ici que les actions de Hoche, devenant d'un plus grand poids dans les affaires de la république, doivent commencer à fixer les regards de ses contemporains.

Il accourt à ce nouveau poste.

Le tableau le plus sombre qu'on pût faire du malheur de notre position d'alors, ne donnerait qu'une faible idée de l'avantage des ennemis. Indépendamment de leurs forces réelles, quelles forces morales ne s'étaient-ils point préparées à l'avance dans l'opinion propagée par leurs amis ! Ils étaient parvenus, en persuadant les Français de l'impossibilité de leur résister, à réduire en maxime certaine leur supériorité. Qu'était-ce, en effet, que des milices nationales nouvellement enrégimentées, contre les vétérans de la Prusse et les tacticiens de l'Autriche ? Et d'ailleurs, demandaient à la république les apôtres de la royauté, où sont les chefs que vous destinez à ces subites légions ? Quels imberbes généraux opposerez-vous aux illustres généraux formés par Frédéric ? Les tyrans aveugles avaient oublié que ce furent aussi des milices nationales qui vainquirent les superbes rois de Perse à Platée, à Marathon, à Salamines. Mais, au milieu de la

stupeur qu'ils avaient répandue, il eut sans doute un cœur d'airain, ce jeune homme qui, plus fort de ses talens naturels que de ceux acquis par l'expérience si nécessaire à la guerre, fort surtout de sa conscience et de son amour pour la liberté, ose, à l'âge de vingt-cinq ans, se charger d'un commandement environné d'autant de périls.

Cent mille soldats Allemands, parfaitement disciplinés, et commandés par l'élite des généraux Autrichiens et Prussiens, présentaient un front redoutable, depuis le Haut-Palatinat jusqu'au Hunsd-Ruck. Déjà, le centre de cette formidable armée s'était emparé du Fort-Vauban, occupait les lignes fameuses de la Lauter, de Weissembourg, tenait Landau bloqué, et désolait la presque totalité du département du Bas-Rhin; sa gauche, fortement retranchée au poste inexpugnable de Kayserslautern, poussait, d'un côté, ses colonnes sur la Sarre, avait, de l'autre, passé la Blise; et tenant en échec les troupes éparses qui ne couvraient que faiblement le pays d'entre Sarre et Moselle, pouvait, d'un instant à l'autre, laissant Bitche à l'est, se déborder, comme un torrent, dans les riches contrées de la cidevant Lorraine, et jusque dans le pays Messin.

Il y avait près de trois mois que l'armée de la Moselle, campée à Forbach, restait dans l'inaction, pendant que Mayence se trouvait bloquée

AMPAGNES L HOCHE. .

Weissenbourg
DEP.
Werd
Surburg
Haguenau
Brumpt
Drusenheim
Truchtersheim
Otenbourg
Allenheim
Bischwiller
Francfort
Inspruck
Reichenbach
Liebenzell
Lautenbach
Zawelstein
Neu Bulach
Wildberg
Herneck
Nagold
Horb
Pforzheim
Durlach
Carlsruhe
Rastadt
Offenburg
Kehl
Strasbourg
Molsheim
Schlestadt
Colmar
Neuf Brisach
Fribourg
Bâle
Huningue
Altkirch
Belfort
Montbeliard
Porentruy
Delemont
Soleure
Berne
Lucerne
Zurich
Constance
Schaffhouse
Bregentz
Feldkirch
Coire
Glaris
Appenzell
Saint Gall
Wesen
Sargans
Ragatz
Coblentz
Mayence
Worms
Spire
Landau
Wissembourg
Sarrelouis
Sarrebruck
Deux Ponts
Kaiserslautern
Neustadt
Manheim
Heidelberg
Francfort
Hanau
Aschaffenbourg
Wurtzbourg
Bamberg
Nuremberg
Ratisbonne
Augsbourg
Ulm
Memmingen
Kempten
Lindau
Munich
Inspruck
Brixen
Trente
Roveredo
Bolzano
Trente
Vicence
Padoue
Venise
Milan
Pavie
Turin
Coni
Nice
Gênes
Savone
Alexandrie
Novare
Verceil
Ivrée
Suse
Briançon
Embrun
Gap
Digne
Antibes
Grasse
Toulon
Marseille
Aix
Arles
Tarascon
Avignon
Orange
Carpentras
Montpellier
Nismes
Beaucaire
Pont du Gard
Uzès
Alais
Le Vigan
Lodève
Béziers
Agde
Cette
Narbonne
Perpignan
Elne
Collioure
Port Vendres
Bellegarde
Figuières
Rosas
Barcelone
Gironne
Hostalrich
Vich
Cardone
Puycerda
Urgel
Tarragone
Tortose
Lérida
Balaguer
Fraga
Monzon
Huesca
Jaca
Sarragosse
Alcaniz
Teruel
Valence
Murviedro
Xativa
Alicante
Carthagène
Murcie
Lorca
Orihuela
Elche
Alicante
Denia
Gandia
Alcira
Valence
Requena
Cuenca
Tarancon
Aranjuez
Madrid
Guadalaxara
Alcala
Tolède
Ocaña
Aranda
Ségovie
Saint Ildefonse
Valladolid
Palencia
Burgos
Miranda
Vitoria
Pampelune
Tudela
Estella
Logrono
Saint Sébastien
Irun
Fontarabie
Bilbao
Bermeo
Santander
Reynosa
Oviedo
Gijon
Villaviciosa
Ribadeo
Lugo
Mondonedo
Betanzos
Corogne
Ferrol
Saint Jacques
Compostelle
Padron
Pontevedra
Vigo
Tuy
Orense
Monterey
Puente de Orbigo
Astorga
Benavente
Zamora
Toro
Salamanque
Ciudad Rodrigo
Alcantara
Coria
Plasencia
Truxillo
Merida
Badajoz
Olivenza
Elvas
Campo Mayor
Portalegre
Castello Branco
Abrantes
Santarem
Thomar
Leiria
Alcobaça
Batalha
Coimbre
Aveiro
Oporto
Braga
Viana
Caminha
Valença
Monçon
Miranda
Bragance
Chaves
Villa Real
Lamego
Viseu
Almeida
Guarda
Celorico
Pinhel
Castello Rodrigo
Ciudad Rodrigo
Alfaiates
Sabugal
Penamacor
Idanha Nova
Castello Branco
Villa Velha
Portalegre
Arronches
Campo Mayor
Elvas
Olivenza
Badajoz
Albuquerque
Alburquerque
Merida
Truxillo
Medellin
Talavera
Escalona
Aranjuez
Madrid
Alcala
Guadalaxara
Sigüenza
Molina
Daroca
Calatayud
Tarazona
Borja
Tudela
Estella
Logrono
Haro
Briviesca
Miranda
Vitoria
Pampelune

par les Prussiens. Houchard, qui la commandait en chef, l'avait ébranlée enfin, le 15 juillet 1793, pour marcher au secours de cette ville. C'était trop tard ; quatre jours après, elle fut rendue. Houchard avait rétrogradé jusqu'à venir placer l'armée derrière la Sarre. Les Prussiens en avaient aussitôt occupé la rive droite jusqu'aux environs de Saralbe. Par suite de la reddition de Mayence et de la retraite de Houchard, l'armée du Rhin, commandée par Pichegru, avait été forcée de se jeter derrière les lignes de Weissembourg, qui furent bientôt emportées. Alors, Pichegru se retirant sur Haguenau, Landau se trouva bloqué.

Quatre mois s'étaient écoulés, sans que les deux armées du Rhin et de la Moselle eussent fait d'efforts pour attaquer. L'ennemi avait eu le temps de se fortifier considérablement : le Prussien sur la Sarre, l'Autrichien dans une partie des Vosges, à Niderbron, à Freichs-Veiller et à Rischoffen. La position de Landau devenait tous les jours plus inquiétante. C'est dans ce moment d'alarme, que Hoche arrive à l'armée de la Moselle. Il est à la tête des troupes ; la face des choses va changer.

Cicéron impose à l'orateur la nécessité d'avoir une instruction au moins générale sur toutes les matières. On peut dire que les devoirs d'un général d'armée sont encore plus grands que ceux de l'orateur. L'instruction universelle exigée dans

l'orateur, a pour objet de le mettre en état de parler convenablement de tout. Le général d'armée, lui, doit être en état d'agir sur tout. Mais, quelque grandes que soient les obligations d'un général en chef, Hoche ne restera au-dessous d'aucune des connaissances nécessaires.

Le premier besoin qu'il éprouve, est celui de la confiance de ses troupes; un général lui paraît invincible quand il a ce levier puissant, et l'obéissance qu'il obtient par cette voie douce, est bien plus sûre que celle qui cède à la force; car l'utilité de ses commandemens étant déjà reconnue, l'exécution en devient plus facile; mais le moyen d'inspirer la confiance, est, selon lui, de paraître intelligent et capable aux yeux du soldat; et le moyen de le paraître, c'est de le devenir effectivement par un travail opiniâtre.

Le système d'inertie avait été entretenu dans l'armée de la Moselle par des généraux traîtres ou ignorans, presqu'aussitôt destitués que nommés. Au milieu du silence et de l'ennui de cette molle défensive, l'on annonce un nouveau général. Chemin faisant, Hoche a déjà vérifié la malheureuse situation des choses. A peine est-il à Sarbruck, quartier-général, qu'il connaît déjà les deux tiers du pays qu'il vient défendre. Il parle peu; mais il cherche curieusement à connaître les hommes qu'il va commander. Son abord est froid et réservé. Il examine attentivement ceux qui se

présentent à lui, il les pénètre ; et suivant qu'il découvre en eux des moyens et des talens, ou qu'il apperçoit qu'ils en manquent, il devient communicatif, facile, ou sévère et imposant. Les uns et les autres le quittent prompts à l'obéissance. L'activité répandue dans toute sa personne, remplit d'espérance l'officier qui l'entend, le soldat qui le regarde. Un jeune militaire que sa première vue avait transporté d'enthousiasme, inséra, le lendemain, la note suivante dans un journal (*l'Argus de la Moselle*), qui s'imprimait à l'armée : *Courage, confiance, défenseurs de la patrie ; nous allons sortir de notre engourdissement. Notre nouveau général m'a paru jeune comme la révolution, robuste comme le peuple ; il n'a pas la vue miope comme celui qu'il vient remplacer ; son regard est fier et étendu comme celui d'un aigle ; espérons, mes amis ; il nous conduira comme des Français doivent l'être.*

Hoche vit l'article : il demanda l'auteur. C'était le jeune Grigny, adjoint à son état-major. Il l'enlève avec vivacité dans ses bras, et le serre de toute sa force, en l'arrosant de ses larmes : *Viens, mon ami*, lui dit-il, *toi qui as lu dans un cœur brûlant pour la liberté et la gloire de sa patrie : tu m'as deviné ; fais-moi connaître ceux qui sont animés des mêmes sentimens que nous, ceux qui ne discutent pas, mais qui se battent. Il faut que tout contribue à servir la république.*

Il dit, et prenant l'état de situation de son armée, il forme de nouvelles divisions : il appelle hors des rangs les officiers inférieurs ; avec lui le titre d'avancement n'est plus le grade, mais le mérite. Ceux dans lesquels il a reconnu de l'intelligence, il les élève aussitôt. Il savait, par son propre exemple, que le mérite résidait souvent dans les grades subalternes. Après avoir crée ses nouveaux généraux, il leur adresse des instructions concises et énergiques.

Tandis que ces dispositions s'exécutent, il parcoure lui-même, à cheval, toutes les divisions. Il remarque des corps nombreux, errant çà et là, dispersés, sans ordre ; l'indiscipline était par-tout, et par-tout à son comble. Sous la monarchie les fautes les plus légères étaient punies comme des crimes ; alors, dans les armées de la République, les crimes n'étaient pas même châtiés comme des fautes. L'impunité du soldat avilissait l'officier souvent baffoué, quelquefois outragé. Il semblait que ces jours de désordres fussent consacrés à la représaille des injustices commises, sous l'ancien régime, par les supérieurs envers les subordonnés. *Quoi ! la discipline est méprisée à ce point : La discipline est la force des armées*, s'écrie Hoche indigné ; *point de discipline : c'est le moyen d'être toujours battu !*

La discipline militaire ! Puis-je prononcer ce mot sans l'enthousiasme de la reconnaissance ?

Quel souvenir de force et de vertu il retrace à la pensée ! n'est-ce pas en quelque sorte le synonyme de nos victoires ?

Pour apprécier la puissance de la discipline militaire, il suffit d'envisager les maux qui résultent de son absence.

Je compare un moment l'armée à la société, et la discipline militaire à la police sociale.

L'observateur qui s'est trouvé dans les orages d'une révolution, a pu juger tout ce qu'il y a d'épouvantable dans les tumultes d'une multitude soulevée. La peinture, la poésie, tous les arts de l'imagination réunis, ne représenteraient que faiblement l'horreur de ces agitations qui ébranlent la société jusque dans ses fondemens ; On a voulu les comparer aux tempêtes déchaînées de l'Océan, qui, poussées par la furie des vents, brisent et précipitent en un instant les vaisseaux robustes, dont tous les calculs humains avaient cru la force indestructible. Mais la chûte de ces trônes qui se disaient éternels, atteste bien mieux que toutes les comparaisons, les redoutables effets, cette puissance supérieure à toutes les autres puissances.

Eh bien, tout ce que la colère impétueuse d'un peuple mutiné présente de terrible, l'indiscipline d'une armée le surpasse encore.

Ici la multitude est souvent sans armes. Là le nom seul d'armée indique la différence. Ici se font

entendre les cris du mécontentement, là ce ne sont pas seulement des cris, mais à l'instant des coups certains. La mort aveugle dont aucune force ne peut arrêter le cours, la raison a perdu tout empire. *Hobbes*, voyant le désordre d'une armée engagée dans une pareille position, et faisant, à une nation, l'application de ce qu'il va dire d'une armée, prend, dans cet exemple même, son texte en faveur de la royauté. *Comment*, s'écrie-t-il, *pourra-t-elle se tirer de ce mauvais pas sans un chef?* Les victoires prodigieuses de nos armées, l'existence de la république française l'ont mieux réfuté que ne l'auraient pu faire tous les discours. Elles ont prouvé que si une armée à besoin d'un chef, une nation n'a pas pour cela besoin d'un roi.

Il est vrai qu'une armée est un composé de parties hétérogènes qu'on croirait inalliables; différenciées par les armures, par les habits, par les caractères, par les mœurs, souvent même par les langues : ces masses, si on les considère dans la diversité des espèces dont elles sont formées, semblent n'offrir d'abord qu'une cohue désordonnée, embarrassée, confuse.

Ce serait donc une bien admirable combinaison que celle qui donnerait à cette multitude incohérente une allure uniforme et dont le résultat serait une force immense, supérieure à la puissance même

même des plus redoutables machines inventées par le génie des hommes. Cette combinaison est trouvée : c'est la discipline militaire. La discipline donne de la densité au nombre, de l'accord à la valeur ; elle rend invincibles ces moyens qui ne seraient rien sans elle. Par elle, ces armées infinies paraissent se transformer en un seul corps, et, par l'unité de leur action, triomphent de tous les obstacles.

C'est dans le défaut de discipline militaire, que la coalition avait cru trouver notre faiblesse, et conçu l'espérance de nous vaincre ; et c'est par la discipline que nous avons vaincu l'Europe.

L'exemple de la république Française, citée avant tout, témoigne assez que la discipline militaire, dont on entend ici parler, n'est point celle du despotisme. La puissance de l'une a sa source dans un sentiment raisonné, la puissance de l'autre est dans la terreur aveugle ; l'une est l'accomplisement d'un devoir, l'autre est l'obéissance de la servitude ; l'une est la volonté de la loi, l'autre est la volonté d'un tyran ; celle-là a la démarche noble, fière, énergique ; l'autre est timide, rampante, imbécile. Différens dans leur principe, ces deux mobiles ne le sont pas moins dans leurs effets. Nous voyons, dans l'histoire ancienne, la ruine déplorable de ces innombrables armées Perses ; on a vu, de nos jours, la faiblesse des armées Turques : quoique pressées par l'aiguil-

lou du despotisme, combien restent-elles au-dessous de la force que semblent leur devoir donner la multitude de leurs soldats, la prestesse de leurs chevaux, et l'excellence de leurs armes! Mais les prodiges de ces bataillons Grecs, si formidables par leur union et leur accord; mais la phalange Macédonienne conquérante d'une partie de l'Asie; les légions Romaines s'emparant des trois parties du monde connu; dans notre propre histoire, nos triomphes sur la coalition conjurée, et les palmes de la victoire restées aux français voilà les tableaux immortels de ce que peut la vigueur de la discipline militaire chez les peuples libres.

La discipline rétablie et ses liens resserrés dans les différentes divisions de l'armée, Hoche porte des consolations aux habitans des frontières; il les rassure contre l'envahissement prochain de leur territoire par les Prussiens; il ranime, il enflamme leur courage.

Dans le temps où les sociétés populaires donnaient à l'esprit public cette impulsion qui allait enfanter des miracles, il croit utile, dans la rapidité de sa course, de visiter ces foyers ardens du patriotisme; il se précipite à la tribune, il n'est point orateur, mais il parle avec audace, et quelques mots échappés de son ame ont plus de puissance que des discours préparés: sa harangue de feu se termine par ces mots: *aux armes citoyens!*

Les accents énergiques de Hoche réveillent tous les Français ; de nombreux réquisitionnaires avaient été rebutés par des généraux ineptes, Hoche appelle ces jeunes républicains, noyau redoutable des armées, il leur parle avec amitié : on les voit aussitôt courir se ran gerdans les bataillons.

Le patriotisme des citoyens fournit aux soldats ce que leur dérobe la cupidité des fournisseurs. On fait à l'envi des dépôts immenses de vêtemens et de chaussures. Hoche charge les commissaires-ordonnateurs de régulariser ce zèle. On établit des magasins sur tous les points nécessaires ; à peine suffisent-ils à recevoir les dons de l'enthousiasme révolutionnaire. Efforts magnanimes et généreux des hommes libres ! le sang dans lequel leur énergie serait noyée ne coulait pas encore, l'affreuse réaction n'avait pas encore ces prétextes qu'elle devait invoquer pour prolonger le peuple dans l'opprobre et le deuil ! O Hoche ! vrai français, que ton cœur était brûlant ! quelle ardeur contre l'ennemi naissait à ta voix !

A la société populaire de Phalsbourg, il tonne contre le mauvais état des fortifications : on avait dit que cette place était de seconde ligne, pour en négliger la défense ; mais les progrès de l'ennemi la rendaient très-importante. O prodige ! élan spontané des habitans de Phalsbourg, produit par la mâle éloquence de Hoche ! *Je vais chercher l'ennemi*, dit-il, *je vais pénétrer der-*

rière lui, (ces paroles s'expliqueront par le plan qu'on verra dans la suite), *relevez vos murs, braves habitans; de concert, avec la garnison que je vous laisse, travaillez, travaillons. Votre place demeure, en ce moment, la seule clef du département de la Meurthe et des Vosges. Battez-vous, battons-nous contre les ennemis, nous avons du fer, du courage: nous vaincrons.....* En moins de quinze jours, la place de Phalsbourg fut réparée par les travaux réunis de tous les habitans et de la garnison.

Je ne puis rendre trop sensible au lecteur la situation malheureuse où se trouvaient alors les frontières de France. Bitche était le seul fort qui restât pour préserver la Lorraine et l'Alsace, d'un envahissement absolu: encore fut-il au moment d'être livré par la trahison. Un ingénieur, émigré, avait conduit les Prussiens par les gorges des montagnes.

Il est nécessaire de se représenter ici la position de Bitche: on ne peut mieux la comparer qu'à un point qui serait placé au milieu d'une écuelle. Déjà l'avant-garde ennemie s'était approchée de la ville, déjà la hache était à la dernière porte; la garnison est éveillée en sursaut: elle consistait en un bataillon du Cher, composé de jeunes gens de la première réquisition. *Aux armes!* s'écrie-t-on de toutes parts, *l'ennemi est dans la ville!* Comment, dans les ténèbres épaisses de la nuit, distinguer

les assaillans? Une maison, construite en bois, s'avançait du côté par où les Prussiens devaient être descendus. Le propriétaire offre d'y mettre le feu : *Elle servira de flambeau pour nous éclairer*, dit ce courageux républicain : le stratagême est accepté. La maison brûle, les flammes de l'incendie portent la lumière sur les montagnes. On apperçoit l'élite des troupes Prussiennes, qui descendait comme un torrent prêt à se précipiter dans Bitche. Aussitôt l'artillerie de la citadelle fait un feu général; elle atteint par-tout l'ennemi dans les Vosges, elle en fait un carnage horrible. Génie de la liberté qui fis jeter le cri d'alarme par les oiseaux du Capitole, c'est toi qui, par un miracle non moins étonnant, sauvas, de la main des tyrans, la seule forteresse qui restât, de ce côté, à la république.

Le comité de salut public avait les yeux tournés sur la délivrance de Bitche et de Landau. L'ennemi, chassé du territoire de la république, se trouvait obligé de prendre ses quartiers d'hiver à Manheim, Spire, Worms et Mayence, la frontière des Deux-Ponts étant entièrement mangée. Pour opérer ce résultat, le comité de salut public avait décidé de créer un corps d'armée spécialement destiné à cette expédition. Il avait ordonné qu'il serait formé, près de *Bouquenon* et de *Saverden*, un rassemblement de toutes les forces disponibles des armées de la

Moselle et du Rhin. Les trois quarts des garnisons furent dans cette intention retirés des villes, et remplacés par des jeunes gens de la première réquisition. L'armée de la Moselle étant celle sur laquelle pesaient le plus toutes les forces de l'ennemi, son général devait avoir le commandement de ce rassemblement; il y avait déjà fourni quinze mille hommes pour sa part: mais l'ennemi ayant fait quelques tentatives sur Saverne, on avait été obligé d'envoyer six bataillons de plus à l'armée du Rhin. Ce renfort, pris dans l'armée de la Moselle, l'avait encore affaiblie d'autant.

La résolution énergique que Hoche a prise, ne sera pas ralentie.

Avant tout, il a la précaution de pourvoir à la sûreté des villes, dont il va s'éloigner. Dans le cas où les ennemis, entrant avec toutes leurs forces, se seraient avancés sur le territoire de la république, par le côté qu'il est obligé de dégarnir, il donne ordre à Moreau de s'enfermer dans Thionville, et de s'y défendre jusqu'à la mort.

Après avoir fait ses premières dispositions, il harangne l'armée en ces termes:

Soldats, par-tout triomphent les armes de la république: nous sommes les derniers à vaincre, mais nous vaincrons. Des Français, quand ils sont disciplinés, n'ont pour réussir qu'à en-

treprendre. Vous combattez pour la liberté ; il faut la faire aimer. Vous avez fait des sacrifices pour elle, il en faut faire encore : vos pères, vos femmes et vos fils l'attendent de vous. Que les loix soient exécutées, et que nos ennemis mordent la poussière ; que vos armes, ces fléaux des tyrans, soient entretenues ; que l'ordre et la discipline règnent dans vos rangs : la patrie sera sauvée.

Dans une lettre, en forme d'instruction, que Hoche avait adressée à ses officiers-généraux, en arrivant au commandement, il avait écrit : *Nos soldats*, etc. — *Il s'est glissé une faute dans ta lettre*, lui écrivit le comité de salut public ; *nos soldats ! ! ! Tu le sais, nous ne sommes tous que ceux de la patrie.*

Avant d'arriver à la hauteur de Weissembourg, il fallait renverser vingt-huit mille Prussiens qui s'opposaient au passage ; Hoche avait d'abord cru que quinze mille hommes lui suffiraient pour secourir Landau ; mais les Autrichiens ayant porté de ce côté des renforts considérables, il était dans la nécessité de s'aider de quelques bataillons de l'armée du Rhin. Pichegru les refuse. Il est enfin obligé de céder quelque portion des troupes, dont il ne faisait aucun usage : celles qu'il laisse aller arrivent dans un état déplorable, sans bas, sans souliers, dans une nudité absolue. Ce n'est pas assez de ces diffi-

cultés : le général ***** s'imaginant, on ne sait pourquoi, qu'il allait être attaqué, fait rétrograder les bataillons qui venaient d'arriver près de Phalsbourg. Toute l'armée de la Moselle était sous les armes ; infanterie, cavalerie, artillerie, tout était disposé ; l'attaque devait avoir lieu à cinq heures du matin : elle est arrêtée par l'imbécillité ou la malveillance de ****. Hoche avait besoin de quinze mille hommes, à peine en a-t-il trois mille. Au moment d'exécuter son plan, il est privé des moyens sur lesquels il l'a combiné. Il est affligé, non désespéré : ce qui le touche d'avantage, c'est la peine des soldats harassés de fatigue.

Il leur envoie, il leur porte lui-même des paroles de consolation : *Je ne puis faire reposer mes braves compagnons*, écrit-il au général Leval ; *dis-leur que je suis bien peiné de les fatiguer aussi cruellement ; mais il faut encore ce sacrifice. Répète-leur que la patrie est là, et qu'elle est tout.*

Qu'importent à Hoche toutes ces entraves ? Il n'est plus au pouvoir d'aucune volonté humaine de suspendre l'exécution de ses desseins hardis. Tout est possible à une volonté ferme et immuable.

Il écrit au ministre de la guerre : *Par les coups que je vais porter à la tyrannie, tu pourras juger de ma haine pour les tyrans.*

Au général Vincent.... *Le jour de la vengeance approche ; songe qu'elle doit être terrible. Je te défends de correspondre avec Kalkreutz, autrement qu'à coups de canon et de bayonnette. La lettre qu'il écrivit hier a pour objet de connaître le chef de cette armée : je me ferai connaître à lui sur le terrain.*

Au général Taponnier : *Ami, la république, fondée sur les débris du despotisme, ne peut être affermie que lorsque des ruisseaux de sang auront coulé. C'est à nous qu'a été confiée la défense de la patrie ; et lorsqu'elle parle, tout autre sentiment doit se taire. Vengeons la liberté ; vengeons-la de manière à effrayer tous les tyrans de l'Europe.*

Au même : *Tournons nos regards vers la patrie, et dirigeons nos bayonnettes vers les vils suppôts du despotisme.*

Si la violence de ces lignes faisait douter de l'humanité de celui qui les écrivait, qu'on apprenne que Hoche fut le plus humain des hommes; que, le jour d'une bataille, on ne le vit jamais se mettre à table, qu'il n'eût auparavant visité lui-même les blessés, qu'il n'eût veillé à tous les secours et à tous les soins qu'ils devaient recevoir dans les hôpitaux.

Et quelles expressions guerrières pouvaient être trop fortes, pour réveiller l'espérance de la victoire, dans une armée accoutumée à des défaites!

Pouvait-il parler autrement, lorsqu'il recevait lui-même des représentans du peuple, des lettres semblables à celles qu'on va lire ?

Strasbourg, 25 brumaire an 2.

GÉNÉRAL,

« Il faut que sous peu il ne reste pas un Prussien, pas » un ennemi, pour reporter dans son pays des nouvelles » de l'Alsace. C'est à toi de nous montrer si tu es capable » d'un coup généreux. Enflamme ton armée; mets en » harmonie tes mouvemens avec ceux de Pichegru. Nous » t'attendons à Landau; nous nous y rendrons de notre » je l'espère, par Fort-Vauban ».

Les représentans du peuple à l'armée du Rhin.

SAINT-JUST.

Si le sentiment qui anime cette lettre ne s'était adressé qu'aux armées, pour les diriger contre l'ennemi extérieur, les expressions en seraient louables, et le style impérieux pourrait même être cité comme un monument de véritable énergie. Cette manière énergique, dira-t-on, rappelle en quelque sorte le coup du fer fatal; mais les justes ressentimens que réveilleraient, au cœur de quelques victimes, les actes tyranniques de St.-Just, n'ont pas dû faire hésiter de retracer un fait qui puisse intéresser l'histoire, sous un point de vue quelconque. Plutôt mourir que de trahir ou d'altérer la vérité par de timides prétéritions !

De ce que la liberté parut alors la tête élevée dans le ciel, peut-on supposer à quelqu'un la pensée de conclure que ses pieds dussent nager dans le sang? Le royalisme, avec ses sophismes ordinaires, ne manquera pas de prétendre que, rappeler l'enthousiasme qui sauva la republique en 1793, c'est appeller la terreur qui l'obscurcit si malheureusement. N'était-on pas parvenu à faire supprimer l'hymne de la liberté, en la qualifiant d'hymne de septembre? Ceux qui me connaissent et qui m'accuseraient de vouloir la terreur, savent bien qu'ils mentent à leur conscience. Pour louer la terreur, il faudrait avoir à se louer d'elle. Or, quel est celui qui n'en ait pas été la victime, sans en excepter Robespierre lui-même? N'a-t-il pas péri comme Phalaris, par le supplice qu'il faisait souffrir aux autres? Et tant de ruines révolutionnaires ne sont-elles pas un éternel présage de la ruine inévitable de tous ceux qui se méprendraient encore, jusqu'à faire *scission* avec les principes?

Qui pourrait donc être soupçonné d'assez de folie pour regretter un fléau qui doit le dévorer lui-même? Mais ceux qui craignent avec tant de raison de voir imputer à l'essence de la république les malheurs momentanés qui accompagnèrent la crise de sa naissance, n'ont-ils pas été les premiers froissés par ces malheurs, et ne seroient-ils pas les plus autorisés à en gémir?

Celui qui écrit ces lignes n'aurait peut-être pas eu moins de droit qu'un autre de revendiquer sa part de la compassion publique, et de mêler quelques justes plaintes aux interminables complaintes des prétendus martyrs. Lui aussi fut persécuté sous le régime de la terreur ; il ne le fut pas moins sous l'autre régime, si impropement nommé *de la justice* et *de l'humanité*.

Quoique peu convenant de prendre ses sentimens pour exemple, au lieu même où l'on poursuit le *moi humain*, je ne puis résister à rendre les impressions différentes que produisirent sur moi ces différentes situations. Dans l'une, opprimé par un ennemi personnel, j'étais poursuivi sous le nom de royaliste (c'était la formule d'alors); dans l'autre, opprimé par les royalistes, j'étais poursuivi comme républicain. Si je périssais sous le nom de royaliste, la république me semblait gagner à l'erreur même qui m'immolait ; car quel sort le texte de mon injuste condamnation n'annonçait-il pas à la royauté ? Si je périssais comme républicain, la république me semblait perdre, au contraire, immolée par le texte même de ma condamnation ; car quel sort ne présageait-elle pas à la république ? Eh ! qu'a besoin la postérité de savoir si, dans un duel, par un crime, par un assassinat, une tête a failli tomber sous la hache ? Mais l'histoire a besoin de savoir les causes, de toucher, pour ainsi dire, le mécanisme des grands

ressorts qui, soulevant une nation de vingt-cinq millions d'hommes, l'ont mue si énergiquement contre la coalition des despotes. Le cri de l'égoïsme commence à se perdre dans l'espace : la raison, qui n'a pu comprimer encore les ressentimens, les dépouille déjà du prétexte d'intérêt public dont ils s'étaient masqués. La justice de la postérité s'achemine, en dépit des indignes clameurs. Que dis-je ! la postérité ! n'est-ce pas assez de faire assister notre siècle au scandale de nos querelles, faut-il que nous y fassions intervenir la race future ?

Cependant, si, sans usurper la postérité, l'on voulait réclamer une voix moins personnelle que les nôtres, ce serait celle de ces philosophes étrangers, qui, placés loin des mouvemens qui nous ont froissés, n'étant agités ni par l'espérance, ni par la crainte, ni par la haine, ni par l'envie, ont pu contempler d'un œil équitable ce grand événement, comme ils l'auraient lu dans une histoire ancienne: cette voix impartiale, qui juge notre révolution, comme nous jugerions celle d'une autre planète, a déjà prononcé que la terreur, détournée sur la tête des amis de la liberté, fut un grand crime ; que la terreur, dirigée contre les véritables ennemis de la liberté, fut salutaire et fondatrice de la république. C'est ce moyen suprême que voulait sans doute indiquer *Platon*, le plus humain des philosophes, lorsque, dans le livre quatrième de

ses loix, il dit : *Que pour fonder un état, il faut un tyran.*

Pour vaincre l'Europe conjurée, sans doute il fallait des ressources extraordinaires ; les forces réelles de la république, non encore organisées, étaient insuffisantes ; il était indispensable d'y suppléer par les forces morales. Or, comment trouver l'enthousiasme national dans les ruines d'une monarchie qui avait eu la précaution de lier tous les intérêts au soutien de sa prérogative ? Fallait-il moins qu'un moyen terrible, qui, comprimant les regrets, anéantissant, pour ainsi dire, la pensée de l'ancien régime, dégageât la volonté générale de toutes les entraves des volontés particulières, et pût lancer vigoureusement cette grande masse contre les tyrans, comme ces béliers redoutables que lançaient les anciens contre les murailles des villes ? Mais, obligés de confier aux chefs du gouvernement un pouvoir assez fort pour terrasser l'ennemi commun, les républicains se trouvèrent avoir donné contre eux-mêmes cette immense délégation de leurs vies et de leurs fortunes ; et alors il leur arriva ce que dit Gordon sur Salluste : *Un homme se fait un grand nom, il devient l'idole du peuple qui se confie à lui sans réserve... Le peuple le rend considérable, le met sur la voie de l'autorité.... Les citoyens élèvent si fort leur chef, et lui donnent un si grand pouvoir, qu'il devient leur*

maître, avant qu'eux le deviennent du parti opposé ; ils se jettent dans la servitude.... Les mortels ont donc bien besoin de veiller sur leur propre cœur !

La bouillante activité de Hoche avait tout réorganisé : une commission militaire, instituée par Richaud et Soubrany, jugeait les pillards avec une sévérité inexorable ; l'ordre était rétabli ; l'armée s'était corroborée d'une forte discipline ; son jeune général lui avoit communiqué l'ardeur dont il est rempli.

Ses légions sont trop éparses, il les rapproche. C'est, en leur faisant voir l'ennemi de près, qu'il veut les aguerrir : il les dispose, selon le plan d'attaque qu'il a conçu. Aussi savant dans ses détails, que vaste et profond dans son ensemble, ce plan est d'abord de repasser, en présence des Prussiens, la Sarre, sur la rive gauche de laquelle les Français avaient été repoussés ; de suivre les cordons des montagnes des Vosges, pour aller attaquer les ennemis retranchés jusques aux dents sur les hauteurs de Kayserslautern, et descendre ensuite directement sur Landau. Ses mesures sont telles, qu'en cas d'insuccès à l'attaque de Kayserslautern, il se ménage un dernier moyen de débloquer Landau : ce moyen est de replier son centre sur la droite, de traverser au nord-est de Bitche, cette chaîne prolongée de montagnes qu'il n'aurait pu prendre à revers à

Kayserslautern, pendant que, sur ce dernier point, son aile gauche, qu'il faisait partir de Sarre-Libre, tiendrait quelque temps en échec la masse principale des forces ennemies, qu'il aurait réussi à y attirer.

L'envie voulut, dans le temps, ravir la gloire de cette conception à son véritable auteur : l'histoire doit s'empresser de la restituer à Hoche, âgé alors à peine de vingt-cinq ans.

Le 27 brumaire de l'an II, l'armée se met en marche sur trois colonnes; celle de droite débouche du côté de Saralbe; celle de gauche, par Sarre-Libre; et le centre, par Frandenbourg. Hoche avait eu la précaution de n'ébranler son centre, qu'au moment où ses deux ailes étaient assez avancées pour le seconder. L'ennemi, étonné d'une attaque prompte et vigoureuse, quitte la Sarre : battu complettement, il se retire sur les hauteurs de Blisecastel; mais Hoche a déjà passé la Blise, s'est emparé de Bising et de Blisecastel, après un combat où il a tué 700 hommes à l'ennemi. Brunswich fuit sur Deux-Ponts, bientôt jusques sur Kayserslautern. Là se réunissent toutes les forces des Prussiens. On se rappelle que la prise de ce fort devait opérer à l'instant le blocus de Landau. Ce point était bien important, quand on pense qu'il assurait, dans le Palatinat, la défaite entière de l'ennemi, qui, resserré dans un espace très-étroit, et placé entre

deux feux, se serait trouvé en même temps, dans l'impossibilité de repasser le Rhin. Hoche s'est avancé avec rapidité ; il a culbuté tous les corps qui s'opposent à son passage ; il est au pied des hauteurs escarpées de Kayserslautern. Après plusieurs combats très-vifs, il gravit la montagne, et vient affronter l'ennemi sur le plateau même où il s'était si bien retranché ; là, il se décide sur-le-champ à donner bataille. Un premier coup de canon ayant donné le signal, Hoche s'élançant hors des rangs, jette son bonnet en l'air, en s'écriant : *vive la république !* d'une voix si étonnante, que ce cri, cher à tous les Français, se prolonge long-temps retentissant dans l'immense front de son armée. L'attaque se fait avec audace : la résistance est opiniâtre. Quarante millle hommes contre quarante mille, auxquels l'avantage de leur position donne la supériorité d'un nombre triple. Cent bouches d'airain tonnent et vomissent la mort de part et d'autre. On se bat pendant deux jours avec rage, les 9 et 10 frimaire ; l'artillerie légère, commandée par Debelle, fait des prodiges ; mais comme elle n'occupait que la corde de plus d'une demi-circonférence, sur laquelle les redoutes ennemies étaient placées, elle fut maltraitée, au point que plusieurs batteries furent entièrement détruites ; canonniers, charretiers, chevaux, pièces et caissons, tout était par morceaux. Hoche voit, avec

douleur son plan d'attaque manqué en partie. La division de gauche, la plus éloignée, s'était trompée de route; elle se trouva dans le même chemin que la division voisine, ce qui fit naître le désordre et manquer le but principal de cette colonne, qui devait tourner la position de Kayserslautern. Hoche vit cet accident à plus de trois lieues d'éloignement; sa vue était perçante et étendue, il discernait les objets aux distances qu'on découvre à peine à l'aide de la longue-vue: il frémit de cette fatale erreur, et fermant son poing avec contraction, il mord vivement ses doigts sur les plis des secondes phalanges; (telle était son habitude, quand il éprouvait quelque violente contradiction: souvent, en société, ses amis le voyant mordre ainsi sa main, devinaient qu'une cause majeure opérait en lui cette légère convulsion.) Il vole, au lieu où il a vu le désordre. Aussitôt son plan change: les ordres circulent comme les éclairs; il envoie six bataillons d'infanterie attaquer une redoute qui incommodait sa droite, à sa voix, ces intrépides soldats ne connaissent point d'obstacles, ils ont à soutenir tout le feu de l'ennemi: des rangs entiers sont emportés, sans qu'ils se déconcertent. Le plan de la sagesse, qu'une méprise a rendu inutile, est heureusement suppléé par l'audace. Hoche sourit à la victoire, la nuit vient la lui enlever. L'armée française n'aurait

point cédé au désavantage du terrain ; mais le feu terrible qui durait depuis deux jours, et dont, au dire même des anciens militaires qui avaient servi dans les guerres d'Hanovre, il n'y eut jamais d'exemple, avait consummé toutes les munitions : il ne restait pas une gargousse : Hoche ordonne la retraite. Cependant l'expérience du sexagénaire Kalkreutz doit céder à la fougue du jeune général de vingt-cinq ans, car il ne pourra empêcher qu'à l'aube du jour, ses formidables retranchemens ne soient emportés par la bayonnette des républicains qui sont devant lui

Mais un coup de canon, parti du camp ennemi, trouble le silence de la nuit; Hoche ému, pince fortement le bras de son voisin : *Des munitions leur arrivent*, s'écrie-t-il. Sa conjecture est bientôt confirmée par les cris de joie tumultueux qui s'élèvent dans le camp ennemi. C'est ici que Hoche se montre au-dessus de lui-même : retenant au fond de son cœur le chagrin qui le dévore, il ne laisse appercevoir qu'un front serein. Forcé de songer à la retraite, *qu'on batte la marche rétrograde !* s'écrie-t-il ingénieusement; le mot de retraite lui semblait mal-sonnant à des oreilles républicaines : il craignait qu'un plus grand désordre venant à se mettre dans son armée, il ne lui fût plus possible de suivre la seconde partie de son plan. Il se retire dans l'ordre le plus parfait, avec une célérité qui ne per-

met pas à l'ennemi de l'entamer, quoique supérieur en nombre et en moyens. Comme il revenait en silence, deux représentans du peuple accourent vers lui, très-mécontens de la retraite, et même se répandant en menaces. Hoche, froid et tranquille, leur répond en souriant : *Que ne preniez-vous un petit bout d'arrêté pour fixer la victoire ? Elle a tenu à si peu de chose ! Ne vous inquiétez pas, j'ai d'autres moyens, puis qu'on me laisse agir.*

Chaque trait de sa vie, est une preuve de son peu de disposition à plier sous un joug tyrannique. Le ministre de la guerre avait, depuis quelque temps, destitué le général Hédouville, chef de l'état-major de l'armée de la Moselle. Hoche, regardant cette destitution comme une injustice, n'avait point voulu en faire usage; il avait déclaré au ministre qu'il ne laisserait point partir Hédouville, le jugeant indispensablement nécessaire à son poste. Arrive un ordre du comité de salut public, qui met en arrestation Hédouville. Forcé d'obéir, Hoche ne craignit point de l'embrasser avec amitié, devant les agents même du comité qui venaient exécuter l'ordre.

Désolé, il appelle le jeune Grigny, il lui fait part de cet acte qui l'indigne; il le consulte sur le mérite de quelques hommes qui pourraient remplir la place vacante de chef d'état-major. Pendant que Grigny lui indiquait des sujets ca-

pables, Hoche le regardait avec intérêt. Troublé jusqu'au fond de l'ame, de la fixité de ce regard, Grigny ne savait ce qu'il allait entendre. *Mon choix est irrévocablement fixé*, lui dit Hoche, *c'est toi que je prends pour me seconder.* Grigny, pétrifié de ces paroles impérieusement prononcées, tremble ; il voit l'arrestation de celui qu'il remplacerait. Hoche, appercevant son trouble : *Je te donne*, lui dit-il, *un quart-d'heure pour accepter.* Il le laisse seul dans cette position ; rentrant l'instant d'après, il lui saute au cou en riant : *A la bonne heure ! le voilà décidé ; j'aime un pareil dévouement.* En même temps il lui mettait sous le bras le travail du départ de l'armée. *Marche*, lui ajoute-t-il, *il y va du salut de Landau ; je me confie à toi ; je pars pour Bitche, où je t'attends ; mon avant-garde y est déjà.* Q'on juge, par cette détermination tranchante, du caractère décisif et ferme du jeune général : Grigny était le vingtième adjoint d'un état-major où se trouvaient quatre adjudans-généraux : Qu'importe cet intervalle de grades, dans une république qui a besoin de talens ? Il a jugé Grigny capable ; sans aucun égard pour toutes les considérations routinières, il l'élève subitement à la deuxième place de l'armée, et fait aussitôt confirmer sa nomination par les représentans du peuple Lacoste et Beaudot.

Beaucoup de personnes voyant l'armée reve-

nir de Kayserslautern dans l'état de morcellement où l'avait réduite cet échec, crurent qu'il n'y avait plus d'espoir, et regardèrent Landau comme pris. Les Autrichiens avaient répandu par-tout que cette ville épouvantée s'était rendue, et que l'armée française était anéantie; la perte du Fort - Vauban venait affermir cette opinion, et ceux pour qui ces nouvelles désastreuses n'étaient pas encore assez mauvaises, s'évertuaient à semer que la république avait été trahie, et qu'elle était perdue sans ressource.

C'est dans ce moment que les deux lettres suivantes parviennent au général Hoche.

Bitche, 12 frimaire, l'an 2 de la république.

« Tu a pris à Kayserslautern, un nouvel engagement; » au lieu d'une victoire il en faut deux. L'ennemi, à ce » qu'il paraît, s'était retranché jusqu'aux dents: rends-lui » la pareille à *Rentel*, *Saussekil* et *Auweiller*, sur les » hauteurs desquels il faut pratiquer des redoutes et » des batteries. Tu a pris de sages mesures, en » faisant retrancher toutes les gorges de Pirmasens; » Nous y avons envoyé des gens intelligens pour hâter » les travaux: donne de nouveaux ordres pour rendre le » pays impraticable. Ces ouvrages contribueront beau » coup à favoriser les efforts qui seront dirigés contre » Weissembourg et Landau. Ne t'arrête point aux diffi- » cultés d'établir tes batteries, il n'est point de fardeau » que ne soulève l'audace d'un homme réfléchi.

» Nous ne pouvons te voir demain; nous reviendrons » bientôt. Nous te conseillons, si l'ennemi s'avance con- » tre Deux-Ponts, de l'y attendre, mais de l'attaquer

» toujours, sans souffrir qu'il te prévienne ; c'est le » moyen d'entretenir le courage et l'espérance parmi » les soldats. Tu as tout à craindre si l'on t'attaque.

» Mets le plus grand concert entre tes mouvements et » ceux de toutes les divisions de la droite, jusqu'à *Brumpt*. » Il faut que toute la ligne frappe à-la-fois, et frappe sans » cesse, que l'ennemi n'ait pas un moment de relâche. Il » faut que tous ceux qui commandent les mouvemens » combinés de ces armées, soient amis; mets la plus » grande rapidité dans ta marche sur Landau : le Français » ne peut s'arrêter un moment sans s'abattre. Fais faire » des mouvemens continuels à ton armée de la Mo- » selle, pour occuper l'ennemi, et l'empêcher d'envoyer » des renforts aux troupes qui cernent Landau. »

Adieu,

Signé SAINT-JUST, LEBAS.

Les représentans du peuple, composant le comité de salut public,

Au général Hoche.

Paris, 15 frimaire an 2.

« Un revers n'est pas un crime, lorsqu'on a tout fait » pour mériter la victoire ; ce n'est point par les événemens » que nous jugeons des hommes, mais par leurs efforts et » par leur courage ; nous aimons qu'on ne désespère point » du salut de la patrie. Ton armée est bonne ; elle sera » meilleure encore quand nous l'aurons délivrée des trai- » tres et des lâches qui compromettent sa gloire. Notre » confiance te reste ; rallie tes forces, marche, et dissipe » les hordes royalistes. Nous t'envoyons dix mille hommes » de l'armée des Ardennes : tâche d'instruire Landau que

» tu viens à son secours; et vois en attendant si, en te joi-
» gnant à Pichegru, il te serait possible de battre l'armée
» ennemie qui le retient devant Strasbourg. »

Signé : *Les Membres du comité de salut public.*

Ces paroles, presque consolatrices d'un gouvernement sévère, qui ne prodiguait point les consolations, vinrent seconder les résolutions énergiques de Hoche. Le sentiment qui n'abandonne jamais les républicains, le soutenait toujours; le génie de la liberté parlait à son cœur. Un de ses officiers paraissait abattu des revers que l'on venait d'essuyer : *Ne t'afflige pas*, lui dit Hoche, lui frappant sur l'épaule, *les ennemis viennent de m'échapper; sous peu je leur porterai un coup vigoureux auquel ils n'échapperont pas.*

La nature l'avait doué de cette puissance si rare et presque divine, d'élever, de dominer les ames, de relever l'infortune, et de donner à l'adversité d'une défaite, l'espérance de la victoire. Il sent qu'il ne faut qu'un coup de vigueur et d'éclat pour étonner les ennemis; il fait passer toutes les troupes qui ne lui étaient pas strictement nécessaires, à Niderbron, où les Français venaient encore d'essuyer un échec. Il occupe les points importans de Pirmasens, Horneback, Blisecastel et Saint-Imbert, qu'il fait retrancher le plus promptement possible.

Dès

Dès son arrivée à l'armée de la Moselle, il avait supprimé les tentes comme embarrassantes à la guerre, et indignes de soldats républicains. La marche sur Kayserslautern s'était faite en bivouaquant constamment au sein d'un hiver très-dur. On était fort heureux, quand vers la nuit on pouvait se trouver près d'un bois : alors on faisait un grand feu avec les arbres. Le lendemain, on était étonné de ne plus voir de forêts : les branches avaient servi de lit, et le matin on brûlait les lits avant de se mettre en marche.

Cette fois les soldats avaient cru leurs souffrances terminées avec la fin de la campagne. Hoche ne peut le croire ainsi, tant que Landau n'est pas délivré.

La saison devenait plus rigoureuse : en attendant que ses nouvelles mesures soient prises, il veut faire baraquer les troupes. Les ordres sont donnés pour construire des baraques. Le soldat murmure, refuse hautement d'obéir, et demande à entrer en quartier d'hiver. Hoche apperçoit un régiment qui se fait remarquer entre les autres par sa mauvaise volonté. Le parti qu'il prend pour arrêter la contagion de la mutinerie est un de ceux qui ne doivent jamais manquer de réussir avec des Français : il met à l'ordre, *que les soldats du régiment de..... n'auront pas l'honneur de marcher au premier combat.* Ceux-ci viennent, les larmes aux yeux, se jeter devan

lui ; la grâce qu'ils invoquent est d'être placés à l'avant-garde : Hoche la leur accorde. Ils ont expié leur faute par des prodiges de valeur.

Hoche a reconnu la nécessité de ne point laisser de repos aux troupes. L'oisiveté qui est funeste dans un particulier, lui paraît l'être bien davantage encore dans une armée. Le repos est la rouille du courage, et la source de tous les vices. Pour échapper à leur fatale influence, il faut que le soldat soit sans cesse actif, sans cesse faisant du mal à l'ennemi. Mais c'est dans le silence que Hoche prépare ses dispositions : il affecte aux regards de l'ennemi, une torpeur léthargique : afin de lui déguiser ses desseins, il donne les ordres les plus singuliers : visitant lui-même, nuit et jour, les avant-postes, il répand qu'il craint une attaque, il veille constamment : s'il se couche par hasard, c'est tout habillé, tout botté. Il reçoit lui-même toutes les ordonnances qui arrivent à son quartier-général, il répond à tout lui seul : on l'entendit dire alors que, *s'il croyait que son bonnet eût envie de savoir quelque chose de ses desseins militaires, il le jetterait au feu*. Il avait le grand art d'être bien servi en espions, lui seul les voyait, les interrogeait, leur traçait leur conduite : marche bien plus sûre que celle généralement suivie d'avoir un bureau nommé ouvertement de partie secrète, dont les secrets s'échappent comme par transpiration. Pendant ce temps,

il faisait construire secrètement des ponts de bois, pour remplacer ceux qu'il avait fait rompre. Autorisé, par plusieurs indices certains, à croire que la malveillance était la cause de l'échec essuyé à Kayserslautern, et qu'elle avait pu trouver dans la publicité de son plan le moyen de le contrarier; défiant aujourd'hui de son ombre même, à peine osait-il confier ses pensées au papier.

Craignant que Landau ne se laissât aller au désespoir, il fait placer de fortes pièces sur les points les plus élevés des environs de Blisecastel; et pendant le silence de la nuit il cherche à faire entendre, par des coups tirés d'intervalle en intervalle, qu'il vient au secours de cette ville.

Les correspondances les plus suivies ne pouvaient parvenir à aiguillonner l'inactivité de l'armée du Rhin; rien n'avançait de ce qui devait être opéré par Pichegru. Hoche bouillait d'impatience. Sans habits, sans souliers, les soldats étaient réduits à la plus affreuse nudité, et n'avaient d'autre soutien que ses encouragemens. Il fait mettre à l'ordre l'adresse suivante :

Braves ennemis des rois que vous avez vaincus, encore un peu de patience : et vos maux seront finis. Votre valeur a délivré un département : votre constance vous obtiendra des quartiers d'hiver. Votre repos est assuré, si vous supportez les fatigues encore deux jours. Je le

dis hautement, parce que, fier de vous commander, je méprise les vils satellites des tyrans.

Une cause principale des revers éprouvés jusqu'ici, avait été l'égoïsme et la morgue des généraux, qui, voulant sans cesse isoler leurs divisions les unes des autres, n'avaient encore fait que des attaques partielles, funestes, ou inutiles au moins; tandis que, par une attaque générale, l'ennemi devait être culbuté dans un jour. Ces abus vont cesser. Hoche ne connaît point ces distinctions nées de l'orgueil; l'armée entière doit être une masse unanime, qui tombe de tout son poids sur les tyrans.

Dans vingt-quatre heures l'armée reçoit ordre de se mettre en marche. Toutes les mesures sont prises, le jour de l'attaque est arrivé, c'est Hoche qui la commande en personne : elle est terrible. L'ennemi ne peut y résister; un jour suffit pour le mettre en pleine déroute, et le chasser au-delà de Wert. *Dès ce moment*, dit Hoche, (ce sont ses paroles sur le champ de bataille) *dès ce moment, mes amis, Landau est libre.* Bientôt il conduit l'armée dans les plaines de Weissembourg; il livre un combat général aux forces réunies de l'ennemi; il le culbute, lui enlève ses redoutes à la baïonnette, s'empare de son artillerie. Marchant sur son flanc droit, il le contraint à abandonner la position d'Haguenau, que Pichegru s'obstinait à regarder comme inabordable. Ce coup de force

facilite à l'armée du Rhin le passage de la forêt ; et le moyen de faire sa jonction. Elle s'opère enfin, après quatorze jours de marche à travers les frimats et les neiges, après quatorze jours de combats livrés par le seul Hoche.

La joie brillait sur son front. *Nous voilà donc réunis*, dit-il à Pichegru, en l'embrassant. Celui-ci répond à peine à ce brûlant accueil. Les trophées de Hoche le font sécher d'envie ; il ne peut contenir son dépit. Que l'expression de ces deux visages était différente en ce moment ! C'est à ce moment de gloire fatale que remonte la source des malheurs de Hoche.

Cependant les représentans du peuple Lacoste et Beaudot arrivent, en même temps que Saint-Just et Lebas. Ils délibèrent long-temps lequel des deux généraux, Pichegru ou Hoche, prendra le commandement des deux armées, réunies par les efforts d'une seule. Enfin le choix se fixe sur celui qui était couvert de sueur et de poussière : Hoche est proclamé général en chef des deux armées. Pichegru lui donne quatre divisions de l'armée du Rhin, et se retire, allant observer en silence les nouveaux efforts de son jeune rival.

Quoique la carrière de Hoche commence à peine, il n'était point arrivé à 25 ans, sans que son esprit observateur, auquel rien n'échappe, eût jugé quels sont les dangers de la gloire, et les ressentimens implacables de la jalousie. En reve-

nant, il avait dit à un de ses amis : *Que ce Pichegru est flegmatique ! les joues de cet homme m'ont paru comme du marbre. Ne me félicite pas*, avait-il ajouté en pleurant dans le sein de ce même ami, *j'ai terrassé beaucoup des ennemis de la république, je m'en suis fait de puissans et de terribles dans la république ; mais n'importe, encore un coup...* Il est investi du commandement des deux armées : c'est alors qu'il va développer le grand mouvement. Les ponts étaient prêts. L'ennemi, qui se croyait maître de *Deux-Ponts*, est tout étonné de se voir attaqué à Kibelberg par une division de l'armée française, et dans les gorges de Dahn et d'Auweiller encore par une autre division. Ni les mauvais temps, ni les mauvais chemins n'ont pu suspendre un moment la marche, ou plutôt la course de Hoche.

Ces succès lui valurent le bref compliment qui suit :

« Nous félicitons l'armée et toi. Courage, camarade, « la fortune est pour la république. Nous écrivons à Pi- « chegru de profiter de ce succès pour tomber sur Hague- « nau et les redoutes que l'ennemi a construites depuis la « forêt jusques aux bords du Rhin. Ecris-nous à Brumpt. «

Signé SAINT-JUST, LEBAS.

Il a franchi des monts inaccessibles à tous autres qu'à des Français. Aussi prompt que la foudre, il s'élance sur les lignes de Weissembourg ; elles sont défendues par toutes les forces des Autri-

chiens et par l'armée des émigrés, commandée par Condé. Il les attaque brusquement, les enlève. Si un général de cavalerie, nommé ***, eût obéi à son ordre de tourner le Geisberg (position de l'ennemi), en enfonçant, avec douze escadrons, trois bataillons de Pandoures, l'armée des coalisés mettait bas les armes. Elle s'enfuit pêle-mêle, laissant ses hôpitaux et ses magasins. Hoche était transporté de joie; il embrasse Grigny : *La fleur des coalisés*, lui dit-il, *Kalkreutz*, *Brunswick*, *Clairfait*, *Hohenlohe*, *et la fleur des émigraillons*, *Condé*, *Bourbon*, *Enghien*, *etc. tout ce beau monde était au bal. Il s'en sont allés à poil*, *sans donner d'ordre. Travaillons à les achever.*

Pichegru, spectateur tranquille de la bataille gagnée par Hoche, avait habilement jugé que le moment était venu d'aller se placer sous les murs de Landau. Il y court avec Saint-Just et Lebas, accompagné de ses aides-de-camp et de quelques chasseurs à cheval; et c'est de là que le plus beau rapport est dressé sur le déblocus de Landau, daté de Landau même, et signé Pichegru : c'est le même qui vole dans la bouche de Barrère.

Barrère dit à la tribune de la convention nationale, *que l'armée s'était constituée en victoire permanente* : il ne prononça pas le nom de l'auteur de toutes ces victoires.

Elles avaient été vivement disputées; pour les

déterminer en faveur des républicains, il n'avait fallu rien moins que leurs bayonnettes, et l'enthousiasme dont leur général les avait transportés: pour lui, plein du dieu qui l'anime, par quels prodiges ne le vit-on pas se distinguer dans ces momens décisifs? C'est-là qu'on vit le jeune Hoche, par les ressources de son génie, parer à toutes les circonstances imprévues; changeant avec rapidité ses ordres, les faisant exécuter devant lui, les exécutant lui-même: partisan, soldat, aide-de-camp, toujours général, il s'était multiplié pour vaincre; c'est ainsi que son triomphe offrit un instant le tableau de toutes les vertus requises dans un grand militaire; heureuse combinaison d'audace et de prudence.

A Freischeweiller, dans le fort du combat, il vole devant les bataillons républicains, et les canons de l'ennemi qui tonnent sur son armée, il en dispose comme si déjà ils étaient à lui, il les met à l'encan: *A six cents livres pièce les canons, mes camarades*, s'écrie-t-il, avec un rire qui présageait la victoire. Cette saillie, produisit sur l'esprit des français tout l'effet que le général Hoche en attendait: *adjugez*, lui répondit-on avec gaieté dans plusieurs endroits de la ligne; (elle s'avançait au redoutable pas de charge:) et les pièces de canon tombèrent aussitôt en notre pouvoir.

Les représentans du peuple, Lacoste et Baudot, en décernant des récompenses aux vain-

queurs, tinrent comme sacré l'engagement que Hoche avait pris sur le champ de bataille. Le troisième régiment d'hussards reçut 3,600 liv. pour six pièces; le quatorzième de dragons, 2,400 liv. pour quatre; le deuxième bataillon du cinquante-cinquième, 2,400 liv. le quatrième bataillon du Bas-Rhin, pareille somme : c'est ainsi que furent payés par les Français, les canons des Autrichiens.

Si Hoche était impétueux et terrible dans le feu de l'action, il n'était pas moins sage et prudent dans ses dispositions. *La réflexion doit préparer*, disait-il, *la foudre exécuter*. La veille même de ses victoires, quand il avait ordonné toutes les mesures dictées par la prévoyance, on le voyait dormir aussi tranquillement qu'Alexandre la veille de la bataille d'Arbelles. Il était assez fort de sa vigilance pour se permettre de prendre, avec sécurité, le court moment de repos que la nature lui commandait.

La sécurité de son sommeil annonce déjà celle qu'il va montrer dans le combat.

Une des qualités dont la postérité tient le plus compte aux grands capitaines, c'est le sang-froid dans les batailles. Cet art admirable de se posséder soi-même dans la chaleur des combats, l'histoire le loue dans *Annibal*, dans *Scipion*, dans *Spinola*, dans *Turenne*, et le louera dans *Buonaparte*, bien plus que leur haute intrépidité.

Hoche possédait éminemment la réunion de ces deux qualités.

L'ingénieuse évasion dont il se servit, après l'insuccès essuyé à Kayserslautern, pour dissimuler sa retraite, prouvait sa présence d'esprit. Le mot qu'il dit à la bataille de Wert, l'une des plus meurtrières dont les annales de la guerre fassent mention, n'est pas un trait de sang-froid moins remarquable.

Un boulet vient couper en deux un arbre sous lequel Hoche était à cheval, les branches tombent sur lui ; le poids de leur chûte faillit l'écraser : tranquillement il s'en débarrasse ; et, sans s'émouvoir, continue à donner ses ordres. Il n'était pas démêlé de cet embarras, qu'un nouveau boulet vient lui tuer son cheval entre les jambes ; il demande, en riant, le cheval d'un dragon qui l'accompagnait. *Ces messieurs voudraient*, dit-il, *me faire servir dans l'infanterie.*

Avec quel discernement le jeune Hoche s'occupe de reconnaître dans les compagnons de sa gloire, ceux dont le mérite doit un jour servir si utilement la patrie ! Quel zèle à les avancer dans les grades qu'ils ont conquis par leur valeur !

C'est ici, sensible *Grigny*, que vous fûtes nommé général de brigade ; intrépide *Lefevre*, porté général de brigade, et bientôt divisionnaire ; c'est ici que le fougueux *Debelle* fut nommé

général de brigade ; *Grenier* qui, sous Jourdan, fit des actions si glorieuses, général de division ; et vous, modeste *Andréossi*, depuis apprécié par Buonaparte, Hoche avait dès-lors apperçu vos talens, il vous désignait aux représentans du peuple comme divisionnaire dans votre armée ; mais, modeste alors comme depuis, vous refusâtes l'honorable récompense que les représentans du peuple s'étaient empressés d'accorder au témoignage de Hoche. Vous, brave *Détré*, qui veniez de perdre une main à Kayserslautern, sans quitter les redoutables tonnères de votre artillerie légère, vous ne fûtes point oublié dans les distributions civiques de Hoche. *Hatry*, *Desaix*, vous qu'il distingua si particulièrement parmi les généraux de l'armée du Rhin ; *Championnet*, vous qu'il aimait si tendrement ; hommes illustres par vos conceptions militaires, par votre bouillante audace et votre brûlant patriotisme, c'est à vous qu'il appartient de mesurer la grandeur de celui qui devina la vôtre. Vengez-le des outrages de la calomnie, vengez-le de l'envie, qui poursuit votre gloire dans la sienne ; mais vengez sur-tout sa bonté, sa sensibilité, sa tendresse inépuisables. Dites combien il était affectueux : c'est dans votre cœur que son cœur s'ouvrait sans réserve. S'il parut sévère et repoussant envers tant de mortels indignes de son amour, c'est qu'il vous l'avait donné tout entier.

Alors, le comité de salut public ordonna que le Fort-Vauban serait masqué par un corps de troupes, tirées de l'armée du Rhin, suffisant pour interdire le passage à l'ennemi. Un corps de l'armée de la Moselle, réuni à dix mille hommes qui seraient arrivés de l'armée des Ardennes, devaient garder les Vosges près de Kayserslautern, observer l'armée Prussienne, et couvrir la gauche de l'armée du Rhin; les forces qui resteraient disponibles devaient être employées à poursuivre les débris de l'armée ennemie, dont Hoche acheverait la déroute.

Jamais vainqueur n'a plus activement recueilli les fruits d'un triomphe. Il poursuit l'Autrichien déconcerté, sans lui laisser un instant de relâche; il atteint et morcelle son arrière-garde; il enlève le poste de Germersheim, et donne en même temps les ordres les plus fermes pour fortifier ce point important. Bientôt Worms et Spire lui ouvrent leurs portes. Restait le Fort-Vauban; les ennemis, en se retirant de Spire, s'étaient portés rapidement sur cette place : c'est le général Lefevre que Hoche charge de la reprendre. *Vas, cours*, lui dit-il; *pour vaincre à la guerre que les hommes libres font aux rois, il faut du patriotisme et de l'audace. Il ne faut pas être Vauban pour prendre le Fort-Vauban.* Bientôt cette importante forteresse est reconquise.

Les deux états-majors de l'armée de la Moselle

et du Rhin avaient été réunis en même temps que les deux armées ; les deux armées se séparant et reprenant leurs premières limites, après les opérations qui avaient nécessité leur jonction, les deux états-majors se partageaient également : il s'éleva une discussion sur le choix des individus qui appartiendraient à l'une ou à l'autre armée : *Quels officiers prendrai-je avec moi ?* demanda Pichegru. *Tous ceux qu'il vous plaira*, lui répondit sèchement Hoche. Il se sentait capable de rendre bons ceux qui resteraient avec lui.

L'instant semblait arrivé de donner quelque repos à l'armée. Pichegru se hâte de mettre ses troupes en cantonnemens ; l'infatigable Hoche ne peut consentir à laisser les siennes un seul moment dans l'inaction, *nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

Son intention était de faire un rassemblement simulé de huit à dix mille hommes de réquisition vers Huningue, où se portait l'attention de l'ennemi ; et pendant que ses regards étaient fixés sur cette partie, d'opérer un passage du Rhin à Strasbourg, Offendorf ou Selltz. Vingt-cinq mille hommes lui paraissaient suffire pour porter l'épouvante au cœur de l'Allemagne. Les difficultés qu'on pouvait entrevoir à l'exécution de ce projet, lui paraissaient levées, si on en chargeait une tête révolutionnaire. L'amour de la patrie, de la gloire, la confiance des troupes républicaines lui garantis-

saient qu'il réussirait, aussi-tôt qu'il serait entrepris avec chaleur.

Égaré par les suggestions envieuses de Pichegru, le comité de salut public, qu'on ne peut accuser de pusillanimité, refusa d'adhérer aux vues présentées par Hoche. Saint-Just prétendit que ce serait remettre en problême le salut de la ci-devant Alsace; il fut arrêté que l'armée de la Moselle, rentrant dans les limites qui lui étaient assignées depuis Bitch jusqu'à Longwy inclusivement, prendrait de suite ses cantonnemens, et s'occuperait de son organisation, du complètement de ses cadres, et de tout ce qui pourrait augmenter sa force et son instruction.

L'aversion qu'on a vu le général Hoche montrer sans cesse pour l'inactivité, semble une espèce d'avertissement des épreuves d'un nouveau genre qu'il devait y rencontrer.

Quand les ennemis de la république ont perdu l'espoir de la vaincre par la force des armes, ils ont eu recours à la corruption; ils ont épié les faiblesses de l'humanité; celui qu'ils ont trouvé inaccessible aux tentations de leur or, ils ont essayé de le prendre à des amorces moins grossières et plus irrésistibles. Ainsi ont-ils calculé qu'un jeune homme, dans la vigueur de l'âge, ne pouvait être insensible aux charmes de l'amour, ils l'ont entouré de séductions; élevées dans les cours au métier de la trahison, des *Circés* ont

dénaturé des hommes sortis triomphans de toutes les épreuves, et l'on a vu la vertu qui, jusqu'alors intacte avait paru supérieure à toutes les attaques tomber, comme fatiguée de la gloire de ses premiers efforts.

Nos ennemis espéraient attirer Hoche dans ce piège couvert de fleurs. Il venait de remporter une victoire signalée. Pendant la marche rapide de l'occupation du Palatinat, lui-même s'étant mis à la tête de l'avant-garde, le quartier-général resta sur les derrières. On l'attendait à souper dans une petite ville; on l'y avait fait inviter par un de ses généraux; il trouve un repas magnifiquement servi. A ce repas, se rencontrait, comme par hasard, une femme d'une beauté surprenante, relevée par l'éclat de la parure la plus recherchée. Le maître de la maison, d'un air fort naturel, eut soin de la placer près du général Hoche. Il n'est sorte d'agaceries qu'elle ne lui fît pendant le repas. Quelques amis de Hoche s'amusaient du complot, et souriaient d'avance à sa défaite.

Le jeune Cyrus refusait à Araspe de rendre visite à la femme d'Abradate : *Je craindrais*, disait-il, *que sa beauté ne m'engageât à retourner la voir trop souvent; et que moi, qui n'ai pas de temps à perdre, ne négligeasse mes affaires, pour me tenir sans cesse auprès d'elle.* Hoche était assez sûr de lui-même, pour ne pas craindre

une pareille rencontre. Il n'est point de charmes qui pussent lui faire négliger ses devoirs, L'air préoccupé, il avait feint de ne pas appercevoir l'intention du voisinage qu'on lui avait donné; il était demeuré calme et froid: cependant la belle séductrice ne croyait pas avoir perdu ses avances. Hoche était engagé à passer la nuit dans la maison: quelle fut la surprise de l'hôte, en le voyant, à deux heures du matin, faire seller ses chevaux, partir à l'instant, et malgré la fatigue dont il était accablé, se résoudre à faire encore huit lieues, pour retourner à son quartier-général!

Ce n'est pas que Hoche fût effectivement ce que sa froideur apparente semblait annoncer.

La nature l'avait doué d'une grande sensibilité. Il a eu des passions très-vives, il a connu l'amour; mais différent de ce roi de Suède qui s'interdisant l'usage du vin, fuyant les femmes, semblait ainsi reconnaître leur puissance et craindre sa propre faiblesse. Hoche ne redouta point l'amour: il s'y livra sans y succomber. Non-seulement il le soumit à ses devoirs, il s'en servit peut-être encore, comme d'un moyen plus sûr pour les remplir. Dans ces instans de confiance intime où tant de secrets échappent, il savait garder les siens, pouvait recueillir celui des autres: et telle femme qui crut un moment l'avoir enlacé dans ses liens, se trouva quelquefois n'être alors même dans sa main qu'un instrument flexible dont il se servit pour saisir et

déjouer les complots de nos ennemis. Quel est celui qui ne se sente élevé d'un mouvement d'orgueil, en voyant un jeune héros remporter sur lui-même une victoire si difficile et si peu commune; remettre un sexe souvent usurpateur à cette place honorable qui suffit si rarement à son ambition, et reprendre, au nom du nôtre, le rang qu'il a souvent perdu par les illusions de l'amour? Hoche est alors au-dessus de lui-même. N'hésitons pas de rendre à sa vertu tout l'hommage qu'elle mérite; en lui accordant l'admiration qu'elle impose, n'est-ce pas un moment nous associer, en quelque sorte, à son triomphe?

Celui qui put garantir son cœur contre des atteintes si puissantes, avait besoin de se délasser de la résistance, de déposer en quelque sorte sa force dans un autre lui-même: semblable à ces preux chevaliers qui, vainqueurs dans la lice, dépouillant leur armure, la donnaient à garder à leur fidèle compagnon d'armes, il lui fallait trouver une ame aimante, dans laquelle il pût jetter son ame entière avec sécurité.

La douceur de ses affections le portait au mariage. Dans l'une des fêtes célébrées à Thionville, au temple de la Raison, ses regards s'arrêtèrent sur une jeune fille de quinze ans. L'air de candeur et d'honnêteté qui l'avait frappé, ne tarda pas à fixer son choix. Il la fait demander à la famille par un de ses amis. La lettre qu'il écrit alors à

cet ami, peint naturellement la pureté de son cœur.

Au quartier-général de l'armée de la Moselle, à Boussonville, 28 pluviôse, an 2 de la République.

L. Hoche à Privat, son ami.

« Ne l'oublie pas, mon cher Privat; j'ai besoin de » tenir à quelqu'un. Je demande le cœur, et point de ri- » chesses. La femme que j'aurai peut être assurée qu'il » ne lui manquera que ce qu'elle ne demandera point. Le » général Hoche ne manquerait pas de femmes, tu le » crois sans peine; mais le républicain Hoche tient trop » aux principes de la nature.....

Hoche était loin de penser et de croire à la distance que pouvaient encore laisser les préjugés vulgaires, entre le rang d'un général en chef, et la place d'un garde-magasin des vivres. Le citoyen Dechaux (c'est le nom du père de la jeune fille) fut tout étonné de la hauteur du parti qui se présentait. *Effrayé*, disait-il, *de l'honneur que voulait lui faire un grand général*; il va trouver un matin celui qui voulait être son gendre. Hoche vole au-devant de lui. Le court entretien que je vais rapporter, est toute l'histoire de son mariage.

Le citoyen Dechaux. — L'honneur que vous voulez bien nous faire est au-dessus de ce que ma femme et moi nous pouvions espérer: notre fille n'est point faite pour un général, elle est destinée à un volontaire, un lieutenant, ou tout au plus un capitaine.

Lazare Hoche.—Je suis général républicain; j'étais sergent, il y a quatre jours.

Le cit. Dechaux. — La manière honorable dont nous vivons, peut faire croire que nous avons plus de fortune que nous n'en avons véritablement.

L. Hoche.—Vous me faites outrage. Ce n'est point une dot, c'est une femme que je veux épouser.

Le cit. Dechaux. — Pardonnez, citoyen général, les observations que je vais vous faire: il est d'usage, quand un mari se présente, que les parens de la fille qu'il demande prennent des informations.

L. Hoche.—Ces informations seront courtes et simples. Elles vous apprendront que je suis né à Versailles: ma mère est morte en me donnant le jour; mon père vit encore, et demeure à Paris. Je m'appelle Lazare Hoche, soldat dès l'âge de seize ans.

Le cit. Dechaux.—Mais, ma fille est bien jeune; pas encore quinze ans....

L. Hoche.—Je veux une ame neuve, que je puisse former moi-même: votre fille réunit toutes les qualités que je recherche; je conclus, citoyen Dechaux, que je serai votre gendre.

Le cit. Dechaux. — Citoyen général, vous avez pris d'assaut votre beau-père.

L. Hoche. —Après avoir entendu vos obser-

vations, j'en ai, pour ma part, une seule à vous faire, *Votre fille a-t-elle le cœur libre ?*

Le cit. Dechaux. — Je le crois.

L. Hoche. — Je vous demande une heure d'entretien avec elle, pour m'en assurer moi-même.

L'heure est accordée : cette heure suffit à Hoche pour se convaincre que le cœur de la jeune personne est libre, et de plus, que ce cœur est tout disposé à l'aimer. Quelques jours décident son mariage.

L'envie, qui s'attache aux choses les plus innocentes, ne pouvait voir d'un œil tranquille la joie pure de ce couple intéressant ; l'union la plus louable devint l'occasion des dénonciations les moins fondées. Hoche trouvait sans doute dans sa conscience honnête assez de motifs de sécurité contre la calomnie ; mais dans un monde tout nouveau pour lui, son ame virginale ne pouvait s'accoutumer au spectacle de méchancetés qui s'y donne tous les jours. Celles dont il se voyait l'objet, l'affectaient vivement : il avait besoin d'épancher sa peine dans le sein de ses amis.

Il faut bien aimer son pays, écrivait-il à l'un deux, *pour rester en place dans ces momens. Eh quoi ! la noire envie me poursuivra-t-elle jusque dans l'intérieur de ma maison ? Si j'étais charpentier ou couvreur, je serais heureux : parvenu à l'une des grandes places de la république, je*

ne puis trouver le bonheur. Malheureux intrigans! l'honnête homme sera-t-il toujours votre jouet? Que veulent de mon union des êtres sans mœurs, dont l'impureté s'oppose à ce qu'ils en forment une pareille? Ne m'alliai-je pas à la vertu? je ne parle pas de la beauté. Les parens de ma femme ne sont-ils pas citoyens? Grand dieu! s'il faut toujours souffrir ainsi, faites que je rentre dans a poussière!

Tant de gloire si justement acquise semblait devoir, sinon le mettre à couvert des traits de l'envie, au moins lui donner la consolation de l'estime publique. Mais cette gloire même, on l'a lui disputait : ses succès étaient défigurés à la tribune de la convention nationale, par Saint-Just; Pichegru cherchait bassement à se les approprier.

Les journaux Anglais étaient les seuls qui rendissent avec fidélité les opérations mutilées par les journaux Français.

Hoche s'exprimait sur les faits avec la franchise d'un vrai brave. *Je supplie le comité de salut-public*, écrivait-il, *de se faire représenter mes registres d'ordre, de correspondance, et ceux de Pichegru, afin de connaître celui qui commandait à Wert, à la bataille de Weissembourg, et à la reprise des lignes;*

Qui a ordonné la prise de Lauterbourg, celle de Germersheim, Spire et Worms;

Ne comprenant point le motif des persécutions

auxquelles il se trouvait en butte, une noble défiance de lui-même le portait à se chercher plutôt des torts réels, qu'à croire à la profonde perversité de ses ennemis. Un soir, il prend à part l'adjudant-général Chasseloup.... *Je suis jeune*, lui dit-il; *par les quelques années que tu as plus que moi, je te conjure de me prouver que tu es un honnête homme, en m'avertissant des fautes que je pourrais commettre, en me disant toujours franchement la vérité.*

La franchise était effectivement la première qualité qu'il exigeait dans ceux dont il voulait faire ses amis. Il savait bien que toute vérité ne peut pas être un compliment. Or, cette tranquillité continuelle d'un langage que rien n'altère, et qui ne s'échappe jamais à être rude, lui paraissait la marque infaillible de la fausseté; un jour qu'il voyait entrer chez lui l'un de ses officiers, dont la bouche ne s'ouvrait jamais que pour dire des choses flatteuses, il écrivit sur la glace avec de la craie :

Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

Une logique nerveuse présidait à ses discours. Ils étaient clairs et brefs, comme son ame était pure et son esprit droit. La précision de son langage et l'austérité de son visage, semblaient dire aux bavards, comme ce roi de Travancor : *Ne soyez pas long; la vie est courte.*

Le laconisme austère de ses lettres avait mé-

contenté plusieurs subordonnés. On l'accusait d'être haut, parce qu'il était digne ; d'être fier, parce qu'il n'était point bavard ; d'être dur, parce qu'il était sévère. Il crut ne pouvoir mieux répondre que par ses actions mêmes : il prit le parti d'envoyer au ministre de la guerre le recueil de ses ordres et de sa correspondance. L'officier chargé de cette mission partait ; Hoche l'appelle : *Si on t'interroge à Paris sur mon compte :* — Que dirai-je, général ? — *Tout ce que tu sais*, lui répondit Hoche.

Hélas ! que lui servait de démontrer si vivement son innocence ? Les preuves les plus certaines qu'il en pût donner, étaient des titres plus certains de proscription. Il avait blessé l'orgueil implacable du plus orgueilleux des hommes, de Saint-Just. On a cherché les causes de la haine que lui portait le farouche proconsul, et ces causes ont paru très-diverses ; je crois devoir ici faire discerner les véritables.

Un estimable officier qui m'a fourni des notes intéressantes, m'a raconté (je rapporte ses propres expressions) « que Saint-Just voulant absolument » mettre Hoche dans le parti de Robespierre, lui » proposa 50,000 écus après le déblocus de Lan- » dau, en lui disant que ce n'était pas comme » agent du gouvernement qu'il les lui offrait, » mais en son propre nom, et comme patriote ; » que Hoche, pressé par la grande influence de

» Saint-Just, et se sentant perdu s'il refusait, il » avait accepté les 50,000 mille écus ; mais qu'il » les mit dans la caisse extraordinaire de l'armée ; » que cette délicatesse extrême était la source » des persécutions qui lui avaient été suscitées ».

Si l'historien croit quelquefois de son devoir de rapporter les bruits et les opinions auxquels il porte le moins de créance, son jugement doit sans doute lui servir à ne pas leur donner plus de valeur qu'ils n'en méritent. Je croirais donc présenter une fable ridicule, et dont le bon sens du lecteur devrait faire justice, si je disais que Robespierre ou Saint-Just employassent des moyens d'insinuation, d'argent, pour séduire ceux qu'ils voulaient *mettre de leur parti*. Ni l'un, ni l'autre ne furent des corrupteurs ; ils avaient alors des moyens beaucoup plus courts et plus expéditifs que la corruption.

Voici l'exacte vérité.

Ceux qui ont connu Saint-Just s'accordent à dire qu'il était un despote d'un orgueil indomptable. Dans ses missions à l'armée, il s'intitulait le représentant du peuple, *envoyé extraordinaire*. A la faveur de ce titre suprême, il dominait, ou plutôt opprimait ses collègues. Plusieurs fois il avait contrarié les réformes salutaires que voulaient opérer Lacoste et Baudot. La souplesse et la docilité, qu'il avait trouvées dans Pichegru, lui avaient donné un penchant décidé pour le servile

servile exécuteur de ses volontés, et il le traitait avec une prédilection particulière. Le caractère tout différent de l'inflexible Hoche, qui ne reconnaissait de maître que son devoir et la loi, l'avait fait traiter d'une manière toute contraire.

Lors de la jonction des deux armées, de la Moselle et du Rhin, j'ai dit que *Saint-Just* voulait donner le commandement en chef à Pichegru; Lacoste et Baudot voulurent le donner à son rival, dont ils avaient apprécié l'irrésistible activité et les talens supérieurs : *Hoche*, *Hoche*, *c'est Hoche qu'il faut absolument*, s'étaient-ils écrié dans la délibération : leur avis avait prévalu. Les succès qui prouvèrent si bien la justesse de cet avis, n'étaient pas faits pour appaiser la colère de *Saint-Just* : le trait suivant ne contribua pas peu à l'augmenter. Cinq jours avant la bataille de Weissembourg, dans laquelle les lignes furent reprises, Saint-Just et Lebas demandèrent à Hoche communication de son plan ; celui-ci se rappelant que l'attaque de Kayserslautern avait échoué par la divulgation de son projet, s'obstina à le leur refuser par cette raison : *J'ai besoin du secret*, leur avait-il dit, *je réponds de la victoire* ; et la victoire avait justifié son refus. Rien ne pourra désarmer l'orgueil féroce qu'il a blessé.

Les ordres qu'il reçoit du comité de salut public, lui montrent clairement qu'il est devenu

suspect : il propose l'invasion du pays de Trèves ; son plan est rejeté. Il s'est adroitement ménagé des intelligences dans Luxembourg ; cette forteresse, placée si près de lui, manquait de moyens de défense : il en prévient le comité, qui seul alors pouvait trancher le nœud de cette savante intrigue ; le comité renvoie, avec hauteur et mépris, un projet si politique.

En vain cherche-t-il, dans l'immensité de ses occupations, une distraction aux peines que l'inimitié lui suscite ; en vain se prépare-t-il à vaincre ses ennemis par de nouveaux triomphes. Sans doute l'armée de la Moselle va recueillir les fruits de l'active organisation qu'elle a reçue de son jeune chef. Je la vois suivre l'heureuse impulsion de victoire qu'il lui a donnée ; mais à Arlon, à Charleroy, à Fleurus, c'est un autre héros qui la commande ; Hoche n'est plus au milieu d'elle.

Il n'était pas facile d'arrêter Hoche au sein d'une armée dont il était adoré. Pour hasarder sur lui cet acte de tyrannie, il fallait le séparer des compagnons de sa gloire, l'isoler des monumens de ses triomphes. On ne pouvait le dépouiller de son commandement, sans un prétexte plausible : sur les perfides insinuations de Saint-Just, le comité trouva celui de le nommer général de l'armée d'Italie. On lui donne ordre de se rendre en conséquence à Nice. Hoche était bien loin de

pressentir le sort qui l'attendait. La peine qu'il éprouve à quitter ses amis, est adoucie par l'espérance qu'on lui présente de servir ailleurs plus utilement sa patrie. Les adieux touchans qu'il fait à l'armée, peignent la tranquillité de son ame, et son empressement à voler par-tout où son devoir l'appèle.

Après quelques jours d'une marche forcée, il venait d'arriver à Nice. Son premier soin, en descendant de voiture, était de dérouler ses cartes de guerre. Il s'occupait déjà de dresser le plan de la campagne qu'il croyait entreprendre ; il faisait, avec son fidèle Mermet, un souper frugal composé de pain et d'olives ; il n'avait pas pris un moment de repos, qu'il voit entrer dans sa chambre le général ***. Croyant qu'un de ses subordonnés venait recevoir ses ordres, il lui offrait gracieusement de prendre sa part du repas ; celui-ci refuse. C'était l'agent du comité de salut public, qui, chargé de l'exécution du mandat d'arrêt, se trouvait à point nommé pour saisir sa proie : il lui fait connaître sa mission. *Pardon, général,* lui dit froidement Hoche, *j'ignorais que vous fussiez un gendarme ; j'allais me coucher, j'ai besoin de repos, et ma conscience me permet de dormir. Je ne puis vous suivre avant demain matin.*

La seule pensée qui fut venue dans la tête de Hoche, en se sentant frapper, c'est que son ar-

restation était l'effet d'une méprise. Rien ne lui paraissait plus rassurant que le voyage de Paris. Fort de son innocence, il avait l'ingénuité de croire qu'il lui suffisait d'être entendu pour être renvoyé plus glorieusement à ses fonctions. Il obtient des gendarmes qui l'amènent, d'être conduit directement au comité de salut public. Saint-Just l'apperçoit dans l'anti-chambre: c'est à lui-même que Hoche s'adresse, demandant justice. *On vous fera tout-à-l'heure celle que vous méritez*, lui répondit séchement le proconsul, insultant au malheur, et ne pouvant contenir la joie qu'il éprouvait d'avoir en sa puissance la victime de sa haine. L'instant d'après il sort du comité, donne lui-même l'ordre de conduire Hoche en prison. Il est d'abord mené à celle des Carmes.

Jusqu'ici, nous avons vu Hoche dans une position pleine de hasards et d'obstacles. Pour percer la foule, il lui a fallu plusieurs fois dévouer sa vie. C'est par des fatigues, par des sacrifices, c'est en s'élançant au-delà des bornes de la valeur si familière aux français, qu'il a vaincu ses rivaux. Son élévation est le prix des qualités les plus hardies. Mais dans les dangers, il était soutenu par les espérances du succès, par tous les prestiges de la gloire, par l'enthousiasme, par la fièvre de l'honneur. Plusieurs fois la mort avait failli l'atteindre; mais la généreuse ambition qui le consumait, lui en dérobait la vue. La mort même

entrait dans ses calculs et dans ses vœux, s'il est permis de l'expliquer ainsi : car, s'il mourait au champ de bataille, sa carrière était remplie, il descendait dans la tombe accompagné de l'estime de ses concitoyens.

Ici la scène change. Ces journées brillantes de tant d'éclat s'obscurcissent tout-à-coup ; ces bras, si terribles aux ennemis de la France, sont chargés d'indignes chaînes. Cette moisson de lauriers est penchée, flétrie ; ce théâtre de gloire se change en un cachot. Hoche entre à la Conciergerie.

C'est dans ce changement qu'il est intéressant de suivre un homme ; c'est dans les vicissitudes de la fortune qu'il est possible de le juger avec certitude, et l'épreuve de l'adversité donne sa véritable mesure.

Hoche est loin de démentir, dans le malheur, la force d'ame qu'il a annoncée dans les missions difficiles confiées à son courage. Sans doute le sentiment d'une indignation profonde l'accompagne dans la prison où l'injustice l'a plongé ; mais au milieu de la douleur de tant d'autres victimes, il se croirait *méprisable* de sentir la la sienne. L'oppression la moins méritée ne lui semble pas donner le droit de l'arrogance, et cette jactancieuse sensibilité ne lui paraît être qu'un égoïsme mal déguisé par le comédisme du sentiment. La peine qu'il endure, ne doit pas lui être plus cruelle que la peine soufferte hier par

son concitoyen. Le jour où il s'est jetté dans le torrent de la révolution, il a dû prévoir qu'il pouvait être entraîné par elle; il sait, avec l'auteur de Paméla, que

. . . . . les persécutions
sont l'ordinaire effet des révolutions.

Sa tête peut tomber, mais le 14 juillet 1789, ne l'a-t-il pas donnée à la patrie? mais sa plainte particulière doit-elle être préposée à celle de ses compagnons d'infortune? ses cris doivent-ils retentir exclusivement dans l'Europe et dans l'immensité des âges? Non. Il fut modeste dans la prospérité, il sera décent dans le malheur. *Anitus et Mélitus peuvent bien le faire périr, mais ils ne peuvent lui nuire.*

Alors la mort, la mort aveugle se jouant de la vie des meilleurs citoyens, précipitait dans ses gouffres profonds les amis et les parens; la tyrannie se faisait un amusement bizarre de rapprocher dans le tombeau les partis, et d'accoupler, dans le même instant du supplice, les hommes dont la vie offrait le spectacle de l'opposition la plus diamétrale, et souvent de l'inimitié déclarée; alors l'innocence elle-même était bien loin d'être une défense contre le glaive. La sécurité que Hoche trouve dans la sienne, lui donne une tranquillité parfaite: il est calme comme il est pur.

Il avait porté quelques livres dans sa prison. Il en avait fait un choix analogue au goût de son

esprit, naturellement disposé à la philosophie ; c'étaient entre autres volumes, *les Epîtres de Sénèque* et *les Essais de Montaigne*. Il avait espéré de rencontrer quelque soutien dans ces lectures. Les épîtres de Sénèque sur-tout lui avaient semblé devoir présenter des leçons de morale propres à sa position particulière.

Dans ces beaux chapitres de stoïcisme, il rencontrait beaucoup de passages qui répondaient à la vigueur de son esprit ; mais il n'y trouvait rien qui le satisfît par une ressemblance assez précise avec sa propre situation. C'est que son ame était montée à un ton de résolution tellement énergique, qu'aucun conseil, aucune consolation de la philosophie, ne pouvaient égaler la hauteur où il s'était placé. Une épître cependant avait fixé son attention, c'est la *quatre-vingt-onzième*. Après avoir, dans cette épître, parlé de l'incendie qui venait de consumer la ville de Lyon, Sénèque passant, pour ainsi dire, en revue toutes les misères humaines, démontre qu'il est possible au vrai sage de se placer hors de leurs atteintes. Hoche avait été particulièrement frappé de la dernière phrase : *Non sumus in ullius potestate, cùm mors in nostrâ potestate est* : nous ne sommes au pouvoir de personne, quand la mort est en notre pouvoir.

Cette dernière phrase lui paraissait, elle seule, valoir tous les volumes composés sur la philoso-

phie. Il l'appelait le *code entier du courage*. On lui a souvent entendu dire depuis, que celui-là n'était pas républicain, qui n'avait point pris dans son cœur cette résolution supérieure à la puissance de tous les tyrans.

Aux Carmes, il avait fait connaissance de la citoyenne Beauharnais (depuis femme Buonaparte); à l'aide d'un miroir, elle l'instruisait des assassinats qui signalaient chaque jour.

Il étoit condamné à voir bientôt de plus près ces scènes horribles, à la Conciergerie. Tous les jours quelques-uns de ses camarades de chambre montaient au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à l'échafaud; mais comme si le spectacle de la mort ne se reproduisait pas assez fréquemment à ses yeux, les choses les plus étrangères semblaient concourir à lui en retracer l'image. Par une inconcevable singularité, ouvrait-il le volume des *Essais de Montaigne?* la page sur laquelle il tombait, se trouvait toujours être celle du chapitre intitulé:

Que c'est philosopher que d'apprendre à mourir.

Hoche avait, dans trop de circonstances, bravé la mort, pour qu'on puisse croire qu'il ne lui fût pas facile de la braver encore, mais, soit qu'il fût ennuyé de disserter avec elle; soit que son ame, concentrée au-dedans d'elle-même, rejetât tout autre aliment que celui de la méditation; soit que, déjà dégagé dans sa pensée des

liens terrestres du corps, son esprit regardât comme peine inutile toute culture nouvelle ; soit que la philosophie, qui a pour objet d'apprendre à mourir avec fermeté, lui semblât avoir atteint son but, lorsque ses mâles leçons nous ont pénétré de cette disposition, il jeta les livres, et renonça tout-à-fait à la lecture.

L'air pensif que ses camarades avaient jusqu'alors remarqué en lui, que quelques-uns avaient pris pour de la tristesse, cet air sombre fit place à l'enjouement. Une gaieté folle et spirituelle effaça cette teinte de mélancolie qui l'avait dominé ; on ne vit plus Hoche occupé que de rire, de dormir, et même de boire ; car, violant alors les règles de sobriété dont il était l'exemple, il se livra aux plaisirs de la table : cette distraction lui parut plus certaine, pour un prisonnier attendu par le tribunal révolutionnaire, que tous les écrits de la philosophie. Il eut, dit-on, des liaisons d'amour avec des femmes connues jusqu'alors par l'extrême réserve de leur conduite, que la prison seule peut-être avait rendues galantes, et que la ressemblance d'infortune réunissait, dans le même projet de consolation. A voir le système d'abandon absolu de Hoche à des goûts qu'il n'avait point eu jusqu'alors de peine à contenir, on eût dit qu'il voulait dépenser toute sa vie, afin d'en laisser le moins possible au bourreau.

Cette ivresse passagère ne lui avait rien ôté de

sa présence d'esprit; mais ses paroles, sérieuses auparavant, n'étaient plus que des saillies et des bons mots.

C'est bien dans ces temps affreux, où la mort saisissait au hasard ses victimes, celles que la réflexion avait pu préparer, et celles qu'elle avait le moins prémunies contre l'instant fatal; c'est bien alors que le philosophe, assez malheureux pour assister à ce spectacle de carnage, a pu vérifier sur les autres et sur lui-même les données qu'il avait cru appercevoir dans un temps tranquille. Les observations les plus communes ont fourni la preuve que le caractère de l'homme le suit dans les derniers momens, et que ses traits, déguisés par une longue suite d'efforts, percent et reparaissent alors avec plus de force : l'avarice, l'amour du jeu, toutes les passions dominantes ne s'éteignent donc pas même près du tombeau!

Un notaire venait d'être condamné; le bourreau lui coupait les cheveux. Alors même qu'il était à jamais retiré du monde par son irrévocable arrêt, Hoche le vit retenir dans ses mains les titres et les contrats qui avaient été la cause de sa condamnation.

Un financier fort riche, qui avait passé sa vie dans les privations, ne fut pas moins remarquable par son avarice. Au moment de monter dans la voiture fatale, Hoche l'apperçut cachant dans ses souliers des assignats et des pièces d'argent

qu'il était parvenu à soustraire à l'avide recherche du geolier. *Que veux-tu faire de cet or, malheureux?* lui demanda-t-il. — *Parlez plus-bas*, lui répondit le financier.

A la Conciergerie, dans la chambre de Hoche, il y avait un poëte; on juge que ce poëte faisait des vers : il lui fallait des auditeurs. Desireux d'obtenir le suffrage de Hoche, il le persécutait depuis quelques jours, pour lui lire une tragédie qu'il venait de composer. Après beaucoup de résistance, Hoche consent à l'entendre : l'ennui le gagne, bientôt le sommeil : le poëte poursuit sa lecture, sans s'appercevoir de la manière peu attentive dont il était écouté. Sa lecture achevée, il se jette sur Hoche, le réveille et lui demande avec instance, son opinion sur sa pièce. *Je pense*, lui répondit froidement Hoche, *que vous êtes placé ici par le comité de salut public pour avancer mon supplice.*

Hoche avait l'habitude de se faire apporter des fleurs dans sa prison : il aimait à recréer sa vue par quelques images de la campagne; il voulait se délasser de la méchanceté des hommes, par quelquer images de la nature. Un jour on lui avait envoyé un bouquet de roses : il croyait ce jour-là même paraître au tribunal révolutionnaire, il distribua une rose à chacun de ceux qu'il croyait accompagner à l'échafaud. Son jugement fut différé, tous ses camarades furent condamnés, tous périrent la rose à la bouche.

Mais cette gaieté qui revenait continuellement dans ses actions et ses paroles était bien loin de son ame, elle n'était qu'une trompeuse apparence. La douleur était par-tout dans les objets extérieurs, il fallait qu'il retournât incessamment au-dedans de lui-même ; son oisiveté lui devient d'ailleurs tous les jours plus à charge, il a besoin d'exhaler quelques-unes de ses pensées, il voudrait retracer ses souvenirs, fixer sur le papier les observations qu'il a faites. Le morceau, échappé de sa plume est d'une originalité trop piquante, dans sa situation malheureuse, pour ne pas le citer tout entier.

« En ce temps-là je rêvai, dit-il, que, pour » mes péchés, mes bons amis, toujours enthou- » siastes de mon salut et de mon repos, m'avaient » fait conduire à la Conciergerie : c'était le 27 de » la lune de G.....Je ne raconterai pas les détails » du voyage, quoique piquans ; j'espère bien, » ainsi que de raison, en dédommager le lec- » teur entre les mains duquel tombera ce manus- » crit, qui n'est qu'un effet de l'imagimation » engourdie par les fréquentes libations d'un » dîner pris chez . . . . . .

» . . . . . .

» Après ces tristes images qui, je dois le dire, » n'avaient aucune vraisemblance, je me trouvai » tout-à-coup transporté dans le quartier des » femmes ; et, en ma qualité d'observateur, je » me mis à regarder, et afin de donner moins de

» doute sur mon plan, je ne parlai que très-peu,
» buvant beaucoup, et en apparence dormant de
» même. Je réussis à me faire passer pour le plus
» stupide des hommes, ce qui, suivant la vrai-
» semblance, dut m'humilier beaucoup et réjouir
» les *beaux esprits* avec lesquels j'étais *encloa-*
» *qué*.

» A l'aide de mon masque, je prétendais
» découvrir les signes de certaines personnes qui
» s'offraient à mes regards, et les frappaient par
» différentes attitudes: je m'étonnais de voir, en
» un pareil lieu, des gens que, pendant mon
» réveil, j'avais vu donner des loix à la France;
» et comme certains griefs que j'avais jadis appro-
» fondis, m'aigrissaient contr'eux, je dois à la
» vérité d'avouer que j'étais prêt à m'en réjouir,
» lorsque la réflexion naturelle que j'y étais
» moi-même, vint suspendre mes sens étonnés.

» J'en étais là, lorsque je me vis environné
» tout-à-coup, et comme par miracle, des *pré-*
» *jugés* que j'avais frondés avant ma prétendue
» détention : avec eux étaient des spectres qui
» m'adressaient les discours les plus ridicules.
» *Ah!* leur dis-je, *messieurs, veuillez bien dis-*
» *paraître encore, et entraîner avec vous dans*
» *l'abyme votre estimable livrée;* ce qu'ils
» firent, en poussant des cris singuliers qui atti-
» rèrent un orage voisin qui faillit m'engloutir
» avec ces monstres. Le calme ayant succédé, du

» sein d'une épaisse fumée sortirent les personnes » que je vais entreprendre de décrire : elles étaient » presque nues ; avec qu'elle facilité ne les ju- » geai-je pas !

» La première qui se présenta à mes régards » étonnés fut une grasse personne qui, au milieu » d'un cercle, s'occupait, avec une gravité ger- » manique, à manger une *tartine* de pain et de » beurre, pour l'édification de ses soixante-seize » quartiers : cette dame, avec la figure la plus » rubiconde, retraçait aux yeux la délicate prin- » cesse de Theudertendronck, dont elle descen- » dait. Les critiques des quartiers, qui sont ceux » qui s'emparent ordinairement des nouveaux » arrivés, me dirent qu'elle était là pour avoir » patriotiquement excité une discussion matrimo- » niale, entre un ex-chanoine, président du dis- » trict de la dame, et un petit-collet, membre » d'un département voisin, et trompette juré- » crieur de la société du lieu. Il est à remarquer » que, pour ce scandale, les trois parties avaient » été amenées et accusées, selon les *us*, de » contre-révolution.

» *Remarquez-vous*, dit un grand homme sec » qui se trouvait à mes côtés, *la dame que vous* » *voyez tricoter à la gauche de madame L.... ;* » *avec l'air le plus doux et le plus affable, le* » *son de voix le plus enchanteur, elle est la* » *fille d'un roturier estimable, qui l'eût été*

» *davantage, si, par la sottise de l'éducation* » *qu'il souffrit qu'on donnât à son enfant, elle* » *n'était pas devenue un modèle de ridicule.* » *Vous en serez amoureux, si elle vous lance* » *un regard, et lui tournerez le dos, si elle* » *entreprend de vous parler des gens comme il* » *faut. Elle a été bonne mère, bonne épouse;* » *mais toujours dédaigneuse amie; elle eût pu* » *faire une citoyenne estimable; mais....*

» *On n'a pas plus l'air de la bonne compa-* » *gnie que la citoyenne F..... Elle dessine et* » *peint passablement; elle peut être aimable;* » *les dégoûts d'un premier mariage l'empêche-* » *ront d'en contracter un second. Elle joue la* » *petite santé, et voudrait qu'on la crût accom-* » *plie; mais elle fait des mines..... Sa tour-* » *nure, qu'elle s'efforce de rendre voluptueuse,* » *n'est que nonchalante; du reste elle a un* » *jugement passable des bonnes choses; il est* » *fâcheux qu'elle soit détenue, elle ferait les* » *délices d'un rentier.*

» *Sophie qui vient ensuite, est une bonne* » *grosse fille, qui ne sait trop comment se* » *tenir: aussi marche-t-elle en tricotant du* » *matin au soir. Elle a le teint plus éclatant* » *que sa sœur, et est moins réfléchie. Quoi-* » *qu'elle ait la vue basse, elle aurait été bonne* » *mercière; sa sœur veut faire l'épouse d'un* » *architecte.*

» *Des trois femmes qui ferment le cercle,* » *l'une est une bonne mère, que la tendresse* » *pour son fils a conduite ici ; la seconde* » *mange comme la troisième parle, c'est-à-dire,* » *autant que quatre.*

» *Revenez ici tous les jours ; vous verrez le* » *cercle tel qu'il est maintenant. A voir ces* » *femmes, vous le croiriez parfaitement unies ;* » *point du tout : la nature humaine est ici ce* » *que vous l'avez connue ailleurs ; par-tout* » *elle se ressemble. Les ânes doivent braire,* » *et les femmes médire les unes des autres.* » *Prenez ces femmes séparément ; vous m'en* » *direz des nouvelles.* Je me le promis bien ; » mais comme je connaissais celle dont j'ai parlé » plus haut, je préférai m'entretenir d'autres » objets. Je pressai mon dîner ; et bientôt après » je revins à ma grille ordinaire, où bientôt je » trouvai l'occasion d'exercer la discrétion d'une » de ces dames, qui dînait avec son mari, logé » dans la chambre où je me trouvais. En bonne » patriote, elle trouvait assez agréable de me » faire part de quelques détails sur les aristo- » crates qui formaient tableau près du quatrième » pilier ; après m'avoir entretenu particulière- » ment, elle me parla en ces termes :

» *Il est fâcheux que vous ne puissiez en-* » *tendre les conversations de ces dames ; elles* » *édifieraient : tant sont jolis les principes*

» *qu'elles professent ! L'une, fille d'un com-*
» *missaire qui lui fit une dot de cent mille livres,*
» *a été dénoncée par son époux, président du*
» *club de leur ville, pour avoir, par les con-*
» *seils d'un prêtre réfractaire, médité un di-*
» *vorce tendant à faire remettre les cent mille*
» *livres ; elle ne veut absolument parler qu'à*
» *des nobles. Attendez trois heures, vous la*
» *verrez s'entretenir avec un laquais, qu'elle*
» *croit capitaine de cavalerie et émigré.*

» *Sa voisine a eu onze enfans, dont neuf*
» *vivent et sont en bas âge ; elle est ici, pour*
» *avoir voulu dignement soutenir le nom de*
» *son époux qui sert sous Condé. . . . . .*
» *Comment*, m'écriai-je, *la vanité peut-elle*
» *entrer ainsi dans la tête d'une mère de fa-*
» *mille ! elle oublie ses enfans, pour soutenir*
» *de vains noms ! O père de la nature, nous*
» *fis tu différens les uns des autres, et pour-*
» *quoi nous formes-tu avec des cœurs si vils !...*
» *Oh !* répliqua la personne qui entendait ma
» sotte exclamation, *ne vous y trompez pas :*
» *les préjugés sont enfans de l'erreur et non*
» *de la nature.*

» *Poursuivons : Vous voyez ces deux femmes*
» *qui viennent de s'accabler de politesses ; elles*
» *ne se sont vues qu'ici ; connaissant leurs*
» *noms réciproques, elles sont devenues amies*
» *inséparables ; et comme leurs cas est des plus*

» *graves, elles font retentir ces sombres voûtes*
» *de phrases qui annoncent qu'elles veulent,*
» *ne pouvant faire autrement, aller à l'écha-*
» *faud pour le roi et la religion de leurs pères.*
» *Chacun sait pourtant qu'elles étaient, lors*
» *de l'existence de l'un et de l'autre, femmes*
» *galantes et esprits forts, jusqu'au scandale*
» *de leur sexe !*

» *Les trois autres sont deux conseillères et*
» *une baillive, qui invectivent la terre et les*
» *cieux d'avoir perdu et leurs terres et leurs*
» *gens.* »

Les idées que présente ce morceau singulier, doivent étonner et tenir en suspens les lecteurs d'opinions les plus diverses : les uns s'imaginaient lire une déclamation contre la république, ils n'y ont trouvé qu'une ironie versée sur les ennemis de la république : d'autres s'attendaient aux lamentations d'un prisonnier tristement occupé de déplorer son sort, et racontant longuement les moindres détails de sa captivité, et à travers ces expressions bisarres, on n'apperçoit qu'un homme supérieur à son sort, libre au milieu des fers, qui se sent à peine atteint par l'injustice dont il est la victime, et dont l'imagination se joue de la mort même qui le menace sans cesse. Rien ne m'a paru plus digne d'être offert en exemple aux hommes qui ont beaucoup souffert, mais dont les ressentimens surpassent encore les souf-

frances, que ce dédain silencieux d'un illustre opprimé. Cette résignation est le vrai courage; c'est la pratique littérale de ces paroles qu'Epictecte emprunte de Cléanthe. « *O Jupiter! et toi* » *destinée, conduisez-moi au terme que vous* » *m'avez fixé. Oui, je vous suivrai volon-* » *tiers; quand je serais même assez lâche pour* » *m'y refuser, je ne serais pas moins forcé de* » *vous suivre* ».

Ainsi s'exerçait Hoche à lutter contre l'infortune; ainsi, pendant que les ames faibles sont abattues et flétries par l'adversité, les ames fermes prennent au sein du malheur une trempe plus parfaite, elles en reçoivent un ressort plus vigoureux, qui les prépare à subir les chances non moins périlleuses de la prospérité.

O neuf thermidor! que tu serais un jour complettement heureux, combien tu serais plus digne des bénédictions des ames républicaines, si ton influence se fut bornée à briser les fers d'hommes tels que Hoche, et à faire cesser l'effusion du sang humain!

Le lendemain de sa sortie de la Conciergerie, il alla dîner chez son ami Berlier: ce représentant du peuple l'ayant trouvé pâle et défait: *J'ai vu souvent la mort et ne l'ai point craint*, lui dit Hoche, *mais l'idée de mourir du supplice des traîtres, n'est pas supportable pour l'homme*

qui a constamment servi son pays de toutes les facultés de son ame.

Pendant que Hoche avait été plongé dans les cachots, Pichegru jouissait tranquillement de sa liberté. Hoche sortant de la Conciergerie, dans l'état du plus affreux dénuement, était réduit à solliciter, pour les premiers besoins de son existence, un reste d'appointemens qui lui étaient dus lors de son arrestation ; alors Pichegru vivait dans l'opulence, à la tête d'une armée qu'il faisait périr de faim. Pendant que Hoche était forcé à demander sa réintégration, dans les antichambres du comité de salut public, Pichegru protégeant de tout son crédit les ennemis de la république, accablait d'outrages ses fidèles amis, le chant des hécatombes était hurlé dans son camp : il organisait les défaites de Manheim et de Kell, qui devaient couronner les longues souffrances de son armée. Cet homme si mal connu de ceux qui le défendent encore, était alors sourdement jaloux de Jourdan, comme il l'avait été de Hoche ; et Carnot qui aimait autant sa souplesse qu'il haïssait l'inflexibilité de Hoche, l'aidait au mieux dans ses passions vengeresses. Cependant les lauriers de la Hollande couvraient le front de l'hypocrite ambitieux, et ses partisans l'élevaient au ciel ; mais le masque est tombé, et l'histoire ne laissera point ignorer à la postérité que le modeste Jourdan est celui qui, par l'audacieuse création

de l'armée de Sambre et Meuse, et par la savante direction qu'il lui donna, rendit, par *Fleurus*, à Pichegru, le service que Hoche lui avait rendu à Weissembourg, celui d'être un héros à bon marché; l'hiver et la glace ont fait le reste.

Après l'avoir, pendant un mois, abreuvé de refus humilians, Carnot consent enfin que Hoche rentre dans le service : le comité lui confie le commandement de l'armée de côtes de Cherbourg.

Ce n'est plus sur un théâtre où son génie puisse développer ses ressources contre des ennemis dignes de sa bouillante intrépidité; c'est contre des français qu'il va combattre. Chaque laurier qu'il va cueillir coûtera des larmes à sa patrie; plus sa gloire sera gande, plus elle sera déplorable. Il est citoyen avant d'être guerrier : combien de fois, portant des regards d'envie vers ce champ de bataille où ses triomphes, quelquefois plus périlleux, étaient du moins plus honorables, parce qu'ils étaient plus profitables à son pays, combien de fois il s'écriera : *Que ceux qui battent tous les jours des Autrichiens sont heureux !*

Successeur de tant de généraux, sous qui la guerre de la Vendée n'avait fait que s'aigrir et s'étendre, il sonde d'une main sûre cette plaie douloureuse; un coup-d'œil lui a suffi pour voir le vrai remède, et ce coup-d'œil est certain, dirigé par l'instinct d'une philantropie éclairée.

A son arrivée, il trouve le fiel dans tous les

cœurs, le glaive et le poignard dans toutes les mains. Il a sous les yeux un spectacle de forfaits que n'avaient point encore imaginé les hommes dans les fastes de leur délire ; un spectacle auquel on ne trouve rien de ressemblant dans les histoires, qui toutes cependant offrent tant de scènes de barbarie.

Le massacre de quarante mille Romains par Mithridate, celui de huit mille Français en Sicile, par Pierre d'Arragon, n'éclatèrent point sur les sujets de ses princes : la Sicile a vu des massacres, explosion de cruels ressentimens long-temps comprimés ; mais ce qu'on n'avait jamais vu, c'est une nation distinguée par l'aménité de ses mœurs, se diviser avec reflexion et calcul en deux partis, dont l'un, au nom d'un dieu de paix, se charge d'égorger tranquillement l'autre. Spectateur impassible de ces froides fureurs, Hoche recherche, et bientôt en a démêlé le principe.

Il reconnaît la trace d'anciens dissentimens religieux, dont le despotisme, qui n'est fort que par les discordes, s'était plû toujours à nourrir les levains. Pour prouver l'excellence de la république, il s'attache à la montrer jalouse de régner seulement par l'union et par l'amour.

Jetté hors des règles de la vraie politique par le péril imminent des circonstances, et la nécessité de résister de vive force, le comité de salut public s'était trouvé entraîné dans un système d'extermi-

nation aveugle ; Hoche ne craint point, pour son début, de proposer un système de clémence raisonnée. Sans penser à la défaveur qui peut résulter contre lui, de la proposition d'un pareil amendement dans la conduite du gouvernement, il prend sur sa responsabilité l'initiative de la douceur : il écrit au comité de salut public, comme le premier article de son plan de campagne: *Quelques proclamations feraient plus que des pièces de 16.*

Mais clairvoyant dans son indulgence, il ne confond pas les agens soldés par l'Angleterre, ces chefs impétueux par ambition, et féroces par désespoir d'orgueil, avec cette multitude immense de misérables poussés par le besoin si puissant sur le malheur, ou par la terreur du fanatisme si puissant sur l'ignorance ; c'est pour ceux-ci qu'il invoque la tolérance qui appaise, la douceur qui persuade, le fraternité qui concilie les intérêts par tous les sacrifices de la générosité ; quant aux chefs, et quant au gouvernement infâme dont ils sont les instrumens, il leur réserve, dit-il, *la capitulation des bayonnettes.*

Cette distinction sage devient pour lui la base d'un double plan.

Tandis que ses armes poursuivent les chefs à toute outrance, qu'il traverse tous leurs complots par la célérité de ses mouvemens, qu'il déconcerte leurs espérances par sa surveillance infati-

gable, universelle, qu'une distribution habile de ses postes sur tous les points de la côte, intercepte toute communication extérieure, prévient tout envoi de secours en hommes et en munitions; en même temps sa généreuse modération offre sans cesse à ceux que l'erreur égare, le vœu de la réconciliation. Ses proclamations pleines d'une raison touchante, s'adressent aux passions aigries, pour les adoucir, à tous les intérêts particuliers, pour les rattacher à l'intérêt général: s'il ne peut leur faire sentir encore la justice du gouvernement républicain, il les dispose, par des moyens lents et doux, à ce sentiment, en leur montrant d'abord la grandeur, ensuite la nécessité de la république: le vaste développement de ses moyens militaires n'est lui-même qu'une proclamation matérielle de son irrésistible puissance. C'est ainsi qu'une terreur salutaire devient le commencement de la sagesse, et que l'empire de la force va lui servir à fonder l'empire de la raison.

Armé de la foudre, il se borne à faire sans cesse briller sa menace: il veut épouvanter pour être dispensé d'anéantir; comme ce temporiseur célèbre, à qui Rome dut la défaite de l'ennemi le plus redoutable, il marche plus sûrement à la victoire en paraissant l'éviter, c'est la prudence qui conseillait à Fabius ce système de ménagemens: Hoche ne cède qu'à l'humanité. Il sentait que, dans les guerres civiles, on n'a jamais le droit de

considérer son concitoyen comme son ennemi; que la perte d'un seul homme est irréparable, et que le chef le plus habile est celui qui sait le mieux pourvoir à la conservation de tous.

En vain de jeunes guerriers prenant toujours conseil de leur âge, et de l'irréflexion de leur valeur, s'obstinent à ne voir la garantie du civisme que dans les partis violens, Hoche résiste à leurs clameurs, comme il a résisté à l'impétuosité bouillante de son propre courage. Il sait que toute louange est passagère, qui n'est pas fondée sur le bonheur public; dédaignant la gloire facile des destructeurs du monde, il aime mieux conserver et féconder la terre que la ravager; il préfère l'amour paisible et la reconnaissance des peuples à leur admiration aveugle, aux hommages insensés du vulgaire, si souvent semblable dans ses jugemens à ces victimes du sacerdoce sanguinaire, qui bénissaient les dieux en expirant sur leurs autels.

Jusqu'alors le pillage, l'incendie, les meurtres avaient été à l'ordre de tous les jours; c'est avant tout dans la répression de ces excès, presque justifiés d'ailleurs par le triste droit de représailles, que Hoche voit la véritable justice, et c'est dans une discipline austère qu'il en trouve le moyen.

Les troupes étaient retenues dans les cantonnemens, autant par le goût naturel de l'indépendance que par la facilité de toutes les jouissances,

consacrées en quelque sorte par l'usage ; Hoche prend le parti de les arracher à ce séjour d'oisiveté. Ceux qui ont réfléchi sur ce que coûte toujours de peine et de difficultés la réforme de l'habitude, concevront seuls combien Hoche eût de résistances à vaincre pour faire adopter, contre tous les intérêts ligués de la paresse, de la crapule et de la cupidité, le système des campemens.

Ce système était impérieusement commandé par le besoin de se défendre contre des surprises faciles. Les égorgemens partiels, les séductions journalières ne pouvaient trouver d'obstacle que dans l'ordre. La réunion des soldats dans les camps pouvait seule, en donnant la caution de la discipline, présenter le spectacle imposant de la force, qui commandât la soumission des ennemis, ou cette mobilité perpétuelle qui pût sans cesse les atteindre et punir leur rebellion.

Aux obstacles de la mauvaise volonté se joignirent des difficultés plus invincibles, celles de l'autorité suprême. Sous le prétexte de faciliter le système utile des campemens, d'établir le plus grand nombre de communications possibles entre les différens corps de troupes, le comité de salut public avait ordonné la coupe des haies.

Les haies, dans ce pays, sont autant de séparations qui investissent chaque propriété. Celles-ci n'avaient pas seulement l'inconvénient de gêner

à chaque pas les marches des troupes, elles avaient celui plus grave encore d'assurer aux rebelles, mieux instruits des localités, la facilité d'épier, sans être apperçus, les détachemens républicains; et après s'être ainsi préparé le moyen de tomber dessus à l'improviste, ils y trouvaient encore la protection de leur fuite en cas d'infériorité.

L'intérêt que Hoche prenait à la sûreté des soldats semblait devoir le déterminer à presser de tout son zèle ce nivellement si avantageux; mais l'équité sévère fait taire toutes les considérations.

La corrélation de l'industrie locale à la propriété du territoire lui paraît un objet digne d'observation; il croit voir qu'en prodiguant à cette terre l'herbe qui naît de l'humidité, la nature avait elle-même indiqué aux habitans l'entretien et le commerce des bestiaux.

Les haies qui ont l'avantage de fournir des bois de constructions, de charronage et de chauffage, sont sur-tout d'une importance extrême dans ce pays, pour la division de chaque pièce de pacage, pour la clôture assurée des bestiaux, et l'économie naturelle des gardiens; Hoche prévoit l'influence malheureuse que pourrait avoir la destruction totale de ces investissemens de territoire, auxquels chacun attache un prix inestimable; et dans le sage respect de cette propriété est-elle pour l'habitant intéressé des campagnes, la

politique lui montre un moyen de le réconcilier, avec la troupe républicaine qu'il rend, à ses propres risques, protectrice de l'agriculture.

Plein de cette opinion, dictée par le génie de la concialition, il voudrait la faire adopter aux représentans du peuple; il ne s'intimide point des calomnies lancées par la violence, habituée depuis long-temps à ne voir, dans les plus sages ménagemens, que pusillanimité; mais ses instances ne sont pas mieux appréciées par les magistrats civils du pays dont il soutient généreusement la cause; car des administrateurs de district le dénoncent comme protecteur des pillages qu'il s'attache si vivement à prévenir, au moment même où son zèle, pour la défense des propriétés, obtient la suspension de l'ordre qui prononce l'abattis général des haies. Peu touché de tant d'ingratitude, *Je suis heureux et récompensé*, dit-il, *j'ai rendu service à la classe la plus estimable.*

Constamment dévoué à la protection de l'agriculteur laborieux et paisible, il recommande sans cesse à ses troupes, il exige la discipline la plus sévère. Plus les désordes s'étaient multipliés avec impunité sous ses prédécesseurs, plus il se sent engagé à démontrer que l'ordre et la probité sont les vraies distinctions que les républicains doivent placer entre eux et les rebelles.

L'indiscipline est l'habitude la plus difficile

peut-être à détruire. Les vainqueurs des Romains, énervés par les délices de Capoue, ne furent plus sensibles à la honte des défaites. Hoche commandait à des Français : il était sûr de ne les trouver jamais sourds à la voix de l'honneur ; ce qu'il exigeait d'ailleurs de chacun, il savait l'exécuter le premier. Simple par goût, il vivait au milieu de ses troupes en camarade ; toujours prêt à partager, sous la tente, le lit de paille de ses grenadiers, ou leur pain de munition, il les eût fait rougir de paraître plus difficiles que leur général. Il portait comme en triomphe dans son camp l'exemple de toutes les vertus privées ; et si cet exemple importunait encore quelques *officiers colifichets* (suivant son expression,) elles lui faisaient, dans la masse des soldats, autant d'amis dévoués que de témoins. Scrupuleux vengeur de la discipline, il n'en exagérait pas ridiculement l'importance ; et s'il en punissait avec soin les infractions dangereuses, son indulgence savait démêler à propos ce qui était susceptible d'excuse : *Tu ne veux pas que les soldats soient ivrognes*, écrivait-il à un officier, *ni moi non plus ; mais examine quelles peuvent être les jouissances d'un homme campé, et qui trouve à se dédommager des nuits blanche qu'il passe! Corrigeons par-tout les ivrognes, sur-tout lorsque l'ivresse les fait manquer à leurs devoirs ; là seulement commence le tort.* Sa rigidité, ainsi compensée par la certitude de

sa justice, était encore adoucie par l'aménité des formes. S'il adressait un reproche, ce n'était jamais une offense. Ordonnait-il la répression d'un délit? un hommage dû à la discipline était le déguisement heureux de la punition nécessaire. *Je n'aime pas qu'on avilisse les troupes que je commande*, répondait-il sévèrement au même officier, *je veux qu'elles soient honorées, parce que j'espère les rendre honorables.* Indifférent aux dénonciations fréquentes qui ne tombaient que sur lui, il les repoussait avec chaleur quand on se permettait de les diriger injustement contre les troupes, parce qu'il était toujours plus prompt à réprimer les excès, qu'on ne pouvait l'être à s'en plaindre. *Je n'approuve aucuns désordres*, écrivait-il un jour pour toute réponse, à un représentant qui lui transmettait les récriminations d'une administration de district; *mais quels que soient leurs torts, je voudrais bien que les défenseurs de la patrie ne trouvassent pas autant d'accusateurs parmi ceux pour lesquels ils se font égorger tous les jours.* Ainsi, médiateur prudent, il rapprochait, par le besoin d'une estime réciproque, les soldats et les citoyens: il obligeait ceux-ci à respecter la république dans ses défenseurs, tandis qu'il accoutumait les autres, par une discipline rigoureuse, à mériter le respect et l'affection. Le retour de l'ordre, si long-temps méconnu dans cette armée, lui rendait sa considération; le

soldat commençait à reconnaître un frère dans le citoyen qui ne le traitait plus en brigand; et si le souvenir d'anciennes persécutions fermait encore le cœur de l'habitant au doux besoin de la fraternité, du moins le soldat trouvait-il déjà dans les égards de son hôte l'heureux succès de ses propres ménagements. Ainsi la pratique de la discipline portait avec soi sa première récompense; et c'est par le concert de cette double fermeté que Hoche parvint à guérir la maladie invétérée de l'insubordination.

Dans une guerre où beaucoup d'affaires avaient été trop souvent des assassinats réciproques, rétablir dans l'armée républicaine l'ordre et la discipline, c'était mieux que vaincre l'ennemi, c'était le désarmer. Par la cessation de toute vexation, il détruisait le motif spécieux des représailles; en rendant à la confiance et à la sécurité le laboureur timide, à qui l'intérêt de sa personne et de ses propriétés avait fait prendre le fer de la vengeance, il enlevait au fanatisme sanguinaire tous ses prétextes; c'était borner le reste des rebelles au métier avoué de vils assassins; mais c'était en même temps réduire son généralat à une surveillance de police, à des recherches de gendarmerie; et combien d'autres eussent cru ravaler leurs fonctions! Combien, par la prolongation coupable des désastres civils, eussent acheté

l'illustration mensongère de grands guerriers ! Pour Hoche, fier de l'humilité volontaire de son rôle, il s'en badinait lui-même dans ses lettres confidentielles à ses amis. *Je fais*, écrivait-il à l'un d'eux, *je fais ce qu'on appelle la guerre des Chouans. Les drôles de gens ! on ne les voit jamais. Continuez, mes amis, d'enlever des villes d'assaut, de forcer des places inexpugnables, de gagner de grandes batailles ; et toi, continue de m'en envoyer, le premier, les immortels détails : de mon côté, lorsque nous aurons pris un chouan, je m'empresserai de te transmettre cette grande nouvelle.*

S'il a déjà tellement simplifié la guerre, que dans les ennemis qui restent il est sûr de ne plus avoir que des coupables à combattre, ces coupables, par l'habitude des localités, l'accord de leurs fureurs atroces, par la force d'une opiniâtreté et d'un fanatisme infatigables, n'étaient que plus difficiles à atteindre, plus redoutables à combattre.

Chargé du commandement unique de la petite armée de Cherbourg, il pouvait se regarder comme à la tête de la plus grande, si la grandeur d'une armée peut se mesurer sur l'étendue du théâtre qu'elle occupe. Dans tout le territoire des départemens occupés par ses troupes, il n'est pas un hameau, une seule route, qui n'offrît chaque jour les traces d'une affaire sanglante.

Cependant, à cette armée des côtes de Cherbourg, le gouvernement ajoute celle des côtes de Brest. L'identité des ennemis à combattre et des plans à suivre, est une raison qui doit faire céder la modestie de Hoche; il accepte cette extension de commandement.

L'armée nouvelle va lui présenter encore les mêmes résistances que la première : dans le soldat, il trouve l'habitude des désordres et de l'indiscipline; dans l'officier, la morgue insolente de l'ignorance, qui contrarie et qui modifie sans cesse les volontés de l'autorité supérieure; dans les administrations militaires, la malveillance cupide qui spécule sur l'anarchie, favorise les dilapidations, et combine elle-même les disettes. Traversant la nuit une ligne toute entière de postes d'observation, il a la douleur de n'être arrêté par aucune sentinelle; il n'apperçoit dans chaque corps-de-garde que des ivrognes assis à table, au milieu de viles courtisannes. Par la constance de son zèle, par son infatigable ténacité, par sa fermeté sur-tout, il abaissera tous ces obstacles; il pliera tous les caractères, il soumettra toutes ces passions au joug puissant d'une discipline uniforme, à l'empire de l'ordre public.

Déjà la licence est comprimée : Hoche a récréé en quelque sorte l'obéissance, la probité, le respect des propriétés. Cette armée, naguère le

fléau des contrées qu'elle est venu défendre, en est maintenant la protectrice ; de celle-ci, comme de la première, il peut maintenant dire : *l'esprit du soldat est bon ; mais il veut être commandé et encouragé : loin de nous ces hommes qui le regardent ou le traitent comme un vil mercenaire !*

Malheureusement ces hommes et ces principes acquéraient alors chaque jour de la consistance. Déjà thermidor dégénérait ; arrachées des mains de la vigueur féroce, les rènes de l'Etat n'étaient point relevées ; le char de la république ne marchait plus que par le seul effet de la dernière impulsion ; la liberté était stationnaire, et l'on sait qu'en révolution, s'arrêter c'est bientôt rétrograder. Le royalisme n'osait encore se mettre en avant ; mais une faction de larmoyeurs se chargeait de lui ouvrir les voies. Au système rigoureux d'un comité sans pitié, succédait la molle condescendance d'un gouvernement sans vigueur, d'une régence d'eunuques et de femmelettes. Le pervertissement du langage préparait celui de la morale ; les fureurs de la haine se présentant comme des ressentimens, commençaient à s'appeler du nom d'*humanité*, et l'outrageaient davantage encore, en prétextant de la venger. On admirait encore beaucoup la bravoure, mais pour se dispenser de l'imiter ; la lâcheté empruntait les dehors de la lassitude, et des hommes

puissans étaient pressés de finir la guerre, dans la crainte de voir la république se consolider par un dernier effort. Au nom de l'agriculture et des familles éplorées, on rappelait des armées la jeunesse ; on profitait de son ardeur et de sa sensibilité, pour égarer ses meilleures inclinations. Un décret impolitique force la consigne des camps ; des milliers d'arrêtés dépeuplent en un instant les armées, et désorganisent la victoire. Les comités, les administrations civiles, toutes les autorités locales, prononcent à l'envi des réquisitions, des exemptions ; et bientôt l'exemple donné par la lâcheté de quelques-uns, est suivi par le découragement de tous.

Jamais faute plus excusable dans sa cause, n'eût des résultats plus funestes. Hoche en calcula sur-le-champ les suites, il en frémit ; il essaya de résister : l'impulsion était donnée, le torrent de la réaction, qu'il avait prévue, rompit toutes les digues. Son armée était désorganisée par les désertions légales : elle fut dégarnie encore par l'envoi exigé de deux mille cinq cents hommes à l'armée de l'Ouest. A l'instant s'évanouit cette terreur salutaire qui, prolongée quelques jours de plus, allait finir par éteindre la guerre des rebelles, connus sous le nom de *chouans*, sans effusion de sang.

Encouragé par l'affaiblissement de l'armée républicaine, le parti de la chouannerie réorganise

ses assassinats, sous les auspices des petites municipalités. Ses moyens sont le dégoût qu'ont inspiré les calomnies versées contre la république, ses relations natales, et l'effroi que répandent ses atrocités. Ici l'apparence d'une bienveillance patriotique livre aux rebelles le secret des marches; ils tombent réunis en force sur des détachemens épars, les égorgent l'un après l'autre; là, des assassins, pris les armes à la main, sont impudemment réclamés par une députation officielle de municipaux en écharpe: on sait que les assassins royaux ne manquent jamais de certificats, et ces certificats sont signés par les complices des coupables. Par-tout dans les fermes, dans les métairies, on offre aux chouans des retraites ménagées avec art, des vivres en abondance, des armes et des munitions volées aux troupes nationales qu'ils appellent *bleus*; les soldats républicains ne trouvent pas, même en payant, le morceau de pain de l'humanité, et l'hospitalité pour eux n'est que le tombeau.

Dans le sein des villes elles-mêmes, telle est déjà la corruption de l'esprit public! à Rennes, le protecteur généreux de ces climats désolés, le le général de l'armée républicaine, Hoche ne peut trouver au plus haut prix un asyle où reposer sa tête! il est réduit à réclamer un logement auprès du maire d'une ville qu'il vient défendre. Com-

ment s'étonner de cet attiédissement, de cette dépravation des ames ? En vain aux bandes timides et fugitives des anciens chouans se joignaient, pour les diriger, des corps publiquement organisés d'émigrés nobles et prêtres, de déserteurs et d'escrocs ; en vain cette ligue impie du fanatisme et du crime se livrait effrontément aux forfaits les plus inouis, le vertige de la contre-révolution, qui déjà bouleversait toutes les têtes, avait introduit un système de clémence généreuse ; et, sous le nom d'amnistie, c'était l'impunité officielle que la convention avait offert aux dévastateurs de ces contrées malheureuses. Des agens parlementaires arrivaient de toutes parts pour prêcher la réconciliation ; et, croira-t-on que ce fût pour assurer plus promptement le succès de ces rapprochemens fraternels, qu'on avait choisi des hommes tarés d'incivisme ? L'un d'eux, chargé de l'inspection de toutes les côtes, s'obstinait encore à porter la cocarde noire ; et des lettres saisies prouvaient que ce même individu était un émigré ; le danger extrême de laisser des fonctions si importantes à un homme aussi justement suspect, détermina Hoche à solliciter sa suspension et son arrestation : il lui fallut beaucoup d'instances pour l'obtenir.

L'idée que j'ai donnée de la sagesse et de la modération de ses dispositions précédentes, annonce combien il était personnellement disposé à appré-

cier le mérite de la générosité de la nation ; mais il voulait que, pour réussir, elle fût soutenue par sa toute-puissance. Qui desirait la paix plus ardemment que Hoche, mais il savait qu'on ne la ramène point par la faiblesse ; l'indignation que lui inspirait, à cette époque, la mollesse du gouvernement était donc à-la-fois celle du civisme et de l'humanité bien entendus : il s'exprima avec courage. Que pouvait le bon sens d'un seul homme, au milieu du délire de tant d'autres ?

Tous les jours les chouans assassinent, mandait-il au chef de son état-major, *tous les jours leurs cruautés se renouvellent avec une audace inconcevable. Dites-le bien à ceux qui écrivent qu'il n'y a plus de chouans, et sur-tout écrivez-le au comité de salut public. Je suis tout occupé de dispositionse ssentielles pour prendre un peu ma revanche. La proclamation de la convention les enhardit infiniment : dites-le bien haut, afin que les Welches, qui font les sourds, l'entendent.*

On se donnait alors le passe-temps de tirer à bout-portant sur les *bleus* (les gardes nationales) comme sur un gibier. Un royaliste qui s'amusait à cette chasse innocente, lâche son coup de fusil sur un *bleu* qu'il apperçoit dans le lointain ; il le tue. Ce *bleu* était son fils, volontaire, qui sortait de l'hôpital. Il fut rendu compte de ce fait à la division du comité de salut public, chargée de la

correspondance avec les départemens insurgés. On se demande comment un pareil crime put ne pas exciter une horreur générale?

La politique du gouvernement était irrévocablement changée par la réaction; il fallut que Hoche adaptât ses plans particuliers à cette nouvelle politique. *Victime moi-même de la terreur*, écrivait-il aux représentans, *dira-t-on que je veuille provoquer son retour? Je crois devoir vous déclarer qu'une indulgence déplacée doit réorganiser la contre-révolution dans les départemens où les cœurs sont endurcis.*

Pressé, d'un côté, par la nécessité d'exécuter l'amnistie arrachée par la perfidie; de l'autre, voyant avec certitude l'incurable perversité de ces chouans qui, n'ayant ni métiers, ni propriétés, s'étaient fait un besoin des pillages, et une profession de l'assassinat, Hoche conçut l'idée, d'utiliser pour la patrie l'audace éprouvée de cette multitude avide de dangers, d'en former des corps qui, semblables aux bandes de Duguesclin allant détrôner Pierre le Cruel, ou aux régimens levés par le général Villars dans les Cévennes, iraient au loin justifier la clémence de la république, en la vengeant de ses plus cruels ennemis. Il offrit de donner au gouvernement les développemens les plus étendus sur les moyens de revomir le fléau de la chouannerie contre Albion qui nous l'avait envoyé; mais ce

projet ne parut point mûr encore : rien n'était mûr pour la liberté, tout l'était pour la contre-révolution ; la chouannerie resta donc dans le sein de la république, pour continuer à la déchirer.

Cependant, il s'établissait entre les deux armées des rapprochemens et des conférences ; la perfidie des rebelles s'épuisait en grimaces religieuses. C'était une chose passablement ridicule que d'entendre des brigands, fort bons chrétiens sans doute, ne parler sans cesse que de dieu, se proclamer les vengeurs de l'église, et revendiquer, avec une ferveur vraiment séraphique, leurs autels et leurs croix.

Comme la tolérance d'un ridicule est moins dangereuse que la violence nécessaire pour l'étouffer, il paraissait peu important à Hoche de permettre aux habitans d'un canton de s'amuser avec tels ou tels hochets : cette tolérance était le premier de ses principes. Tout en riant des préjugés religieux, il recommandait pour eux les plus grands égards ; il gémissait souvent sur ces pauvres Welches, dont il semble que le bonheur tienne à être dupes ; et il y avait selon lui un grand fond de politique dans le chapitre de Voltaire intitulé :

Jusqu'à quel point on doit tromper le peuple.

« C'est une grande question, mais peu agitée, » dit Voltaire dans ce chapitre, de savoir jusqu'à

» quel degré le peuple, c'est-à-dire neuf par-
» ties du genre humain sur dix, doit être traité
» comme des singes. La partie trompante n'a
» jamais bien examiné ce problème délicat; et,
» de peur de se méprendre au calcul, elle a ac-
» cumulé tout le plus de visions qu'elle a pu
» dans les têtes de la partie trompée. » L'objet indiqué dans le texte du chapitre, n'est peut-être pas traité d'une manière très-claire dans ces premières lignes qui en sont l'introduction. L'auteur a pour but de prouver que le moyen de triompher de l'erreur n'est pas de la heurter, mais souvent de paraître y céder, de feindre même de l'adopter, de la goûter. C'est ainsi qu'on prépare la route de la vériré par un innocent mensonge; qu'on l'introduit plus sûrement dans les esprits, en la leur présentant sous la forme qui leur plaît. L'homme désabusé croit que la vérité a fléchi devant lui, mais elle est entrée dans son ame sous cet heureux déguisement; il croit l'avoir soumise à son sentiment, mais elle l'a amené dans sa volonté. Tout-à-l'heure humble, maintenant maîtresse, elle en a pris possession, elle domine, elle a jeté racine dans son cœur, comme dans sa terre naturelle. Un trait pris au hasard, de ce chapitre de Voltaire, prouvera le succès de la morale qu'il conseille, et en justifiera la pureté. Un brave
» Dominicain disait, dans Rome, à un philosophe

» Anglais : *Vous êtes un chien ; vous enseignez* » *que c'est la terre qui tourne, et vous ne* » *pensez pas que Josué arrêta le soleil.*—*Eh!* » *mon révérend père*, répondit l'autre, *c'est* » *aussi depuis ce temps-là que le soleil est im-* » *mobile.* Le Dominicain et le chien s'embras- » sèrent, et on osa croire enfin, même en Italie, » que la terre tourne. »

Alors, pour proclamer la liberté de tous les cultes, on ne trouvait pas assez de cloches dans la France. Docile à la loi, Hoche recommandait à ses camarades de *laisser tranquilles tous les diseurs de messes, et même d'y aller au besoin*, sûr de faire une œuvre agréable à dieu, si, dans la Vendée comme à Rome, un esclave de la superstition et un homme libre pouvaient, au sortir de l'église, s'embrasser dans l'amour des loix et de l'humanité.

On se rappelle la fatale influence qu'exerçaient alors les prêtres dans la république. L'habitant des campagnes dont l'ame est plus crédule, parce qu'elle est simple, plus violente, parce qu'elle est plus près de la nature, dût paraître, à ces imposteurs, un instrument plus docile et plus terrible. Hoche avait étudié le caractère des prêtres ; il avait démêlé leur cupidité, leur duplicité : aussi recommandait-il à ses officiers de flatter leur lâcheté, par les témoignages de la protection la plus marquée, d'offrir avec

art à leur cupidité de l'argent comme des secours pécuniaires ; et puisque les consciences étaient la proie de ces artisans de tous les crimes, de croire qu'on ne pouvait jamais trop payer le secret de nos ennemis. Sans doute les républicains ont horreur de tout ce qui peut avoir l'air d'une trahison, mais se servir des artifices de la trahison pour l'y surprendre, ce n'est pas trahir la morale, c'est servir la république à qui les traîtres ne laissent pas d'autres moyens de salut. Que les dévots apprennent donc ici quelle est la probité de ces êtres qui trompent chaque jour leur crédulité ! Hoche avait pour la guerre une agence soldée d'espions ; voulant organiser une agence de prêtres, il en eut à l'instant une légion complète.

Les femmes qui n'ont pas toujours été les dernières à porter leur influence dans toutes les crises de la révolution, devinrent aussi les auxiliaires utiles de ses dispositions pacifiques.

Résolu de fonder le triomphe de la liberté, alors même qu'il pouvait paraître s'abandonner aux affections de son âge, il s'en servait pour réveiller, au profit de la paix, ce besoin d'aimer que les malheurs civils avaient pu étouffer un instant dans les cœurs ; et l'on a vu plusieurs de ces femmes, aveuglées jusqu'alors par les préjugés, persuadées tout-à-coup de la justice d'une cause pour laquelle Hoche combattait, s'honorer de passer avec lui sous les drapeaux de la république, et lui faire des prosé-

lytes avec tout le zèle de la conviction et toute l'éloquence de l'apostolat.

Tandis que Hoche faisait ainsi concourir le hasard même de ses plaisirs au succès de ses négociations, on lui reprochait secrètement à Paris, de contrarier les ordres de la convention. Averti par des représentans du peuple, qui se croyaient obligés de défendre celui qui défendait si bien la république, il prévint l'accusation du comité de salut public, en la provoquant avec fierté ; il offrit de dire hautement la vérité toute entière; mais si elle ne devait qu'être honorable pour lui, elle pouvait ne pas l'être également pour le gouvernement. C'est au gouvernement même qu'il indiqua ses torts : il lui fit voir, dans le mauvais choix de ses agens et des différens fonctionnaires maintenus dans les administrations civiles, la véritable et première cause de la lenteur des négociations ; il souleva le voile de crédulité sous lequel les chouans espéraient échapper à l'indignation de la loyauté républicaine ; il montra que l'inexécution de l'amnistie était dans son extrême extension; que son succès était et ne pouvait être que dans le respect des limites fixées par la justice et la dignité républicaine. *Le peuple qui pardonne ne transige pas*, écrivait-il ; et ces mots simples, mais énergiques, étaient à-la-fois la justification de sa sagesse, et l'arrêt de condamnation de ses ennemis.

Le comité de salut public traitait alors avec

Charrette et *Stofflet*, comme de puissance à puissance ! ! !

Les préparatifs de la guerre sont la meilleure garantie de la paix, répétait sans cesse Hoche dans ses ordres ; sans cesse il recommandait à ses troupes la discipline et l'attitude du courage ; mais sans cesse la malveillance calomniait ses intentions, la lâcheté contrariait ses calculs, l'imprévoyance déconcertait ses projets. Une première entrevue avec l'un des principaux chefs des chouans, nommé *Cormatin*, lui avait inspiré l'espoir d'un rapprochement fraternel ; et, pour en hâter le moment, pour déterminer toute indécision, pour commander, par le spectacle de la toute-puissance de la république, la soumission prompte à ses lois, il demandait au gouvernement un renfort imposant de troupes. D'ailleurs, l'extension de son armée, chargée désormais de protéger 74 districts, exigeait cette extension de forces ; mais au lieu de seconder ses besoins, des ordres nouveaux lui enlevaient chaque jour jusques aux forces nécessaires à la résistance, sous prétexte d'une pacification prochaine. Un grand nombre de représentans était délégué pour accélérer la marche des opérations ; mais au lieu de vingt coopérateurs, il trouve en eux vingt maîtres absolus, se contredisant les uns les autres, et qui s'accordent seulement à le jetter à chaque instant dans la plus pénible in-

décision. La république sans défense était pressée au milieu de ces imprudens rivaux d'autorité : l'un, sans en prévenir personne, enlève tout-à-coup la garnison de Cherbourg : sur l'observation des dangers extrêmes où cette mesure met la péninsule du Cotentin, ainsi dégarnie au moment des débarquemens que l'on appréhende, il répond sèchement à Hoche, que sa responsabilité est à *couvert* : comme si le devoir d'un général n'était pas avant tout de mettre à *couvert* le pays où il commande! Un autre, à soixante lieues du théâtre des besoins militaires, et du fond de son cabinet de Paris, dispose des troupes en ministre souverain de la guerre, et autorise une ville qu'il affectionne, à retenir au passage, pour sa propre tranquillité, trois mille hommes destinés à des opérations importantes. D'un autre côté, le général de l'armée de l'Ouest, à qui les ordres du gouvernement prescrivent de restituer les 23 mille hommes que Hoche lui avait envoyés, répond par un refus obstiné, et garde 72 mille hommes pour le seul département de la Vendée, où l'on vient de signer la paix, tandis que son collègue n'en a que 30 mille pour défendre sept départemens encore en proie à la guerre, et menacés de devenir le rendez-vous des brigands à qui la Vendée pacifiée n'offre plus d'aliment. Ainsi contrarié de toutes parts, Hoche n'en sentait que plus vivement le besoin de termi-

ner promptement la pacification. Dans les retardemens toujours prolongés par les chefs des chouans, il voyait l'intention de gagner du temps pour des préparatifs nouveaux et de nouveaux combats; mais il les voyait dénués de tout encore, et forcés par la détresse présente, à faire bon marché de leur entière soumission. Son opinion, hautement exprimée, était donc : *qu'avec deux cent mille francs, et dix paires d'épaulettes on aurait la majorité de ces messieurs, et qu'un bâton suffirait pour le reste.* Il voulait que, sans leur donner le temps de réaliser leurs espérances, on les forçât de se déclarer avec franchise, et de choisir sur-le-champ et sans retour, entre la république et la guerre.

Tracer ainsi le cercle de Popilius, était le moyen de faire sur-le-champ cesser toute incertitude mais s'écarte-t-on ainsi du droit et des formes? Les représentans étaient jaloux du rôle de négociateurs ; ils traitèrent avec gravité : divisés sur le parti à prendre, et balançant avec lenteur le pour et le contre, ils discutaient et ne concluaient rien. Enfin, on tint à la Mabillais, près Rennes, ces conférences solennelles, où des représentans du peuple eurent la faiblesse d'entendre Cormatin demander l'exclusion de Hoche et des généraux qu'eux-mêmes avaient invités, et la bassesse plus inexcusable de la commander. Ce fut le der-

nier trait de lumière pour Hoche. Le général républicain s'empressa de sortir, heureux d'échaper au partage de honte d'un traité où la perfidie dictait la loi à la lâcheté.

La suspension d'armes accordée par la facilité des négociations, les chefs des chouans l'employaient à des trahisons de tout genre : leurs démonstrations hypocrites n'en imposaient point à Hoche ; à travers ce calme apparent d'une trève mensongère, il démêlait une fermentation sourde et inquiète, présage assuré de l'orage. Le danger inapperçu, pour tous les autres, n'était à ses yeux, que plus certain ; sa surveillance, plus active que jamais, se proportionnait à la nécessité; et son œil, toujours ouvert sur les conspirateurs, suivait tous leurs pas, observait toutes leurs manœuvres, devinait toutes leurs espérances. Ici, c'est un nommé *Clermont*, l'un de ces chefs, qui demande et obtient la facilité de parcourir librement les cantonnemens, pour y arrêter toutes les hostilités ; il est saisi, distribuant de faux assignats. Là, c'est un *Tintiniac de la Bossière*, qui au moment où il devient libre sur la promesse de fidélité qu'il a donnée tout-à-l'heure à la république, est arrêté montant sur un esquif payé d'avance pour le conduire à Jersey, à l'armée des princes. *A la Prévalaye*, qui est moins la retraite que la cour de Cormatin, trois cents mendians viennent chaque jour, la cocarde bas,

payer

payer de leur bassesse incivique, le prix de la trahison, et recevoir des distributions d'assignats et d'argent, dont la république fait les frais, et qui leur sont donnés au nom de la royauté: ailleurs, d'autres traîtres demandent à fraterniser avec les troupes de la république, et font des recrues pour l'armée des chouans; par-tout on fait, pour cette armée, des emplettes considérables de munitions militaires, des emmagasinemens publics de vivres et d'uniformes; par-tout l'embauchage continue avec succès, les désertions des républicains découragés se multiplient, et tous ces crimes demeurent tolérés, impunis. Ce n'est plus Hoche qui commande; les représentans ont usurpé la direction exclusive des opérations de la paix et de la guerre; il ne peut que se plaindre au gouvernement, des entraves qui enchaînent sa juste indignation: mais l'expression même de cette indignation trop peu docile est mal accueillie, et déjà le comité s'occupe du choix de son successeur. Hoche n'est pas noble, et nous sommes revenus au temps où les plébéïens doivent céder la place aux patriciens. Hoche, d'ailleurs, ose dire la vérité; et son courage prouve trop qu'il est à jamais incorrigible sur cet article.

Alors triomphait l'intrigue; alors le plus modeste des généraux de la république *Jourdan* succombait sous le poids de la plus vile jalousie. C'était le temps

de l'exil des Aristides et des Camilles ; c'était le temps où, lancés à l'échafaud par les crimes de la réaction post-thermidorienne, succombaient les Gracques de prairial. Tombez, héros de la liberté mourante, non moins victimes de la tyrannie que les plus illustres martyrs de la révolution! Votre place dans l'histoire n'est point à côté des modèles de la Grèce ou de Rome ; elle est au-dessus, elle est unique. Votre sang généreux sème la résurrection de vendémiaire.

L'hommage qui vient d'échapper à la justice envers des mânes délaissés de toute pitié, peut être dénoncé comme une exagération révolutionnaire par ceux dont il semble l'accusation. Trop heureux de parler maintenant dans le désert, l'auteur a jeté ce cri dans l'avenir, sans avoir la folle espérance qu'il serait entendu de tant d'intérêts contraires, vivans et puissans. Mais cette espèce d'ajournement auquel la raison paraît condamnée, assure d'autant plus son triomphe, en le reportant dans la postérité. Deux grandes causes fort différentes au premier abord, mais beaucoup moins différentes si on les examine de plus près, sont déjà présentées à ce tribunal irréfragable : le 31 mai et le premier prairial.

Là, ce pourrait être une question, si après la lutte qui précéda le 31 mai, et dans laquelle le parti revêtu des couleurs modérées, avait commis la faute impardonnable d'appeler à son secours

les véritables aristocrates, en s'écartant des vrais républicains, il ne fut pas nécessaire aux destinées de la république que la victoire demeurât au parti populaire; mais ce qui sera très-distinct, et ne pourra être mis en question, c'est que les hommes qui, les plus étrangers aux périls de la victoire, s'emparèrent de son influence plusieurs mois après, pour immoler non-seulement les vaincus, mais encore les vainqueurs, ces hommes méconnurent à-la-fois la justice et la politique. Ainsi pourra-t on contester si, à l'époque du 1er. prairial, le parti auquel la force donna la victoire fut celui auquel la justice la donnait effectivement? Mais ce qui, dès ce moment est reconnu incontestable, c'est que le parti qui, longtemps après le combat, envoya les vaincus à l'échafaud, ce parti-là commit un crime horrible, inutile même au maintien de sa victoire.

Hoche méritait les honneurs de l'ingratitude; il l'attend avec calme à son poste; la certitude d'un grand danger suffit pour l'y retenir encore. Plus l'abyme creusé par la perfidie est immense, plus il semble que chacun s'obstine à ne le pas appercevoir. Hoche seul demeure inébranlable, il est pour ces contrées malheureuses le génie de la république.

Enfin, le même jour offre, à-la-fois, trois événemens plus importans en eux-mêmes qu'ils ne le paraissent d'abord, mais sur-tout bien remarqua-

bles par leur coïncidence. Tandis qu'à Paris, Aubert-Dubayet est nommé au commandement de l'armée de Cherbourg, (division intempestive qui affaiblissait d'autant les forces de Hoche) sur les côtes une flotte Anglaise se présente en grand appareil, pour avertir qu'enfin tout est prêt; en même temps, les chouans se décident à signer la paix.

Si la première nouvelle pouvait paraître à Hoche un soulagement heureux, la seconde lui présente, sans aucun doute, le motif secret de la pacification plâtrée. Le but de cette intrigue était de faciliter par la disposition des troupes et par la sécurité, la descente de quarante mille hommes réunis à Jersey, sous les drapeaux du comte d'Artois, et, par eux, la combustion prompte et entière des départemens maritimes.

L'approche de la crise rend à Hoche sa tranquillité. La perfide authenticité de la soumission faite par les chefs des chouans aux loix de la république, est bien un ordre de terminer la guerre; mais il reste heureusement encore dans l'imprudence impétueuse de ces traîtres, dans les excès continus de leurs hordes indisciplinables, assez de motifs pour Hoche de conserver l'attitude militaire. La réconciliation jurée semble permettre le mêlange des rebelles avec les troupes républicaines; mais le danger des routes, toujours infestées de brigands mal contenus, autorise la levée de tous les cantonnemens. Hoche saisit cette

raison d'intérêt public, pour revenir avec plus d'instance que jamais au système habile et politique des campemens. La guerre qu'on lui fait encore est une guerre de corruption sourde; et pour éviter tout commerce dangereux, pour déconcerter brusquement l'embauchage qui se pratique au nom de la fraternité, il multiplie les déplacemens, les marches et contre-marches; il donne à l'institution de ses colonnes mobiles plus de régularité dans l'organisation, plus d'activité dans leurs mouvemens. Si, seul clairvoyant au milieu de tant d'aveugles volontaires, il ne parvient pas toujours à prendre les traîtres en flagrante trahison, sa vigilance infatigable les poursuit sans cesse; si les désertions ne sont pas seulement provoquées par la séduction de l'or, par la tolérance des tribunaux, mais encore autorisées par la disette factice qui, au sein de l'abondance trop respectée des campagnes, affame et tue le seul soldat de la liberté; si la dégénération, toujours croissante, de l'esprit public, ne peut être arrêtée par ses efforts, du moins sa prévoyance paternelle instruit chaque jour le gouvernement des besoins trop négligés des républicains qui le défendent. Ses dénonciations courageuses accusent l'indulgence hypocrite qui désorganise les forces de la république, sous le prétexte de consacrer sa douceur; enfin, son civisme, qui ne sait point composer avec faiblesse, prescrit impé-

rativement le respect des symboles sacrés de la liberté ; et l'arrestation est prononcée contre quiconque paraîtrait sans cocarde nationale, ou refuserait, sur le *qui vive*? de répondre : *Républicain*.

C'est assez de ces ordres, fondés sur la loi consentie par les traîtres, pour mettre leur mauvaise foi en évidence. *Cormatin*, le plus souple et le plus perfide de tous, ne pouvait se résoudre à quitter la cocarde noire et son ancien uniforme: il poussa l'impudence jusqu'à délivrer, au nom du roi, des passe-ports où les généraux de la république étaient appelés persécuteurs et assassins. Il recrutait lui-même jusque sous la tente de Hoche, dont le domestique et le maréchal-des-logis des guides passèrent au service de la chouannerie réorganisée. On arrêta enfin, à-la-fois, cinq déserteurs revêtus de l'uniforme des rebelles : c'était Cormatin qui le leur avait délivré à son quartier-général de Cicé ; on leur trouva des lettres qui ne laissaient aucun doute sur leurs intentions. La découverte heureuse de cette suite de forfaits, ne laissait plus de prétexte à la crédulité, ni d'objection contre la vigueur. Hoche obtient enfin l'autorisation d'arrêter Cormatin et ses principaux complices, au moment où, sous le prétexte d'une foire, ils allaient, à la tête d'un rassemblement de brigands armés s'emparer de l'arsenal de Cisoy et lever l'étendart

de la révolte ; au même instant la contre-révolution éclatait dans le Morbihan ; un nommé *Décils* conduisait ces nouveaux rassemblemens ; bientôt avec trois cents dix des siens, il expia sa trahison sous la bayonnette républicaine.

La rapidité de ce double succès arrêta l'insurrection générale, dont tous les élémens étaient préparés ; leur explosion différée n'en devait être que plus terrible. Hoche fait un appel à la valeur républicaine ; mais en lui fixant les limites de l'humanité. *Citoyens*, s'écrie-t-il, *marchons sur les rassemblemens des rebelles, dissipons-les, désarmons-les ; mais épargnons le sang, il a trop coulé.*

C'est le sang des Français que Hoche veut épargner ; il réserve tous les efforts de son courage contre l'éternel artisan de nos désastres : déjà les vaisseaux Anglais insultent nos côtes ; l'heure du débarquement a sonné : c'était l'heure convenue de la révolte que la vigilance de Hoche venait d'étouffer.

Quiberon reçoit le dépôt fatal de dix mille émigrés. Hoche a promis, il y a six mois, *que s'ils osaient descendre, ils ne s'en retourneraient jamais ;* il va tenir sa parole : le moment du péril est toujours pour lui le moment de la sécurité. A la première nouvelle de l'apparition de la flotte, il part de Rennes, et se rend sur les côtes avec une diligence extrême. Il y avait quel-

que temps qu'il venait de confier les fonctions de chef de son état-major au général Cherin ; le choix de cet homme habile lui devint alors du plus grand secours ; il le laisse à Rennes pour maintenir l'intérieur. Cherin s'occupe à la hâte de rassembler des troupes ; il organise les secours en artillerie, en munitions ; il fait parvenir des convois continuels de vivres : par ses soins actifs, Hoche est pourvu de tout.

Mais la situation de l'intérieur devenait à chaque instant plus affligeante : débordée depuis prairial, la réaction couvrait la France du sang des républicains ; les chouans s'agitaient par-tout, assassinaient, incendiaient avec fureur ; la plupart des routes étaient interceptées, les ponts coupés, les escortes nombreuses attaquées. Sans l'infatigable surveillance de son chef d'état-major, qui, pendant quinze nuits, ne se coucha pas un instant, Hoche perdait tous les moyens de communication. Il voit avec sang-froid sa position ; il ne s'en dissimule point les périls ; mais quels périls pourrait ne pas braver son intrépidité.

Ses lettres, ses ordres partent comme l'éclair.

Avec le peu de troupes qu'il avait pu rassembler d'abord, il voulait tenter de s'opposer au débarquement ; mais l'inégalité des forces l'ayant obligé d'abandonner ce projet, il prit position à *Auray*, d'où il était à même de les observer ;

c'est-là que le général Cherin lui faisait filer des troupes à grandes journées.

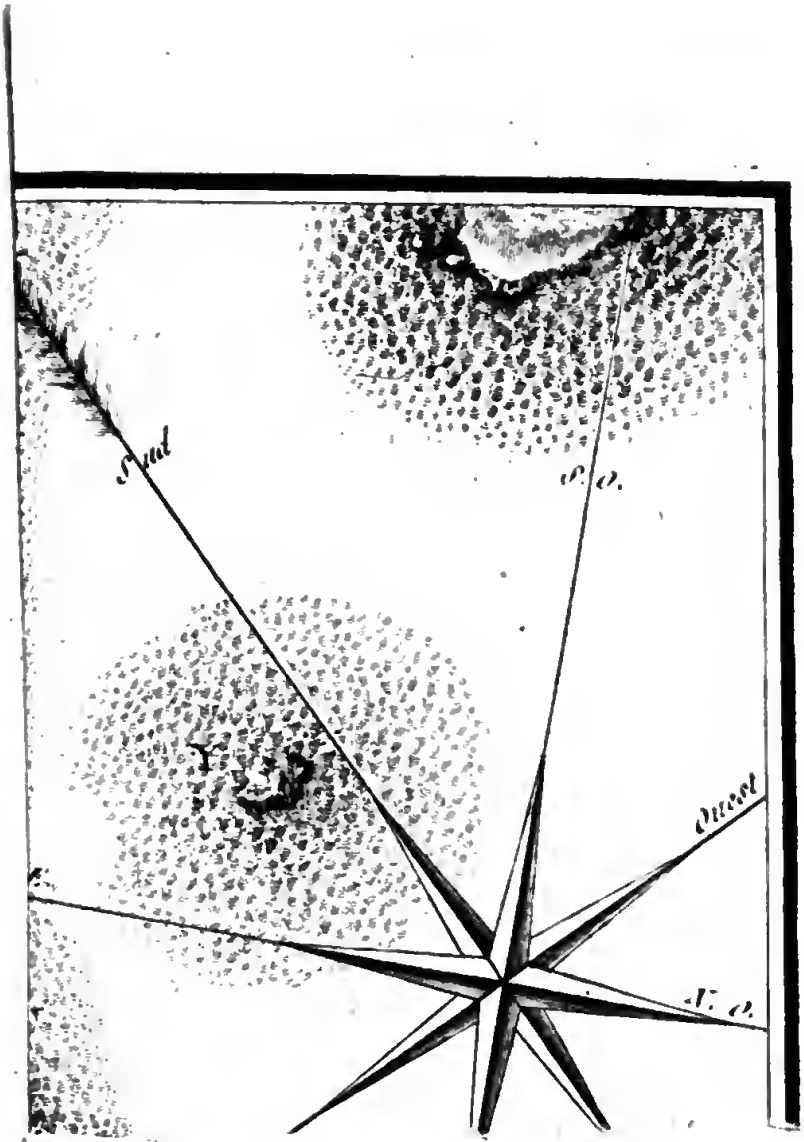
Le parti auquel il s'arrêta fut de laisser les émigrés maîtres paisibles du fort de Quiberon et de la presqu'île qu'il commande, se réservant de les y renfermer, disait-il, *comme un rat dans une souricière.* Il les vit établir leurs [illegible], et parvint successivement, par une suite de petits combats où l'avantage lui restait toujours, à les resserrer plus étroitement dans la partie du terrain qu'ils occupaient. Il avait nombre de fois fait part au comité de salut public de la menace de ce débarquement, sans qu'on voulût le croire; lorsqu'il annonce cette fois le débarquement réel, c'est à sa tranquillité, c'est aux espérances de son courage qu'on ne veut pas croire : comme autrefois, dans le premier conseil exécutif de la république, la nouvelle de l'entrée des Prussiens en France, devenait le signal du désespoir, sans la présence de ce républicain inébranlable qui rassura ses collègues, de même l'annonce du débarquement des émigrés jette dans le comité une morne terreur. ***, pâle, tremblant, demande à plusieurs reprises, *ce qu'il va devenir.*

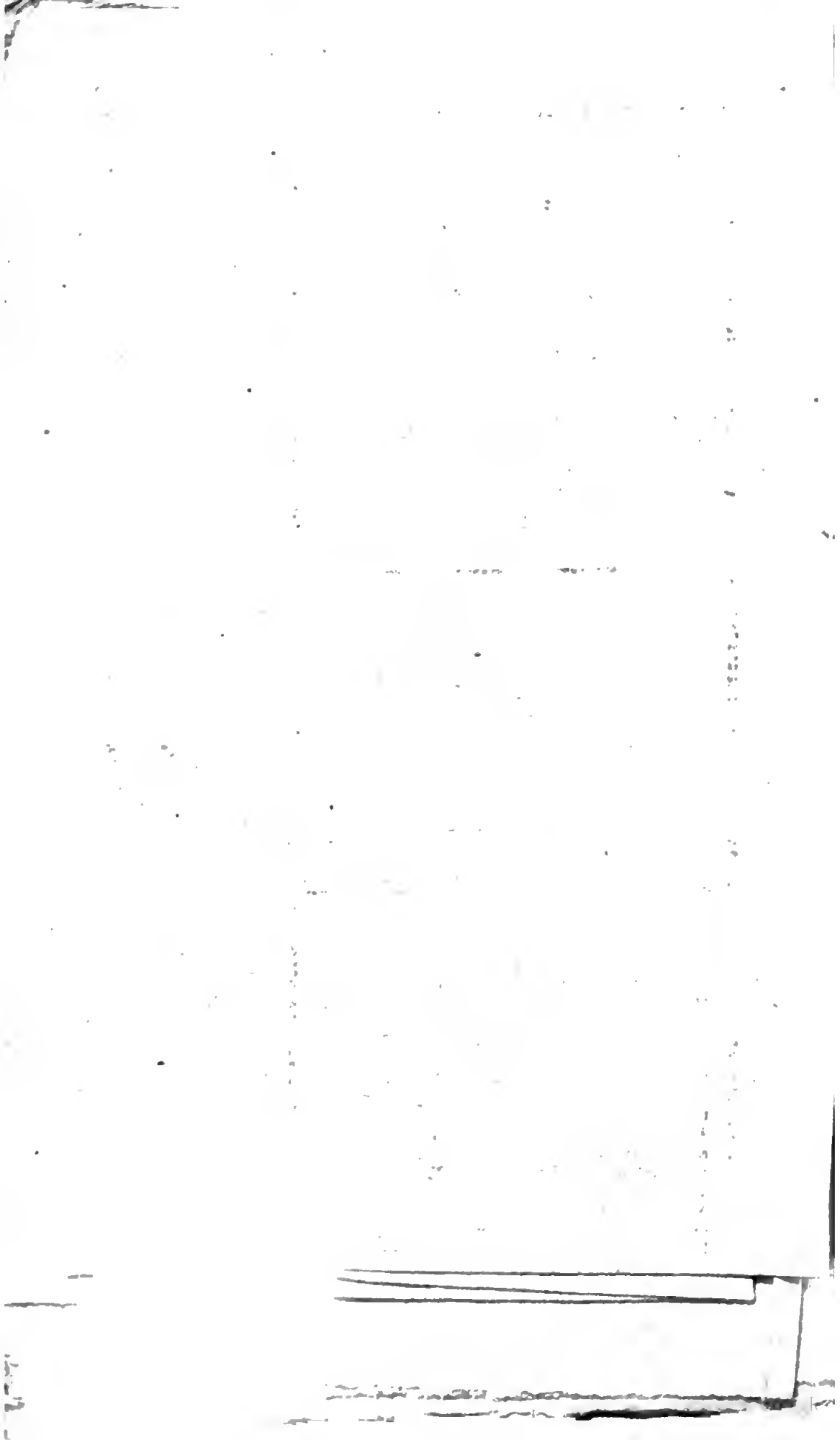
Tous les membres sont également effrayés; mais par des motifs différens. Les uns, dont les clameurs ont réveillé et entretenu, depuis six mois, les espérances des émigrés, craignent de

les voir arrivés au point où non-seulement le salut de la patrie, mais encore celui de leur propre existence est compromis ; les autres, et ceux-là Louvet est à leur tête, sont avertis, depuis six mois, par le sentiment de leur conscience républicaine, mais leurs infidèles collègues leur la douleur [illegible] correspondance de Hoche ; ils ont [illegible] en ce moment le complot qu'ils ont vainement dénoncé, et se trouvant cernés de tous côtés, ne peuvent plus douter de la connivence de l'intérieur avec l'étranger.

Tallien s'offre d'aller combattre les ennemis de la république, et jure de revenir vainqueur ; Blad demande à partager ses périls : ils partent investis de la toute-puissance du gouvernement. Cours, Tallien, cours venger la république des forfaits de cette affreuse réaction, à laquelle les royalistes, que tu n'as point repoussés, prétendent t'associer ; cours renverser à jamais l'espoir que tant de circonstances malheureuses leur avaient donné.

Cependant l'effroi avait fait déserter toutes les contrées voisines de la falaise de Quiberon. Les chaumières abandonnées, les bestiaux errans dans les campagnes à travers les moissons dont ils foulent les récoltes, tout offrait l'image de la désolation, tout annonçait aux lâches émigrés quels sentimens ils inspiraient, même à ces paysans crédules sur qui se fondaient toutes leurs


Sud
S. O.
Ouest
N. O.



espérances. La terreur avait gagné les villes ; et c'est-là que des traîtres essayaient de la détourner au profit de la contre-révolution ; c'est là qu'un tribunal infâme osait rendre à la liberté des complices de Cormatin, que la société épouvantée voyait rentrer dans son sein.

Les ennemis de la république sont supérieurs en nombre ; la valeur républicaine sait combattre et non compter. Chaque jour les braves demandaient à Hoche l'attaque de vive force. Deux fois l'ennemi s'est présenté, et deux fois repoussé, il n'avait dû son salut qu'à sa fuite protégée par les chaloupes canonnières des Anglais.

Un léger apperçu des localités éclairera l'action dont on veut suivre les détails.

On arrive à Quiberon par une langue de terre sablonneuse, nommée la falaise, qui peut avoir une lieue, dans sa plus grande largeur, et vient, en s'étrécissant, jusqu'à l'entrée de la presqu'île, où elle n'a plus que trente toises. Cette entrée est hermétiquement fermée par le fort Penthièvre, qu'une lâche capitulation avait livré. Le camp des républicains appuyé, par ces deux ailes à la mer, était situé sur la Falaise à une lieue et demie du fort en avant du petit village de Sainte-Barbe. Le gros de la flotte anglaise mouillait à sa gauche ; plusieurs bâtimens occupaient sans cesse la droite, et il n'y avait pas de jour que les chaloupes ca-

nonnières de l'ennemi ne s'avançassent jusqu'à la portée de fusil du rivage.

Retranché dans la presqu'île de Quiberon, sous l'abri du fort de Penthièvre, l'ennemi s'occupait à bénir les églises. Le général républicain s'occupait, lui, de réunir quelques troupes nouvelles, de former les dispositions les plus savantes, et préparer l'attaque la plus audacieuse.

Enfin, Hoche prononce l'ordre attendu avec impatience des héros qu'il commande. Les ingénieurs taxaient de témérité l'assaut projeté contre le fort Penthièvre, qui défendait l'entrée de la presqu'île ; ils assuraient qu'on ne réussirait à s'en emparer qu'en ouvrant la tranchée. Que sont, dans cette circonstance, les règles de l'art ? C'est de l'audace, encore de l'audace qu'il faut ici. La prudence de Hoche a prévu tous les obstacles ; son courage les surmontera tous. Son plan d'attaque est une des plus vigoureuses conceptions qu'on puisse offrir au jugement des plus intrépides. C'est une série d'actions décisives, dont chacune n'est que le commencement d'une autre, et chaque victoire devient la nécessité d'une autre victoire.

Hoche donne ordre à une colonne d'élite, commandée par l'adjudant-général Ménage, de filer par la droite le long de la mer, de l'escalader et de s'en emparer. Une autre colonne aux ordres du général Vatteau, fut chargée d'attaquer de

front; et une troisième, conduite par les généraux Humbert et Botta, après avoir suivi par la gauche la laisse de basse-mer jusqu'au fort, fut destinée en partie à le tourner, à venir l'escalader par la gorge, et à se porter au village de Kerostin pour s'opposer aux mouvemens que pourraient faire les troupes ennemies cantonnées dans la presqu'île.

D'après ces dispositions, l'armée républicaine divisée en trois colonnes, se met en marche à la faveur de la nuit (du 2 au 3 thermidor). Un orage affreux éclatait alors dans ces parages. La pluie tombait à grands flots, un vent froid et impétueux la jettait aux yeux du soldat, et lui ôtait la faculté de se diriger. Errantes sur cette vaste mer de sables, sans aucun signe qui puisse les guider, nos colonnes se heurtent, se rompent et se confondent, et n'offrent plus qu'un cahos affreux.

C'est ici que la crise appelle tout le sang froid, toute l'activité du général. A travers les ténèbres les plus épaisses, Hoche reconnaît les chefs, distingue les différens corps, rectifie les erreurs, supplée par de nouveaux ordres à ceux qu'il est impossible de remplir, excite, presse, encourage et parvient enfin à rendre chacun à son poste et à sa destination.

Le calcul de Hoche avait été précisément que l'orage même devait rassurer l'ennemi contre une

attaque soudaine. Le jour naissant découvre enfin aux troupes républicaines le but de leurs fatigues. Elles sont en présence du fort Penthièvre.

Le centre est reconnu le premier, et commence l'attaque. Pendant ce temps les colonnes latérales s'avancent en silence vers les points qui leur sont indiqués. Bientôt elles sont apperçues par les chalouppes canonnières Anglaises qui bordaient le rivage. Les républicains étaient obligés de passer dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ces soldats intrépides ! tout le succès de cette affaire avait été confié à leurs bayonnettes; on n'avait pas même amené une pièce de canon, et leurs fusils humides devenaient des armes inutiles.

Foudroyées de front par les batteries du fort, sur les flancs par les chalouppes et les frégates Anglaises, les troupes s'étonnent un instant, et font un mouvement rétrograde. L'instant d'après elles sont ralliées; mais il n'était plus temps, l'entreprise paraissait manquée, et la plus grande partie d'entre elles reprenait tristement le chemin de ses lignes; quand tout-à-coup un bruit sourd se fait entendre : une colonne des nôtres a pénétré, *se disaient les soldats*. Cette annonce était la victoire. . . L'étendard des rebelles avait disparu, et l'on voyait déjà flotter sur le fort le drapeau de la liberté triomphante.

Le fort était au pouvoir des républicains. A travers les flots d'une mer mugissante, sous le

feu meurtrier de la mitraille anglaise, l'intrépide Ménage, à la tête de deux cents braves, s'était glissé de rochers en rochers jusqu'aux pieds du roc de la forteresse, l'avait gravi, et se précipitant le sabre à la main dans l'intérieur, avait exterminé tous ceux qui avoient résisté.

Les Français ont juré d'anéantir dans cette journée les cohortes royalistes. Deux bataillons restent pour garder le fort; le reste de l'armée s'élance dans la presqu'île sur les traces de Hoche. En un instant il a parcouru cette presqu'île d'une lieue et demie de profondeur. L'ennemi débusqué par-tout se rend ou fuit en déroute. Quelques-uns des siens se rallient comme pour faire résistance; les tirailleurs républicains les dissipent et les repoussent vers les compagnons de leur honte.

Chassés comme un troupeau, ils se réunissent tous sur le rocher au bord de la mer, à l'extrémité de la presqu'île. C'est à ce rocher que vient se briser leur fol orgueil. Ils envoient plusieurs parlementaires pour obtenir quelques conditions. *Qu'y avait-il de commun entre nous que la vengeance et la mort?* (dit Tallien dans son rapport énergique à la convention nationale.) Hoche fait battre la charge à coups redoublés. L'escadre Anglaise au nombre de cent cinquante-quatre voiles fait un feu terrible et non interrompu : ni les boulets, ni la mitraille ne peuvent arrêter les

républicains, sept cents grenadiers fondent impétueusement sur le rocher la bayonnette en avant.

Les vaincus jettent des cris de désespoir, et demandent à se rendre. Hoche leur envoie l'ordre de mettre bas les armes et de faire cesser le feu des Anglais. *Ah!* s'écrient-ils, *ne voyez-vous pas qu'ils tirent sur vous comme sur nous?* Cependant Hoche s'apperçoit qu'on profite du moment de trêve qu'il a donné, pour faire quelques embarcations : aussitôt deux pièces de canon sont traînées sur les bords de la mer, et par une vingtaine de coups à mitraille empêchent les bâtimens de revenir; c'est alors que tous les ennemis renfermés dans l'île, viennent mettre bas les armes et se rendre à discrétion. Quel exemple imposant de la toute puissance de la république! ces émigrés tout-à-l'heure si fiers, accourent se remettre humblement aux mains des volontaires, et sont contraints à les remercier des procédés généreux qu'ils en reçoivent; marchant à la suite des vainqueurs ils se répandent en imprécations contre l'étranger perfide qui les a aidés à se rendre les plus coupables et les plus malheureux des hommes, et disent avec les larmes de la honte et du remords : l'*Angleterre nous a toujours trompés, le sort que nous éprouvons aujourd'hui est un nouveau témoignage de ses intentions homicides.*

Les plus connus des émigrés faits prisonniers, étaient l'évêque de Dol et tout son clergé, pres-

que toute la marine ci-devant royale, composant le régiment d'Hector.

Le jeune Sombreuil arrivé la veille avec cinq régimens d'émigrés, commandait toute l'armée rebelle. Elle était composée de 10,000 hommes, dont environ 1,500 émigrés, 1,500 chouans et 6000 mille prisonniers Français qu'ils avaient encadrés dans leurs corps.

Ce n'est pas dans la conduite de Hoche le côté le moins remarquable, que l'habileté avec laquelle il sut faire tourner au service de la république, les moyens préparés par les ennemis pour sa destruction. Le gouvernement britannique avait eu recours aux plus odieux moyens pour incorporer des Français dans ses phalanges liberticides. Une foule de prisonniers Français gémissait dans les prisons de l'Angleterre; redoublant chaque jour de dureté à leur égard, on leur retranchait successivement leur ration de pain; quand on croyait leurs forces physiques assez affaiblies, on leur envoyait des émigrés qui leur offraient d'améliorer leur sort, s'ils voulaient s'engager contre la république. Beaucoup avaient résisté pendant longtemps; puis les horreurs de la famine, les maladies contagieuses, le spectacle de leurs compagnons d'armes périssant par milliers, en avaient déterminé un certain nombre à prendre parti; mais ils n'avaient pas été plutôt débarqués, qu'ils s'étaient souvenus qu'ils étaient Français, et plu-

sieurs abandonnant aussitôt le camp ennemi, étaient venus se ranger sous les drapeaux de la république. Hoche les ayant accueillis avec bonté avait obtenu d'eux des renseignemens précieux sur les forces et les projets de l'armée royaliste; quelques-uns lui servirent même à guider les colonnes, et contribuèrent singulièrment au succès de la journée. Hoche leur fit rendre par les représentans du peuple le beau titre de citoyen Français qu'ils avaient si honorablement recouvré, et la convention nationale confirma les grades qu'il leur avait donnés sur le champ de bataille.

On vit le soldat Français se distinguer encore dans cette circonstance par son humanité; hors du combat, pas un ennemi ne fut tué, ni même insulté. Les républicains conduisant les émigrés malades ou blessés, leur prodiguaient eux-mêmes tous les soins qu'exigeait leur état. Général, disaient ces braves, *nous ne sommes pas des assassins, nous nous battons contre celui qui est armé, nous protégeons le criminel sans défense; il y a des loix contre les traîtres : qu'on les exécute.* Une commission militaire fut établie pour juger les émigrés Français pris les armes à la main. Quelques-uns avaient tenté de se dérober par la fuite; la mitraille de sperfides Anglais les repousse.

Hoche ordonnant l'exécution des loix vengeresses, ne peut voir sans horreur fuir sur les vaisseaux ces hommes atroces, qui refusent protec-

tion aux victimes qu'ils viennent d'amener à la mort. Aux yeux de quels hommes ou de quels partis voudrais-je dissimuler l'émotion profonde dont le cœur de Hoche était agité dans ce moment? *Plût à dieu*, s'écria-t-il en voyant le sort du jeune Sombreuil, *que des hommes tels que lui, brûlassent pour la patrie des mêmes sentimens que nous!* Ah! s'il donne des larmes à la destinée de ce malheureux, ce n'est point un émigré qu'il regrette: c'est un Français, dont il a pénétré le génie.

Vainqueur, à Quiberon, des Anglais et des émigrés, Hoche a vaincu en même temps des ennemis encore plus redoutables, les envieux calomniateurs de ses intentions, et les rivaux de l'autorité sans laquelle il ne peut jamais faire qu'imparfaitement le bien; il n'a plus à redouter ni les impuissantes accusations de la médiocrité ou de l'incivisme, ni les tracasseries de cette foule de représentans avides de commander. A l'anarchique confusion de leurs milliers d'arrêtés, succède la puissance d'un commandement unique, justement surveillé par deux représentans qui, en partageant la gloire du général vainqueur, ont appris à se confier à son zèle et à ses talens. Enfin, le fruit le plus précieux de son triomphe, c'est le droit de faire entendre au gouvernement des vérités trop long-temps méconnues, d'ouvrir ses yeux sur la liaison des conspirateurs de l'in-

térieur avec ceux qui viennent d'échouer à Quiberon, d'inspirer fortement aux magistrats suprêmes de la république, avec le sentiment profond de ses dangers prochains, la courageuse résolution de les prévenir ou d'en triompher.

Les fruits que le gouvernement retira de la victoire remportée à Quiberon furent inappréciables : les magasins tombés à notre pouvoir étaient abondamment garnis d'armes, de munitions de guerre, d'effets d'habillemens, de vivres, etc. Hoche en confia la garde à la probité du général Lemoine, dont la valeur avait contribué puissamment à les conquérir.

Après avoir donné tous les ordres relatifs aux prisonniers, à la sûreté des magasins; après avoir fait de nouvelles dispositions de troupes, Hoche repartit avec vivacité pour se mettre lui-même à la poursuite d'une bande d'émigrés, qui avait trouvé le moyen de s'introduire dans le département des Côtes du Nord. De retour de Rennes, il reçut, avec sa modestie ordinaire, les félicitations qui lui arrivaient de toutes parts, sur la brillante victoire qu'il venait de remporter, et reprit l'exécution de son plan pour la pacification des départemens de l'intérieur, où les mêmes troubles continuaient à régner, malgré le découragement dans lequel la défaite des émigrés devait plonger les rebelles.

C'est alors qu'il donna au comité de salut public

l'idée d'une expédition sur les îles de Jersey et de Guernesey. Cette expédition avait le double but de nétoyer ces repaires de brigands, et de rendre aux émigrés l'approche des côtes plus difficile. On serait étonné qu'un projet aussi sage ait été rejeté, si l'on ne se rappelait qu'alors Louis XVIII lui-même siégeait au comité de salut public, dans la personne de Boissy-d'Anglas.

Du sein de son armée, Hoche regarde la représentation nationale. Il voit s'agglomérer contr'elle tous les efforts des contre-révolutionnaires; il tient les fils qui viennent se rattacher de Londres à Paris, et former la conspiration de vendémiaire. Hoche voit le royalisme s'avancer; sa prévoyance ne se borne point à d'impuissans conseils: retenu par son devoir en présence de l'Anglais qui menace nos côtes, il ne peut aller lui-même combattre et vaincre ses complices insolens, qui vont tenter de fouler aux pieds et la convention et la république; mais il choisit dans son armée, un corps de braves, il charge Cherin de les diriger vers Paris. L'impatience des conspirateurs ne permit point à cette colonne républicaine, de remplir sa généreuse mission; elle était en route encore, lors de ce jour à jamais mémorable, (le 13 vendémiaire) qui vit à la fois l'audace et la honte des royalistes, et le triomphe de la république.

Le royalisme terrassé à Paris fondait ses der-

nières espérances sur la Vendée : Charrette avait relevé l'étendard de la rébellion ; et sa trahison, en occupant dans l'intérieur les troupes nécessaires à la défense des côtes, avait pour but de faciliter, par cette diversion habile, un débarquement nouveau d'Anglais, et d'émigrés. Cette double machination n'échappa point à la vigilance de Hoche ; il instruisit le gouvernement sur les dangers où le plaçait ce nouveau plan de nos ennemis, et sur les moyens propres à le déjouer. L'ensemble des opérations pouvait seul garantir leur succès ; on lui en confia la direction exclusive, en le nommant commandant en chef de l'armée de l'Ouest.

Ses talens, son activité, s'agrandissaient en quelque sorte avec les dangers ; et c'est en arrivant à cette nouvelle armée, qu'il prit la devise qui peignait si bien sa volonté d'obtenir de prompts résultats : *Res non verba*. En effet, chez lui tout était action ; et les lettres innombrables de sa correspondances, dont il a lui-même écrit de sa main toutes les minutes, offrent le modèle de ce laconisme qui caractérise l'énergie de l'ame, et ne laisse rien à desirer à l'esprit.

Voilà son zèle débarrassé de beaucoup d'entraves. Une confiance entière, en lui imposant la responsabilité d'un grand pouvoir lui donne l'assurance d'un rapide succès. *Je suis enfin libre de faire finir cette malheureuse guerre*, dit-il :

et les moyens lui paraissent bien simples ; il va les trouver dans le retour d'une justice sévère.

Traîtres à la pacification jurée, les Vendéens ne peuvent plus en invoquer les imprudens bienfaits : le fer, que l'indulgence a laissé dans leurs mains, sert depuis trop long-temps à égorger les républicains imprévoyans! Ce n'est point par des assassinats que Hoche veut répondre à des assassinats ; la pitié contient encore la juste vengeance. Pour arracher aux rebelles leurs armes, il commence par leur en demander le dépôt au nom de la paix; il le leur commande au nom de l'intérêt si cher de leurs propriétés. Ses colonnes mobiles, dont le système lui a si utilement servi, (et dont la première idée appartient peut-être au général Kléber) ses colonnes mobiles enlèvent par-tout les bestiaux, et ne les rendent qu'en échange des armes. Mais, en même temps, il est plus attentif que jamais au maintien de la discipline la plus rigoureuse dans ses troupes ; et c'est par la répression constante de tous les désordres qu'il tranquillise le paysan tremblant pour sa sûreté, qu'il lui prouve que la meilleure caution de sa personne et de ses propriétés est dans sa confiance aux vertus du général républicain, et aux loix de la république.

Il manquait au sytême de Hoche d'être appliqué généralement, d'une manière uniforme et simultanée, à tous les points occupés par les Chouans et les Vendéens. Cherin, venu trop tard à Paris

pour combattre les royalistes en vendémiaire, était destiné à rendre, cette fois, un plus grand service à la république. L'imagination remplie des observations qu'il avait faites pendant son séjour dans les départemens insurgés, des idées qu'il avait puisées dans ses fréquens entretiens avec le général Hoche, il conçoit un vaste plan capable de terminer la guerre de la Vendée. Dans un mémoire plein de vues excellentes, il propose d'embrasser dans un seul système de pacification, tous les départemens compris dans l'arrondissement des trois armées, des côtes de *Cherbourg*, de *Brest* et de l'*Ouest*. Il demande entre autres mesures, la réunion des trois armées en une seule, qui serait appelée l'*armée des côtes de l'Océan*, et confiée aux ordres du général Hoche; les autres mesures indiquées étaient l'établissement du régime militaire dans ces contrées, la mise en état de siége des villes les plus troublées, l'institution des commissions militaires pour juger les rebelles pris les armes à la main; le général devait encore avoir la faculté de composer avec les chefs des rebelles qui se décideraient à quitter leur parti, et de leur donner des passe-ports pour l'étranger. Le directeur Barras agréa ce projet et le présenta à ses collègues, qui ne l'accueillirent pas moins favorablement. Cherin en ayant fait part au général Hoche, en reçut cette réponse : *Votre plan est excellent ; la guerre sera terminée. Il faut revenir*

revenir avec moi ; vous êtes le chef d'état-major de la grande armée.

Hoche arrive à Paris, il apporte les développemens du plan proposé. Il avait étudié bien attentivement tous les caractères de l'affreuse guerre de la Vendée : il communique le fruit de ses réflexions. Le directoire sentant le besoin de réunir dans une seule main la dictature de la pacification, se détermine à prendre l'arrêté du 7 nivôse an 4 : cet arrêté donne la latitude des mesures préparées par Hoche. C'est à l'exécution de cet arrêté, qu'on doit la fin de la guerre des chouans. Hoche repart avec le titre de général en chef des armées réunies sous le titre de l'armée des Côtes de l'Océan. Cherin devait rester momentanément près du ministre de la guerre, pour soutenir à Paris, les mesures que Hoche prendrait à l'armée. Hédouville était chef de l'état-major ; son esprit conciliant et ses talents militaires formaient la réunion de tout ce qui pouvait le plus parfaitement convenir à cette place.

C'est dans cette importante occasion, que le général Hoche, délivré de toutes les oppositions dont l'avait entravé jusqu'alors le polithéisme conventionnel, va montrer les talens et le zèle infatigable du général, la politique adroite du négociateur, en un mot, le génie du pacificateur de la Vendée.

En revenant à l'armée, il trouve que les plans,

laissés au moment de son départ, étaient restés sans exécution. A la marche régulière qu'il avait prescrite aux colonnes mobiles, dont chacune devait avoir un but fixe, on avait substitué d'insignifiantes courses : Charrette riait des efforts impuissans de l'armée. Stofflet, qu'il avait ordonné de surveiller en silence, s'autorisait de quelques menaces imprudentes, pour recommencer ses machinations ; il n'était plus temps de garder la défensive avec lui : le pays, qu'il appelait son royaume, était en proie à de nouveaux troubles.

La première opération de Hoche fut de reprendre les armes contre Charrette ; il le fait poursuivre avec plus de suite et de ténacité, que Marius ne l'a été dans le marais de Minturne. Stofflet s'était cru en mesure de reprendre les armes, il signale sa révolte par un acte public ; Hoche est déjà dans son prétendu royaume avec quatorze bataillons, avant que le rebelle ait eu le temps de réunir quatorze brigands. Ses dispositions sont tellement prises, que ce traître tombe bientôt entre ses mains ; il est puni de mort. En moins d'un mois, cent de ces chef, de toute classe, subissent le même sort.

Trente-trois jours après, Charrette, ce monstre qui ne régna jamais que par les supplices, dont tous les talens étaient de répandre la terreur par des loix draconiennes, Charrette suivi sans relâche est atteint ; et les deux chefs de la Ven-

de, succombant dans un court espace de temps, périssent à la face d'un peuple immense, qui, satisfait de la justice nationale, ne se venge de tous les maux que lui ont causés ces deux rebelles, qu'en les accompagnant au lieu de leur exécution, aux cris mille fois réitérés de *vive la république !*

Dans le moment où le général Hoche travaillait avec le plus de succès à l'extinction de la guerre vendéenne, il était dénoncé par une grande partie des autorités constituées des départemens de l'Ouest. Ces administrations pouvaient ne pas avoir de mauvaises intentions; mais elles ne calculaient les opérations que par quelques résultats partiels, qui étaient affligeans sans doute, et point du tout par les résultats généraux qui étaient l'établissement de la paix.

Fatigué des obstacles sans nombre qu'il rencontrait dans la faiblesse des uns, dans la mauvaise volonté des autres, et dans la pénurie absolue des moyens de finance, son courage s'ébranlait, et sa patience fut sur le point de succomber : Hoche veut donner sa démission : *Courage imperturbable*, lui répond Cherin; *restez aux côtes de l'Océan, c'est là qu'est la paix, c'est là qu'est votre gloire !* Ces paroles énergiques lui rendent la résolution qu'il sentait s'évanouir; il reprend l'immense fardeau dont il n'avait encore soulevé qu'une partie.

La surveillance de Hoche n'avait été jusqu'alors fixée que sur la rive gauche de la Loire ; bientôt il confie le soin de terminer les opérations de ce côté à des officiers aussi zélés qu'instruits, et passe lui-même la Loire avec soixante bataillons (à-peu-près quinze mille hommes), et deux régimens de cavalerie. Il attaque de front et à-la-fois les départemens de la Sarthe, Maine et Loire, Loire-Inférieure et Morbihan. Ces parties étaient les plus défendues par les rebelles. Leur résistance fut terrible, lorsque par l'effet des colonnes mobiles d'infanterie, ils se trouvèrent acculés sans munitions, ils se battirent à la bayonnette et corps à corps. *Ces malheureux étaient français !* dit Hoche. Les poignards, qui restaient la dernière ressource de leur fanatisme, furent très-meurtriers ; mais plusieurs combats de jour et de nuit ayant anéanti les plus dangereux, les autres plièrent, et s'avouant vaincus, déposèrent leurs armes.

Le chef Scepeaux, fut le premier des chouans qui se soumirent. Son exemple fut généralement imité par ceux de son parti ; après lui vinrent ceux de la Sarthe et Loire-Inférieure, le Morbihan se défendit jusqu'au moment où on attaqua les départemens d'Ille et Vilaine et des Côtes du Nord, qui lui faisaient passer des secours. Les moyens de résistance de ce département étaient soutenus par les secours qu'il recevait d'Angle-

terre, en hommes (*émigrés*), argent, armes et munitions. C'est aux colonnes de cavalerie, nouvellement mises en activité, que l'on dut la soumission qu'on avait regardée comme impossible; elle fut complette, et les chefs du Morbihan sont ceux dont la loyauté démeura la moins équivoque.

La Mayenne ne tint pas long-temps; les districts de Domfront, Vire, Mortain et Avranches, les départemens de l'Orne, du Calvados, et de la Manche formaient une même subdivision. On y combattit avec un courage égal. Les républicains soumirent par-tout les rebelles. *Frotté*, émigré et chef principal, ayant rejoint l'Angleterre avec quelques-uns de ses compagnons, le pays fut désarmé en même temps que l'Ille et Vilaine et la partie des Côtes du Nord qui était insurgée.

Lors de son retour à l'armée, Hoche avait promis à ses amis à Rennes, à Angers, à Nantes, qu'ils rentreraient sur leurs propriétés, dans trois mois; ils y sont tranquillement au bout de deux mois. Cette guerre, qui avait coûté tant de trésors, tant de sang, qui avait fait échouer tant de réputations, est terminée tout-à-coup, comme par une espèce de prodige: résultat admirable des efforts extraordinaires d'un génie vigoureux, à qui la science des négociations devint en un moment aussi familière que celle de la guerre!

A peine ses travaux immortels viennent-ils de conquérir le laurier du pacificateur de la Vendée, qu'il s'empresse de justifier ce glorieux surnom par un nouveau bienfait. La paix que vient de donner son courage aux infortunés vendéens, il la couronne en leur donnant la liberté ; il lève partout l'état de siège, et fait succéder au régime militaire *le régime constitutionnel*.

L'histoire croit n'avoir point assez loué l'abdication de ce proscripteur Romain, qui, dégoûté de commander une nation dans laquelle il n'a vu que des bourreaux et des esclaves, veut la mépriser davantage encore, en lui faisant grâce de son despotisme : de quel œil verra-t-elle ce jeune homme qui, déposant sans regret la dictature dont il s'était servi pour fonder l'empire de l'humanité, s'empresse de la restituer avec respect, de la confondre dans la souveraineté du peuple ?

La Vendée éteinte et la Bretagne pacifiée, Hoche conçoit le projet de faire retomber sur le cabinet de Saint-James le fléau de la guerre qu'il avait allumée dans notre république.

Les projets qu'on a vu le général Hoche proposer au comité de salut public, dès 1792, et lorsqu'il n'était encore qu'adjudant-général, ont prouvé que l'idée d'attaquer l'Angleterre n'était point nouvelle pour lui. Il portait à l'odieux gouvernement Anglais la haine profonde que lui ont vouée tous les républicains. Mais ce sentiment devenu comme

naturel à tous les cœurs français, avait pris dans celui de Hoche la force d'une passion, depuis le mémorable combat de Quiberon. Dans cette journée, monument éternel des vengeances nationales, il avait vu l'Anglais unir la lâcheté la plus vile à la plus froide atrocité ; il l'avait vu fuir sur ses vaisseaux, livrant à la rigueur de nos loix les émigrés que lui-même avait vomis sur nos côtes. Indigné de ces perfidies puniques, son ame, vraiment romaine, s'élançait déjà contre Carthage ; il jura, sur le rivage de Quiberon, de punir cette nation qui se vante encore d'être libre, alors que courbée sous le joug honteux d'un roi et de ses ministres, elle sert en esclave ses caprices, trahit elle-même sa propre liberté, et conspire, par l'inique emploi de ses richesses, contre la liberté de tous les peuples du monde. Dès-lors il regarda comme fatal à la république française d'avoir toujours ainsi, suivant la belle expression d'un ancien, *pendue sur sa tête* une ville puissante par son or, et funeste par l'exemple de ses vices ; dès-lors toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, semblèrent concourir à répéter le vote de Caton le censeur, dans le sénat : *Delenda Carthago.*

Hoche sollicite l'honneur d'aller venger les outrages faits à la république Française ; il demande à porter au sein de la Grande-Bretagne ces bataillons témoins et compagnons de ses ver-

tus guerrières. Rempli de ces idées, il arrive à Paris; il voit le gouvernement s'occuper de la régénération de la marine. Le ministre Truguet avait rétabli l'activité des ports; il créait des ressources inconnues; il équipait à la hâte des flottes menaçantes, Hoche vient donner un but à ces infatigables travaux, celui d'opérer un débarquement en Angleterre, afin de prendre l'offensive contre cette puissance colossale, usurpatrice des mers.

Hoche voit Truguet; leurs ames s'étaient entendues d'avance. Amour de la patrie, enthousiasme de la gloire et de la prospérité de la France, généreuse ambition, haîne vigoureuse contre l'Angleterre : tels sont les sentimens qu'ils éprouvent tous les deux; telle est la source de cette confiance mutuelle qui bientôt préside à leurs entretiens.

Ils se communiquent leurs moyens respectifs : Hoche en avait de réels; Truguet n'avait que les ravitaillemens de la marine délâbrée. Rien ne décourage Hoche : l'homme vulguaire est arrêté par les obstacles; l'homme de génie franchit toutes les barrières. Les secours de la marine sont bien faibles, il saura s'en contenter. Dès ce moment il embrasse dans leur ensemble les travaux nécessaires à l'exécution du grand dessein qu'il médite. Ces travaux sont immenses; qu'importe? tous les fardeaux sont légers pour sa force : tout lui paraît

un passage, tout lui devient une route. Placé dans les hauteurs les plus élevées, son esprit ne croit point descendre en se livrant aux détails ; il les saisit tous : levée de marins, arrivée et protection de convois de vivres, surveillance des travaux, épuration des sujets inciviques : rien ne lui échappe, rien ne lui sera étranger.

Un comité secret fut tenu chez un membre du directoire ; on y discuta l'étendue qu'il fallait donner au projet médité contre l'Angleterre : le ministre et le général avaient calculé leurs ressources. Truguet présente un plan vaste et décisif ; mais la célérité de l'exécution nécessitait quelques nouveaux fonds : le nerf de la guerre, l'argent manquait. Toujours entravé dans ses opérations financières, le directoire arrête qu'on se bornera, pour le moment, à une expédition contre l'Irlande. Le génie de Hoche, ainsi resserré, se révolterait contre ces limites ; son patriotisme l'y contient. Mais il ne considère l'Irlande que comme le chemin de Londres : il veut débarquer seul avec ses premières forces, renvoyer ses vaisseaux pour en ramener de nouvelles, se consolant de cette idée, que l'expédition d'Irlande n'est qu'un accessoire, et regardant toujours le trône britannique comme le point de mire de ses efforts. Ce n'est pas que l'Irlande ne pût déjà par elle-même être l'objet d'opérations de la plus haute importance. Ce pays, d'après les derniers recen-

semens, offre une population de quatre millions deux cents mille ames; l'Angleterre y trouve la pépinière des matelots pour ses flottes, des soldats pour ses armées; ce pays, par les avantages de sa position géographique, par la fertilité de son sol, par la richesse de ses matières premières, par la multiplicité de ses manufactures, présente des ressources inépuisables : l'Angleterre y trouve les principaux débouchés de son commerce, et la source de toutes ses munitions navales.

C'était donc un calcul doublement sage de vouloir commencer la révolution d'Angleterre par celle de l'Irlande. Une de nos meilleures feuilles périodiques (*la Sentinelle*, *par Leuliette*) a donné quelques considérations générales, très-bien senties, sur la facilité que promettait la situation de ce peuple. La misère et la servitude, où la domination du ministère anglais l'a réduit, n'a point anéanti son énergie; un esprit de mécontentement qui s'y manifeste depuis plusieurs années, le dispose à recevoir avec enthousiasme tout changement favorable à son indépendance. C'est sans raison qu'on a cru que le catholicisme était une barrière qui l'avait empêché jusqu'ici de s'élancer vers la liberté; car quelle est la religion qui ait précédé ou qui puisse éteindre dans le cœur de l'homme le sentiment de la liberté!

Il y a bien en Irlande plusieurs partis, celui des *Anglais*, celui des *Orangistes*, et celui des *Ir-*

landais unis; mais de ces trois partis, le premier seulement, composé des agens de l'Angleterre, et qui ne vivent que par elle, est intéressé à la conservation du gouvernement actuel; le second, composé des descendans de ceux qui suivirent Guillaume III, prince d'Orange, roi d'Angleterre, et demeurés en Irlande depuis que ce prince y défit Jacques II, formant la portion la plus considérable des deux chambres du parlement, des corporations et des corps constitués, ce second parti n'est d'accord avec l'Angleterre que sous la condition qu'elle le laisse gouverner; le troisième, connu sous le nom d'*Irlandais-unis* ou *Indépendans*, forme à lui seul les neuf dixièmes de la population, et ce parti peut être regardé comme la nation Irlandaise.

Or, il règne moins d'antipathie entre un Anglais et un Français, qu'entre un Anglais et un Irlandais; la raison en est simple : l'Irlande depuis qu'elle a été conquise, n'est pour le cabinet de Saint-James, qu'une colonie qu'il écrase de tout le poids de l'arbitraire. Qu'on juge de l'effet de cette conduite sur un peuple subjugué, par qui les traitemens les plus doux pourraient à peine faire pardonner l'usurpation du vainqueur. Lors de la guerre avec l'Amérique, quelques hommes énergiques avaient sonné le tocsin de l'insurrection; M. Grattam s'était sur-tout distingué dans cette lutte généreuse; ses discours respiraient cette

belle éloquence qui naît de la conviction : *Ma poitrine sera constamment oppressée*, disait-il un jour, *je n'éprouverai qu'une existence pénible, je ne goûterai point les charmes d'un doux sommeil, tant qu'un seul anneau de la grande chaîne qui pèse sur nous restera attaché aux pieds du dernier des paysans.* Quarante mille volontaires levés alors s'étaient liés par les sermens les plus solennels de périr ou de vivre libre. Ils s'exerçaient journellement; il leur fallait un chef non moins politique que guerrier, pour se mettre à leur tête; et le pays était dès-lors affranchi : ce chef attendu, quel homme était plus digne de l'être qu'un des héros de la révolution Française? Le moment semble en être arrivé.

Tous les plans sont arrêtés ; Hoche part pour Brest. C'est-là que son ame ardente devait être éprouvée par tous les obstacles que la perfidie multiplierait autour de lui ; c'est-là que les conspirateurs, abattus le 18 fructidor, ourdissaient leurs complots ; c'est-là que Villaret-Joyeuse, commandant des forces navales, trop lâche pour contrarier de front ses opérations, les entravait, et lui préparant des dégoûts de tous les genres, préludait à ces viles intrigues dont on a vu, dans le corps législatif, les odieux développemens.

Cet amiral avait jusqu'alors trompé le gouvernement par un faux patriotisme; il citait l'hypocrite continuité de ses services pendant le cours

de la révolution. Quelques talens nautiques l'avaient fait remarquer ; il était destiné à conduire dans les Indes Orientales une escadre et des troupes. Mais l'expédition d'Irlande dont il devait protéger la marche jusqu'au cap *Cléar*, parut à cet intrigant un retard aux projets mercantiles qu'il espérait réaliser au-delà du cap de Bonne-Espérance. Il avait d'abord séduit Hoche par les trompeuses démonstrations d'un dévouement sans bornes; bientôt le Prothée se découvre : n'ayant pu empêcher l'expédition par mille entraves, il voudrait aujourd'hui l'éluder, en faisant adopter un plan tout-contraire : il brûle d'aller se mesurer avec les Anglais..... aux Indes.

Qui pourrait être la dupe de ce prétexte ? *Il est au moins inutile, si non dangereux*, répond Hoche, *de faire quatre mille lieues pour aller combattre les Anglais qui sont à notre porte. Ne serons-nous pas assurés que le cap de Bonne-Espérance, comme la Jamaïque, que toutes les possessions Anglaises, en un mot, nous appartiendront, au moment où nous marcherons sur Londres ? Cela n'est point un rêve*, écrivait-il au ministre de la marine, *si je ne suis point abandonné, j'en prendrai la route après les récoltes prochaines d'Irlande, dont l'expédition n'est à mes yeux qu'un moyen plus certain pour arriver au but.*

Hoche apperçoit le traître, il le dénonce : Villaret est destitué..... Cette destitution, tant

méritée, mais trop tardive, donne l'explication de la conduite qu'on a vu, depuis, Villaret tenir contre le directoire, contre le ministre de la marine, contre Hoche lui-même, lorsque, porté au corps législatif par la faction royale, il y vint représenter Louis XVIII, sous le nom de représentant du peuple.

Les refus obstinés de tous les secours pécuniaires que nécessitait cette importante expédition; les dénonciations portées, chaque jour, à la tribune du corps législatif; les dégoûts dont on abreuvait les républicains dévoués au succès des opérations maritimes, toutes ces circonstances malheureuses remplissaient d'amertume l'ame impatiente de Hoche. Cette ame élevée, qui ne respirait que pour la gloire de sa patrie, s'indignait, mais ne se rebutait jamais. Il dévorait son cœur, il se roidissait contre la malveillance des dominateurs du corps législatif; il en connaissait la source, et c'est à Londres qu'il voulait la tarir.

L'audace des traîtres s'accroît, le courage de Hoche s'agrandit; ses forces semblent se multiplier : il presse le travail dans les arsenaux de Brest, sur les vaisseaux; il surveille, il accélère l'équipement; par-tout on sent les effets heureux de son activité brûlante, par-tout l'empreinte de son énergie. Mais quels obstacles n'avait-il pas à rencontrer dans les premiers instrumens dont il a besoin! quels dégoûts n'a-t-il pas à essuyer

de la part des officiers de la marine ! l'un prétend qu'il n'a rien de commun avec les généraux de terre ; l'autre, qu'il n'a des ordres à recevoir que du ministre de la marine. Dans une lettre à ce ministre, Hoche nous peint en peu de mots sa situation cruelle : ceux qui ont connu sa sensibilité, ne se méprendront point sur ses véritables sentimens, malgré quelques traits de gaieté, dont il cherche à les déguiser :

Qu'est-ce qne la marine ? ô mon cher ministre ! le beau problême à résoudre ! Dieu me garde de m'en mêler jamais ! Quel composé bisarre ! un grand corps dont les parties sont désunies et incohérentes, des contradictions de tous les genres, l'indiscipline organisée dans un corps militaire ; ajoutez à cela l'orgueilleuse ignorance et la sotte vanité, vous aurez le complément ! Pauvre Morard de Galles ! il est déjà vieilli de vingt ans ! Que je le plains et que je vous admire !

Les travaux qui ont, jusqu'à ce moment, occupé le général Hoche dans les armées de terre, sont bien différens de ceux qu'il entreprend aujourd'hui. C'est ici qu'on reconnaît le génie transcendant pour qui rien n'est nouveau, qui embrasse d'un coup-d'œil toutes les combinaisons, soumet tout à sa prévoyance et calcule d'avance toutes les chances qu'il va courir, qui veut en quelque sorte enchaîner la fortune.

Ici Hoche trace d'une main sûre le plan hardi

de son périlleux débarquement ; là, il détermine déjà ses mouvemens militaires en pays ennemi ; là, il médite quelles ressources de subsistances il doit se créer sur une terre étrangère ; car, les subsistances qu'il trouve dans les vaisseaux de la république, il a la générosité de s'en priver ; il les réserve toutes entières aux braves marins qui vont le conduire. Non moins audacieux, qu'autrefois *Guillaume-le-Conquérant*, il veut, en touchant le sol Anglais, enlever à ses compagnons d'armes et à lui-même tout moyen de retraite ; ce n'est pas en brûlant inutilement ses vaisseaux, mais en les renvoyent sur-le-champ dans les ports de la républiqne Française. Ainsi, bravant la poursuite d'un ennemi supérieur en force, il conservait aux équipages un approvisionnement intact, capable d'alimenter une nouvelle opération.

Homme d'état et législateur, il prépare la constitution du peuple qu'il va affranchir ; car ce serait peu pour Hoche d'attaquer, de brûler les arsenaux de l'Angleterre, d'anéantir d'un seul coup les titres d'orgueil et les moyens de prospérité des oppresseurs : il veut encore donner aux opprimés une existence heureuse et libre, afin que sa victoire même devienne un bienfait.

La guerre de la Vendée avait développé en lui les talens de l'homme d'état. Les circonstances diverses de sa position l'avaient mis à

portée d'apprécier l'extrême importance d'un bon système maritime, fondé sur des bases dignes de la puissance de la république française. Les mouvemens de cette guerre l'avaient rapproché de nos ports, et il en avait vu lui-même l'affreux dénuement ; plus d'une fois il avait gémi de l'incurie de l'ancien gouvernemement sur tout ce qui tenait a la marine. Pénétré de la grandeur des intérêts qui se lient intimement à sa prospérité, il dirige vers ce but tous les soins que ne réclamaient pas impérieusement ses autres opérations. Tous ses efforts concoururent dès-lors à seconder le zèle et les travaux du ministre Truguet. Ces vives sollicitudes pour la prospérité de la marine, Buonaparte aussi les a constamment témoignées ; et certes, la rencontre simultanée des idées de ces deux hommes sur une partie d'administration aussi importante, est une circonstance qui ne doit point échapper à l'attention du gouvernement Français. Jamais le vainqueur d'Italie, au milieu de ses plus éclatans triomphes, ne perdit de vue les intérêts de la marine française; sur le théâtre de ses conquêtes, on l'a vu s'occuper avec un soin particulier de tout ce qui pouvait alimenter l'arsenal de Toulon. La république lui doit les secours qui ont facilité l'équipement et la sortie des deux escadres qui furent armées dans ce port. Hoche, comme Buonaparte, était pénétré de cette incontestable

vérité, qu'à la régénération d'une marine puissante sont attachés le salut et la richesse de nos colonies; que la marine seule peut rendre à la France sa part dans les trésors des deux hémisphères, favoriser la circulation, en multipliant les canaux utiles; et réparer ainsi tous les maux inséparables des négligences survenues pendant une grande révolution.

Nous voyons par l'histoire, dit l'éloquent panégyriste de Duguay-Trouin, *que toutes les nations qui ont cultivé la marine, ont joué un très-grand rôle.* Tyr, devenue la reine des mers, s'est enrichie des dépouilles du monde, et l'a peuplé de ses colonies; Athènes a eu la supériorité sur toutes les républiques de la Grèce; Carthage a disputé l'empire de l'univers; Rome n'eût pas étendu si loin ses conquêtes, si elle n'eût équipé des flottes. Venise, sortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par sa puissance, et enrichi l'Occident par son industrie; L'Espagne a presque obtenu la monarchie universelle, dans le temps que ses flottes découvraient un nouveau monde; l'Angleterre, du sein de ses rochers, et parmi les orages de son gouvernement, a souvent fait pencher la balance de l'Europe, et la retiendrait encore, si la France ne l'attaquait enfin jusque dans les chantiers même de sa marine; la Hollande, pauvre et esclave, a trouvé dans ses vaisseaux la richesse et la gran-

deur, ses pavillons ont été l'étendard de sa liberté; la Turquie a été au plus haut point de gloire et de puissance, lorsque Dragud et Barberousse commandaient les flottes immenses de Soliman. Si nous portons les yeux sur nous-mêmes, nous verrons la marine, peu connue sous la première race, ranimée sous Charlemagne, servir de barrière aux inondations du Nord; négligée sous ses successeurs qui négligèrent tout; rétablie sous le premier des Philippe, porter des conquérans dans l'Asie, s'élever par des progrès lents jusqu'à François Ier, retomber pendant l'orage des guerres civiles, reparaître sous Louis XIII, où elle trouva Richelieu, étonner et faire trembler l'Europe sous Louis XIV; toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulsion des grands génies.

Hoche avait entendu la leçon de l'histoire; il ambitionnait l'honneur de rendre à sa patrie une puissance qu'elle avait perdue; il se livrait avec une ardeur singulière à toutes les études relatives à la marine. Les progrès qu'il fit dans la science nautique furent surprenans. Il questionnait fréquemment les officiers de l'état-major sur l'astronomie, et les difficultés qu'il leur soumettait étaient toujours la preuve de la justesse et de la pénétration de son esprit. Le contre-amiral Bruix, dont le témoignage est d'un grand poids dans cette matière, étonné plus d'une fois des connais-

sances qu'il découvrait chaque jour dans le général Hoche, a déclaré : *que Hoche, après une année d'expérience, aurait été le meilleur ministre de la marine qu'on pût trouver en France.*

Dans les efforts redoublés que fait le général Hoche pour atteindre un nouveau genre de gloire, des observateurs ont cru remarquer qu'il se sentait digne de balancer Buonaparte. Je suis un de ceux que cette remarque a pu frapper ; elle ne me paraît avoir rien que d'honorable pour les deux héros ; car ici s'élève une raison de plus d'admirer Buonaparte, dont l'exemple enflammait des talens utiles à la république, alors que lui-même la sauvait par son génie ; ici s'élève une raison de plus d'estimer Hoche, dont l'ambition se portait aux entreprises par lesquelles il croyait pouvoir le mieux servir la république. Oui, sans doute, je crois que les trophées de Miltiade éveillaient Thémistocle ; mais s'il voulait être l'émule des grands talens, Hoche savait d'abord en être l'admirateur. *J'estime Buonaparte*, disait-il souvent à l'amiral Morard de Galles ; *il a juré la liberté de son pays, et ses victoires tiennent bien son serment. Aussi, lors de mon dernier voyage à Paris, l'ai-je soutenu de toutes mes forces contre les royalistes. Pour me séduire et pour le décourager, ces messieurs me faisaient son successeur à l'armée d'Italie. Je l'ai soutenu, parce qu'il le mérite ; il est bien juste de le défendre au-*

dedans, pendant qu'il triomphe si glorieusement au-dehors.

Un jour lisant dans les gazettes le récit des victoires de l'armée d'Italie, on le surprit à dire, en levant les yeux au ciel : *Heureux jeune homme, que je te porte envie !* — *Envie !* répéta en riant un de ses amis qui l'avait entendu. — *Oui*, répondit Hoche, *mais jamais jalousie.*

Ne trouvant plus un coin de la terre où la gloire de Buonaparte ne fût parvenue, il avait été chercher la sienne sur un autre élément ; heureux, se disait-il, s'il pouvait, par l'affranchissement des mers, consolider la paix que Buonaparte allait donner au continent.

Ce sentiment n'étonnera point les ames élevées. Si la lecture des vies des Hommes Illustres de Plutarque a souvent fait sur elles les impressions les plus vives ; si les vertus de quelques-uns de ces héros, morts depuis si long-temps, ont excité la noble passion de leur ressembler, de quelle ardeur ne devait pas se sentir transporter un jeune militaire qui voyait obscurcir en un instant ses plus brillans succès par les triomphes d'un mortel extraordinaire, pour lequel l'antiquité, comme rayée, n'offrait plus de sujets de parallèle, qui ne laissait plus exister que lui dans le monde, et s'emparait à-la-fois du passé, du présent et de l'avenir ?

L'usage des généraux médiocres est de s'occu-

per exclusivement des succès de leur amour-propre ; concentrés dans l'intérêt de leurs entreprises, ils s'emparent de tout ce qui peut les aider, ils rassemblent autour d'eux, les ressources destinées à plusieurs armées.

Peu leur importe que tout manque aux autres ; ce dénuement même, et l'impuissance où ils placent leurs rivaux, ils l'envisagent avec satisfaction comme un embarras utile à leur gloire.

Jamais les vues de Hoche ne furent ainsi retrécies et personnelles. En regardant autour de lui quelles ressources lui étaient nécessaires, il portait autant de bienveillance et d'affection au succès de la gloire des autres qu'à la sienne propre. Le sentiment de sa force lui donna toujours cette grandeur, qui fait plutôt appeler les rivaux que les craindre. Son horizon était celui de la république entière. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu, par un dépouillement généreux, priver son armée (et son armée c'était plus que lui-même) des ressources les plus urgentes qui se trouvaient son sa main, pour alimenter et vivifier les ports, distribuer aux marins des subsistances avec des consolations, ranimer leur courage, et les rattacher à leur utile profession, dont la misère les arrachait!

L'ame de l'opération méditée était le secret. Comment cependant parvenir à cacher une opération dont les préparatifs appelaient sans cesse tous

les regards. L'Angleterre avait alors son ambassadeur (Malmesbury) à Paris, et tous ses espions en campagne pour en découvrir l'objet. Par les intelligences que Hoche avait su conserver dans la chouannerie, il découvrit qu'il avait été fait un dépôt de cent louis, promis à l'imprimeur de Rennes pour la remise d'un imprimé quelconque, qui pût faire connaître le but de l'opération préparée à Brest. La curiosité de nos ennemis lui parut le moyen le plus naturel de les tromper ; il charge le citoyen Shée de faire avec l'air du mystère le plus profond, un manifeste au peuple de Portugal. Ce manifeste fut présenté d'une manière très-confidentielle à un prêtre réfractaire du pays, pour le traduire en langue portugaise. Pendant qu'il donnait ainsi le change aux espions apostés à Rennes, il envoyait à Angers le même citoyen Shée pour y faire imprimer les véritables pièces de l'expédition d'Irlande. L'escorte dont il le fit accompagner, persuada aux chouans que le citoyen Shée était un évêque émigré, rentré et déporté en Suisse.

Désespérant d'arrêter par la perfidie celui qui marche à son but en triomphant de tous les obstacles, Pitt a recours à l'assassinat.

Depuis huit jours, le ministre de la guerre avait averti Hoche qu'un émissaire Anglais était parti de Londres avec la mission d'attenter à ses jours. Loin de se mettre en garde contre les tentatives dont il était prévenu, Hoche avait jeté

dans un coin de son cabinet la lettre qui lui donnait cet avis ; elle fut connue trop tard des officiers de son état-major. Un soir (à Rennes), comme il sortait de la comédie, accompagné des généraux Hédouville et Debelle, un coup de pistolet, fortement chargé de plusieurs balles, est tiré sur lui. Pour être plus certain de son coup, l'assassin avait appuyé la main sur une borne ; mais elle vacilla au moment de l'exécution, et l'arme détournée par le tremblement de la main ne blessa personne. L'inaltérable sérénité de Hoche est bien remarquable dans ce moment ; tout le monde est épouvanté du péril auquel il vient d'échapper, lui seul conserve le plus grand sang-froid ; l'assassin fut amené devant lui, il le vit sans la moindre émotion ; mais à l'instant où ce forcéné se jeta à ses genoux suffoquant de sanglots, et confessa son crime en implorant sa miséricorde, c'est alors qu'une altération sensible se fit remarquer dans les traits de Hoche ; il fut forcé de détourner la tête pour laisser couler les larmes que lui arrachait la pitié. *Malheureux*, lui demanda-t-il, *as-tu une femme et des enfans ?* Celui-ci était dans le besoin, il avoua que la misère l'avait porté à ce crime. On lui avait promis cent louis, on ne lui en avoit encore donné que six. Hoche envoya vingt-cinq louis à sa femme pour sa subsistance et celle de ses enfans ; il fit faire par un peintre de Rennes le portrait de

cet

cet assassin; on l'a vu le porter sur lui et le considérer souvent. L'information apprit que l'instigateur du crime était un homme de qualité qui déguisait son nom sous celui de Charles.

A peine Hoche était-il échappé à cet accident, qu'un autre d'un nouveau genre vint lui donner des craintes non moins fondées en apparence. Le lendemain d'un souper fait avec plusieurs de ses amis, il sentit tout-à-coup les tranchées les plus violentes. Il venait de recevoir une lettre de quelqu'un, dont il connaissait la moralité et l'attachement, qui lui conseillait de prendre des précautions contre le poison. On appèle les premiers officiers de santé de Brest. Le domestique de confiance du général, effrayé pour son propre compte, croit en ce moment éprouver un dérangement dans son estomac; ce dérangement pouvait n'exister réellement que dans son imagination frappée de terreur; mais l'annonce des souffrances de ce domestique, et l'augmentation graduelle des douleurs réelles de Hoche, étaient faites pour ajouter aux inquiétudes. L'officier de santé, interrogé sur le parti à prendre, en cas d'empoisonnement, avouait ingénuement que ses connaissances, et celles des médecins Français en général, étaient bornées en matière de poison; qu'il fallait se contenter d'employer les calmans, tels que le lait..... Les déchiremens de

Hoche devenaient plus aigus, et les vomissemens ne donnaient aucun soulagement.

Qu'on se représente la situation d'un général aussi impatient que Hoche, qui, arraché à l'armée qu'il commande, dont partie est déjà embarquée, à la veille d'une expédition dans laquelle il a placé toutes les espérances de sa gloire, croit porter dans ses entrailles le principe d'une mort cruelle et prochaine! Ses amis, autour de son lit, ne peuvent déguiser leurs alarmes; aussi tranquille que Socrate au milieu de ses disciples, Hoche, au milieu de ses amis, oublie ses douleurs pour s'occuper de les rassurer. Le lendemain, les symptômes prirent un caractère moins effrayant; mais deux jours se passèrent encore sans qu'il fût hors de danger. *Enfin le mal se guérit de lui-même sans qu'on eût pu en assigner la cause.*

Quelles impressions peuvent faire sur Hoche les lettres anonymes, le fer, le poison? La malveillance lui porte des coups bien plus certains; elle attaque l'entreprise elle-même. Tous les obstacles apportés par le mauvais esprit de la marine semblent se multiplier pour la faire échouer. Hier, les marins avaient promis leur bonne volonté, tout devait aller au mieux; aujourd'hui, ils disent le contraire. Les vents sont bons, mais l'on n'a pas d'ancres; les vivres ne sont pas répartis également... *Que sais-je*, écrit Hoche au directoire, *ce qu'il nous manque! Hier, pour*

allonger le temps, on voulait armer les frégates de Richery en flûtes, leur ôter leurs canons, etc. Je m'y suis opposé ; mais maintenant nous n'avons pas toutes nos voiles ; j'oserai presque répondre qu'avant un mois on nous assurera qu'il n'y a pas d'eau à la mer.

L'exemple de l'insubordination de la marine allait gagner les troupes de terre ; mais, s'il n'est pas au pouvoir de Hoche de retenir les troupes placées hors de son commandement, au moins saura-t-il bien ranger à la discipline celles qui dépendent de ses ordres. Pendant que les différens corps arrivaient à Brest, on vint lui annoncer que trois compagnies de grenadiers, mécontentes de n'avoir point reçu le prêt, refusaient de s'embarquer jusqu'à ce qu'elles fussent payées. Hoche voit tout le danger de ce commencement d'insurrection ; il ordonne que les grenadiers soient envoyés sur-le-champ à quinze lieues de Brest, dans un village, et *privés de l'honneur de participer à l'expédition*. Une heure après, on lui rapporte que les officiers étaient parvenus à leur faire entendre raison et à les embarquer. Indigné de cette espèce de transaction, Hoche les fait ramener à terre. Cette opération ayant duré quelque temps, la nuit était survenue et les portes de la ville se trouvaient fermées ; les mutins furent amenés sur la place d'armes, et laissés toute la nuit, sans vivres, à

la belle étoile. « *Je ne veux point avec moi des hommes qui n'ont de mobile que l'or* », leur dit Hoche. Qu'on juge de l'effet de ces paroles sur des grenadiers Français. L'affront d'être exclus de l'expédition, les met au désespoir. Ils menacent d'exterminer les deux moteurs de la révolte, ils supplient, ils expriment leurs regrets et leur douleur. Hoche, touché d'un si noble repentir, croit leur fautes suffisament expiées, et permet qu'ils reprennent leur rang dans l'armée. Ils s'en montrèrent dignes par un zèle et un dévouement sans mesure.

Hoche croyait avoir atteint le but de ses infatigables travaux. La flotte est prête : il fait embarquer le reste de ses troupes, il s'embarque lui-même.

Il est accompagné du principal fondateur de l'union Irlandaise *Théobald Wolf Tone*, natif de *Dublin*, connu en France sous le nom de l'adjudant-général Smith ; le général Hoche lui avait fait donner ce grade pour le mettre à même de suivre les opérations militaires relatives à la délivrance de sa patrie. Ce brave homme est le même que, deux ans après, l'on a vu fait prisonnier au lac Swilly avec le général Hardy, et qui, en entendant donner l'ordre de le mettre aux fers, répondit à ses tyrans : *Vous avez beau faire ; je suis plus fier de mes chaînes que d'une étoile ou d'une j'arretière !* traduit devant la cour

martiale, et ses juges paraissant lui conseiller de nier ses intentions pour sauver sa vie, il ajouta : *qu'il avait tout fait pour aider sa patrie à secouer le joug, que n'ayant pu réussir, il se trouvait heureux de sceller de son sang les principes sacrés de l'indépendance* ; c'est le même qui ayant démandé à mourir de la mort d'un soldat, et n'ayant pu obtenir la grâce d'être fusillé, crut devoir sauver l'uniforme français dont il était revêtu, de l'ignominie et de l'échaffaud, et se coupa lui-même la gorge avec un canif qu'il était parvenu à dérober à ses bourreaux....

La dernière pensée de Hoche, en quittant la terre, est toute remplie déjà du desir de la seconde expédition : tant il est sûr du succès de la première. Sa dernière parole au directoire est pour recommander à sa sollicitude le second départ.

Celui que tant de vertus ont illustré, que l'estime et la reconnaissance de la patrie environnent, que l'admiration de l'Europe a couronné, celui-là dont la carrière est déjà pleine, alors que celle des autres est à peine commencée. Hoche remet aux caprices des flots sa vie, et ce qu'il prise bien plus que sa vie, sa gloire acquise. Il l'abandonne à des marins dont il n'a pu éprouver les talens, ni le courage. Mais celui que les phalanges disciplinées de l'Autriche n'ont pu retarder, celui qui, d'un vol rapide, a franchi les montagnes de la terre, pourrait-t-il être un moment indéterminé devant les abymes de l'Océan ?

Il part monté sur une légère frégate (*la Fraternité*). Aussi fier que la flotte Romaine qui portait Scipion et la ruine de Carthage, l'escadre est rassemblée.... les voiles déployées.... Il part....

D'avance son projet fait trembler l'Angleterre, et la dérange toute entière de ses ateliers et de son négoce. *Citoyens*, dit Hoche aux marins, après s'être embarqué, *nous ne sommes pas ici pour faire des prises*. Mais c'est pour la première fois qu'il paraît sur les mers; la force d'un élément qu'il n'avait point encore bravé, l'arrache un moment à lui-même.

Tant de grandeur devait-elle devenir le jouet des vains caprices du sort? et la fortune si souvent infidelle à la cause de la justice, avait-elle cette fois encore choisi Hoche pour être la victime de ses cruelles épreuves?

L'armée navale, composée de quinze mille hommes d'élite, et brûlant du desir de combattre, avait mis à la voile le 25 frimaire. Le temps était favorable; l'ennemi croisait devant Brest; elle parvient à tromper sa vigilance; premier succès qui semblerait un heureux augure de sa destinée ultérieure! Déjà les vaisseaux portent nos guerriers vers cette Irlande qui attend ses libérateurs: ah! que les vents les secondent encore deux jours, et ils auront atteint les rivages qu'ils vont affranchir; déjà la terre de la France a disparu à leurs

yeux... La république attentive est partagée entre la crainte et l'espérance; l'Europe est frappée d'étonnement; elle ne croyait plus à l'existence de la marine Française; stupéfaite, elle la voit, comme par un pouvoir magique, sortir tout-à-coup de son néant; l'Europe, dans un recueillement inquiet, attend l'issue d'une entreprise qui va décider la liberté des mers.

Sans doute il était digne d'assurer désormais leur affranchissement, et de punir leur infâme oppresseur, ce directoire entouré de l'honneur de tant d'efforts, qui, relégué dans les angoisses de la pénurie la plus absolue, brisant les entraves apportées sans cesse par les conspirateurs dominans au sein du corps législatif, et au moment même où on lui faisait user une partie de ses forces contre ses véritables appuis, était parvenu à improviser une expédition aussi intéressante et décisive par son but; ce directoire enfin qui, échappé des crises de sa naissance, commençait à prendre une attitude imposante aux yeux de l'Europe.

Mais, dès l'aurore de l'expédition, un génie mal-faisant avait tenté de la paralyser; le même génie devait la poursuivre dans toutes ses chances, en ternir les différentes périodes, et lancer enfin sur ses derniers résultats tout le poids de sa fatale influence.

Les élémens conspirent avec les conspirateurs: tout est d'accord contre les desseins de la liberté.

Tout-à-l'heure les vents étaient favorables; à peine la flotte est arrivée dans la haute mer, qu'ils deviennent contraires. Le signal avait été donné trop tard pour partir ensemble; la flotte n'avait appareillé que successivement; cette première faute fut irréparable. Un ouragan entraîne Hoche. Dès la première nuit, il se trouve poussé loin du corps de l'armée navale : déjà ses compagnons d'armes l'ont perdu.

Si du moins la présence d'esprit des commandans secondaires pouvait suppléer à l'absence du chef.... Mais non; éloignés de Hoche, ils semblent avoir perdu toutes leurs facultés; la tête est séparée du tronc : ce n'est plus qu'un corps languissant, privé des premiers principes de la vie.

L'armée de terre et de mer, délaissée de ses chefs que les vents lui ont arrachés, se présente toute morcelée devant l'Irlande; elle touche ses côtes, elle entre, elle sort de ses ports sans rencontrer l'ennemi; quelquefois les vagues la rejettent en mer, bientôt d'autres vagues la font rentrer. Dix jours consécutifs sont consumés, pendant lesquels presque tous les vaisseaux de la flotte sont apperçus et reconnus par les habitans de l'Irlande; leur cœur a tressailli à la vue de leurs libérateurs. Vain espoir! illusion cruelle! les généraux en chef sont absens : ceux qui les remplacent devraient agir, ils délibèrent; ils devraient débarquer, ils assemblent des conseils;

le moindre événement fait prendre et changer les résolutions ; tout fait un devoir de descendre à terre, tout est un prétexte de rester dans les vaisseaux ; le temps précieux échappe ; l'heure de la liberté est sonnée ; elle s'envole.... Républicains, qu'avez-vous fait de votre courage ? qu'est devenue cette audace qui tant de fois épouvanta vos ennemis ? Eh ! quoi, ne savez-vous plus que vous consulter ; quelles sont ces stériles et honteuses délibérations ? la tempête vous a dérobé le vaisseau de Hoche ; mais la tempête peut-elle vous dérober à l'ascendant de son génie ? Son ame n'est-elle pas toute entière dans vos rangs ? Du sein des flots qui couvrent la frégate, du sein des périls qui le cernent de toutes parts, il vous voit, il vous presse ; son grand cœur s'élance au milieu de vous ; il vous crie de vous jeter parmi ce peuple qui vous tend les bras, et dont vous avez promis de briser les fers.

En effet, quelques efforts assuraient le succès ; la république n'aurait pas eu l'inconsolable regret de voir perdre, en un moment, le prix de tant de travaux et de sacrifices ; la présence de quelques milliers de républicains suffisait pour ranimer l'espoir des malheureux Irlandais, et donnait la facilité d'essayer toutes les tentatives ultérieures.

Pendant ces fatales irrésolutions, que ne peut vaincre le courage des officiers de terre, la frégate de Hoche avait eu à lutter seule contre plu-

sieurs vaisseaux ennemis : la prestesse de ses manœuvres l'avait fait échapper à leurs poursuites. Il atteint enfin les côtes de l'Irlande ; il se présente devant ses ports, il espère y trouver la flotte réunie au lieu convenu. Quelle est sa douleur, lorsqu'il apprend qu'elle s'est séparée en désordre, et qu'elle a repris le large sans avoir opéré même un débarquement partiel ! Que fera-t-il ? Que résoudre ? Si du moins, sur le point où son vaisseau doit toucher, il était certain de trouver quelques patriotes réunis, son projet est aussitôt arrêté que conçu, il ne balancerait pas un moment à l'exécuter ; il se précipiterait au milieu d'eux, et là, fort de son courage, secondé par le génie de la liberté, il jeterait, au sein de l'Angleterre, le noyau d'une *Vendée républicaine ;* mais dans l'incertitude où le plonge son dénuement, ira-t-il s'exposer, sans fruit, au danger de tomber, seul et sans défense, au pouvoir des satellites de Georges ? Doit-il, par une témérité intempestive et inutile à sa patrie, préparer à l'insolente Albion un nouveau sujet de triomphe, à la république et à ses compagnons un sujet éternel de deuil ? Cette solitude profonde, le délaissement absolu de tous les siens, tout lui impose la nécessité de la retraite ; le cœur navré d'amertume, il s'éloigne de ce peuple à l'affranchissement duquel il avait dévoué sa vie ; des larmes coulent de ses yeux, au moment où ses derniers

regards perdent la terre dans laquelle il allait implanter la liberté, et que son départ laisse retomber sous l'oppression.

De nouveaux dangers devaient traverser le retour de Hoche ; il essuie encore des tempêtes. Quoiqu'il soit de tous les hommes de l'équipage le moins exercé à la mer, il se fait remarquer pour le plus intrépide : il brave les flots furieux qui couvrent le vaisseau ; il est sans cesse sur le pont, assis avec un officier de marine, sur une peau d'ours blanc, dont il se servait lorsqu'il bivouacquait à l'armée, il disait à cet officier en consultant un Neptune qu'il avait ouvert sous ses yeux : *Les Anglais ne veulent pas reconnaître la république Française, mais nous les y forcerons bien.* Regardant ensuite une mappemonde, il ajoutait : *Le monde est bien grand; mais, après avoir vaincu les Anglais, nous irons faire respecter le pavillon républicain, tout autour du globe.*

Pendant toute la traversée, la frégate était toujours sans voiles, à peine avait-on pu manger à table deux fois : la peau d'ours blanc de Hoche, étendue sur le pont, servait de nappe : cette peau lui était bien utile à bord ; car il était impossible de se tenir debout, à cause des grands roulis du bâtiment. Tous les passagers étaient incommodés du mal de mer ; lui seul supportant les fatigues, avec l'assurance d'un marin consommé,

mettait la main à la manœuvre, encourageait par son exemple toute la troupe de terre à suppléer le plus mauvais équipage qui ait jamais existé. Ses yeux excellents distinguaient les objets aux distances les plus lointaines. Plus d'une fois sa présence d'esprit avait sauvé la frégate : elle se trouve bientôt engagée dans un danger dont toute sa vigilance n'avait pu la préserver. Ayant pris forcément le parti de retourner à Brest, *la Fraternité* fut vivement poursuivie par deux vaisseaux ennemis très-forts ; elle était parvenue à les tromper à la faveur des ténèbres de la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, on fut fort étonné de se voir au milieu de la flotte anglaise ; aucune espérance d'échapper à ce blocus : aussitôt les dispositions sont prises pour jeter à la mer les drapeaux républicains, les manifestes, les journaux, les papiers de toute espèce. Chacun calculait ce qu'il pourrait sauver avec soi ; on s'attendait d'un moment à l'autre à se voir conduire dans les prisons d'Angleterre. Des officiers Anglais que l'on avait fait prisonniers dans la route, et qui se trouvaient à bord, ne dissimulaient pas l'espérance d'être incessamment délivrés ; la joie qu'ils manifestaient, achevait de porter le dernier coup au cœur des républicains. Dans cette déplorable situation, Hoche conserve toute sa fermeté ; et, sans se dissimuler le véritable embarras de la circonstance, il demeure supérieur aux caprices du sort.

On dirait qu'étonnée du courage qu'elle n'avait pu intimider, la fortune voulut lui rendre hommage, en cessant de le poursuivre. La mer devint tellement grosse, le vent si fort, qu'au milieu même des vaisseaux Anglais, occupés de leur propre conservation, la frégate *la Fraternité* fut prise par eux pour l'une des leurs; elle tint la même route jusqu'à la fin du jour; changeant alors sa direction à la faveur des ténèbres, elle arriva heureusement au mouillage de l'île de Rhé (cette manœuvre habile est due toute entière au contre-amiral Bruix), un mois juste après le départ de Brest.

Mais quel affreux spectacle le général Hoche était condamné à voir avant son retour? il rencontre sur sa route le vaisseau *le Scævola* qui faisait eau depuis quatre jours, et prêt à périr avec son équipage. Cette malheureuse carcasse, déjà presque submergée se soutenait encore par la vigueur des passagers qui, depuis quatre jours, s'occupaient sans relâche à la pompe; mais, abandonnés des matelots, qui refusaient le service, ces malheureux tombaient de fatigue, et l'équipage était englouti, s'il n'avait eu le bonheur d'être apperçu par le vaisseau *la Révolution*; le brave capitaine Dumanoir s'empresse aussitôt d'y porter du secours.

L'exemple de célérité qu'il donne à ses matelots, les électrise: loin d'imiter ceux du *Scævola*

ils ne veulent pas prendre plus de repos que leur infatigable chef, avant que le capitaine Obet, qui descendit le dernier du *Scævola*, dont il avait le commandement, ne fût à bord de *la Révolution*.

Qu'on se retrace ici l'idée de ce terrible spectacle. Un vaisseau coulant bas, l'équipage d'un autre se sacrifiant en quelque sorte pour sauver celui du premier, une mer affreuse, la brume, les vents, la nature enfin, semblant être déchaînés contre les hommes qui veulent résister à ses efforts! Quel pinceau pourrait rendre cette première vue du tableau? . . . . . mais la seconde offrait-elle quelque sujet de consolation? Deux mille deux cents hommes se trouvaient à bord d'un vaisseau de soixante-quatorze, qui avait à peine des vivres pour huit jours. Le capitaine Dumanoir prit aussitôt le sage parti de se réduire à une demi-ration. Reçois, généreux Dumanoir, le tribut d'estime et de reconnaissance que mérite ton dévouement; tu as sauvé la vie à deux mille quatre cents de tes concitoyens. A Rome, il t'eût suffi d'en sauver un seul, pour que ton front fût couronné de chêne; mais la couronne civique que la patrie doit te décerner, le simple récit de ta belle action, ne l'a-t-il pas déjà placée sur ta tête?

L'instant où l'équipage prit terre, est encore un de ceux où le sang-froid de Hoche continue

de se soutenir. Dans l'obscurité d'une nuit profonde, il errait depuis quatre heures sans boussole, accompagné de l'honnête citoyen *Shée*. Tantôt à la voile, tantôt à la rame, dans une frêle chaloupe, couverte par une mer houleuse, vent frais et pluie. L'officier de marine chargé de les conduire à terre leur avait déclaré qu'il ne connaissait point ces parages. Quelqu'un cria *navire ;* sur-le-champ ils se portèrent dessus pour aborder et passer la nuit ; mais un moment après on se sentit violemment toucher contre des pointes de rocher ; tout le monde s'attendait à couler bas. Les matelots se jettent à la mer et trouvent fond ; la plupart des passagers suivaient. Retenu par une attaque de goutte qui le réduisait à l'immobilité, le citoyen Shée pressait Hoche de se sauver et de le laisser périr tout seul. C'est bien dans ces circonstances, où le soin de sa propre conservation ne laisse pas à l'homme la possibilité de feindre un sentiment, qu'on peut juger le cœur de Hoche. *Nous nous sommes promis que nous ne nous séparerions qu'à la mort*, répondit-il à son ami, *je ne vous quitterai point d'une autre manière*. Le sort moins rigoureux voulut qu'à peu de distance il se trouvât un point abordable : on tira la chaloupe. Ce que l'on avait pris pour un navire, était le moulin de Houmeau, éloigné d'une lieue de la Rochelle. Shée était perclus de tous ses membres : Hoche charge sur ses épau-

les le respctable vieillard, et ne permettant pas qu'un autre prît ce soin, nouvel Enée, il le porta gaiement pendant tout le chemin. Le meûnier, qui avait d'abord pris les républicains pour des pirates Anglais, les conduisit dans sa cabane. Ils se sèchent au feu, et couchent sur la paille en attendant le jour. Le matin, ils arrivent au port de la Rochelle...

Qui pourrait peindre l'ame agitée de Hoche dans ces pénibles instans? C'est la première fois, sans doute, que la vue de sa patrie l'afflige; mais il devait en ce moment descendre sur un autre rivage, et depuis qu'il l'a quitté, il se croit indigne de revoir celui de la France. Ni le salut de ses compagnons, ni les embrassemens de ses amis, ni la réflexion de l'inutilité de sa bravoure, ni même la conscience de tous les efforts qu'il a faits, ne peuvent le consoler du malheur de son retour: sa vie flétrie lui devient insupportable, il veut se dérober à lui-même. Mais l'espoir de reprendre sur-le- champ la tentative de l'expédition vient luire à ses yeux; cette idée seule peut le soutenir. Il court à Paris, il se jette dans les bras du ministre Truguet: *Mon ami*, lui dit-il, *nous sommes ce qu'il y a de plus malheureux sous le ciel. J'ai bien souffert, mais la moindre de mes souffrances est celle de la tempête. Mon ame est oppressée. Nous serions les plus vils des mortels, si nous aban-*

donnions le peuple Irlandais à la vengeance de ses tyrans, et notre entreprise n'est qu'ajournée. L'armée navale est rentrée en bien mauvais état; je sais qu'on vous refusera les moyens de réparer ces désastres: vous trouverez des ressources dans votre zèle imperturbable. Mon ami, équipez de nouveau votre escadre; expulsez, sans aucune exception, tout ce qui tient à la faction Villaret-Joyeuse; placez, avancez quelques officiers dont j'ai apperçu les talens et le dévouement, et je suis prêt à me rembarquer. Le directoire vient de me confier le commandement de l'armée de Sambre et Meuse; cette armée est désorganisée; j'en connais les élémens divers; j'y saurai rétablir l'harmonie; je vais m'y rendre, autant comme administrateur, que comme chef militaire. Je vais créer, réorganiser; vous, hâtez-vous de réparer votre marine, je m'attache irrévocablement à sa destinée. Ecrivez-moi que vos dispositions sont achevées, aussitôt j'appèle un général pour me succéder, je quite à l'instant les bords du Rhin pour voler à ceux de l'Océan.

La lettre de Hoche au ministre Truguet était le juste pressentiment des nouvelles et immenses obligations qui l'attendaient.

Je ne puis trop faire remarquer ici la marche singulièrement rapide de l'esprit de cet homme étonnant. Dans les différentes périodes de sa car-

rière, ses progrès semblent égaler aussitôt la hauteur des fonctions qui lui sont confiées. La nature libérale l'avait, il est vrai, doté de beaucoup d'avantages, mais l'infortune de ses parens lui avait refusé les heureux moyens qui donnent à ces avantages l'essor, l'éclat et l'étendue. Il fallait donc que l'impulsion donnée par la révolution aux ames libres, suppléât la culture qui manquait à ses premières années; ainsi, c'est sa sagacité, toute seule, qui l'introduisit dans les secrets de l'art militaire, et bientôt dans tous ceux de la politique.

A Dunkerque, c'est un soldat impétueux; à l'armée de la Moselle, c'est un général bouillant de tout le feu de la jeunesse. On pourrait être surpris de voir le même homme devenir, dans la Vendée, négociateur habile: on cesse de l'être, si on se rappelle quelle circonspection, dès les premiers instans de sa vie, préside et gouverne sa conduite! quel jugement domine son imagination! quelle sagesse tempère sa vigueur!

Après quatre années de commandement en chef, il ne se croit pas moins obligé à se montrer digne de son élévation qu'avant de l'obtenir. Il est plus jaloux de l'estime accordée à la vertu, que de la considération attachée à la puissance; *celle-ci dépend des hommes; celle-là de moi-même: le premier*, disait-il, *n'est effectivement le premier que lorsqu'il est le plus vertueux.* Loin de se relâcher en rien de ses devoirs,

il ne sera que plus scrupuleux à les remplir. Les qualités qu'on va voir briller dans le général Hoche ne sont point des qualités subites dont je veuille l'orner à plaisir : ce sont celles qu'il a toujours eues, mais qui, maintenant dépouillées de leur roideur et de leur première âpreté, polies en quelque sorte par l'expérience, ont acquis ce caractère de douceur et de gravité qui est presque la perfection.

Dans l'expédition d'Irlande, il avait montré, par-dessus toutes ces qualités, des talens précieux en administration. Quoique l'administration et la guerre paraissent deux genres très-différens, il avait su, non-seulement prouver que ces deux genres sont conciliables, mais encore qu'ils sont inséparables.

Il appelle auprès de lui son digne collaborateur de la pacification de la Vendée, le général Cherin, aussi probe qu'habile administrateur, dont la modestie pourrait cacher les talens à celui qui connaîtrait moins les hommes ; mais il ne peut se dérober à Hoche qui le regarde comme son véritable ami, parce qu'il ne fut jamais son flatteur ; Cherin est chef de l'état-major.

C'est sous ces deux rapports, administratifs et militaires, que Hoche va paraître à l'armée de Sambre et Meuse.

Cette belle armée, dans la campagne de l'an 4, n'avoit pas fait des pertes aussi considérables, que la malveillance s'était plu à le répandre ;

mais elle avait été singulièrement altérée dans son ensemble. Veuve de son digne chef Jourdan, des Kléber, des Bernadotte, elle était restée dans une inaction plus funeste que les revers qu'elle avait essuyés : et la mission de réparer cet interim malheureux n'est pas la moins difficile dont le général Hoche eût été chargé jusqu'ici. l'armée serait tombée dans une défection totale, si, parmi les officiers-généraux qui lui étaient demeurés attachés, il ne se fût trouvé des républicains probes, tels que Championnet, Lefevre, Grenier, et autres. Gémissans de la mésintelligence qu'ils voyaient régner entre les chefs, et du désordre qui en est une suite inévitable, ces estimables généraux avaient employé tous les moyens pour conserver à la république les restes de cette brave armée.

C'est bien l'art de tirer tout le parti possible des hommes placés sous son commandement, qui caractérise le chef habile. Un des prédécesseurs de Hoche avait désespéré de rétablir la discipline ; on rapporta même qu'il lui était échappé de dire : *cette armée est un ramas de brigands.* La pensée qui dirige toujours la conduite de Hoche va la diriger encore ; les ames flétries par d'indignes procédés, il va les relever par son mobile ordinaire ; il est assuré d'avance, qu'avec des Français on peut toujours faire des héros.

Il semble que Hoche soit un génie organisateur

destiné sans cesse à réparer les maux faits par le démon de la désorganisation. Les malheurs qu'il est encore condamné à voir ici, l'étonnent peu, mais l'affligent profondément. Il veut en pénétrer les causes ; il commence par chercher à connaître l'esprit des uns et des autres. Il le trouve bon dans la majorité des officiers-généraux : celui de la troupe est tel qu'il le desire.

Il veut d'abord s'occuper de l'amélioration du sort des soldats ; mais il sait que pour y parvenir, il faut avant tout porter l'œil de la réforme sur leurs supérieurs.

En voyant le général Hoche, dans ses ordonnances, énoncer les plus petits détails, fixer le nombre de chevaux ou de fourgons que peut avoir tel officier de l'état-major, on l'accusera de minuties. Ses économies pourront paraître ridicules aux hommes qu'elles atteignent; elles ne paraîtront point trop rigoureuses aux hommes probes, qui ont pu juger combien facilement un abus en entraîne un autre, et quels sont les commencemens insensibles des dilapidations qui ruinent les empires.

Autant Hoche portait de respect et de tendresse à ces militaires qui dévouent tous les jours leur vie dans les batailles, autant abhorrait-il ces oisifs qui n'arrivent à la suite que comme des oiseaux de proie.

les hommes qui la composent n'ont rien de militaire que la couleur de leurs habits. Ce n'est pas à la guerre qu'ils ont vu le feu ; cependant leur langage est hérissé de termes de guerre. A les entendre faire le récit des combats (dont ils n'ont pas même vu le lieu sur la carte), vous croiriez qu'ils ont perdu tous leurs membres dans les batailles ; jamais la patrie ne sera assez reconnaissante. Ils dévorent la subsistance du soldat, et ils se parent en même temps de l'honneur de ses privations. Hier, dans la misère ; aujourd'hui dans l'opulence. Mais cette opulence, acquise par la fraude d'un jour, ils ont besoin de la dénaturer aux yeux du public. Ils l'appellent patrimoine ; la source de leur fortune va se perdre, avec leur origine, dans la nuit des temps. Rampans devant leurs supérieurs, arrogans envers leurs égaux, ils cherchent par-tout des victimes, à qui leur orgueil puisse rendre les outrages que leur bassesse vient d'essuyer. Troupeau d'esclaves, desquels on ne saurait dire s'ils sont plus méprisables pour leur insolence que pour leur servilité ; répétons-le, ces êtres ne sont point de l'armée.

La politique du gouvernement révolutionnaire avait été de peser sur ces parasites, et d'épurer sans cesse les états-majors. Cette vue était vraiment populaire. Le mal vint de ce qu'elle fut étendue jusqu'à la désorganisation ; mais

restreinte dans de justes limites, elle doit être la règle de tout gouvernement républicain. La sévérité exercée envers les chefs garantit l'amélioration du sort de l'armée.

Qu'on envisage un moment la position du soldat en temps de guerre: qu'il est admirable ce sacrifice continuel de son existence, au milieu de tant d'autres sacrifices qui n'ont de terme que celui de l'existence elle-même !

Hier, ce bataillon de grenadiers a monté l'assaut, la ville est prise ; plusieurs ont péri, ceux qui survivent, leur carrière est-elle parcourue ? Profitant du hasard heureux qui les a épargnés, pourront-ils rentrer un moment dans la vie ? Auront-ils l'instant de repos qu'on accordait aux athlètes ? Les gladiateurs eux-mêmes avaient racheté leur existence, s'ils étaient demeurés vainqueur dans l'arène.

Les vainqueurs d'aujourd'hui recommencent demain. Après demainil faudra se dévouer encore ; il faudra traîner vers de nouveaux combats leurs malheureux débris, au milieu des fatigues, des peines de tout genre, souvent de la faim et de la nudité !

Tandis qu'en butte à l'inclémence des élémens, exténué par une marche forcée, le soldat demi-nud se rend à sa nouvelle destination, il voit passer à côté de lui le fournisseur promenant ses maîtresses dans un équipage magnifique.

Lor,

L'or, brille sur son attelage : il écraserait l'infortuné soldat ; celui-ci lance une épigramme en passant, fait allusion au refrein d'une chanson, et croit s'être vengé quand il a ri du fripon. Bon français ! que serait-ce, si, moins distrait par ta légèreté, tu te laissais aller à réfléchir un moment sur les causes de ton malheur ?

Ah ! l'on essaierait en vain de trouver, dans les raisonnemens de la philosophie, le principe de cet héroïsme de tous les jours ; que du moins on l'honore ! Amour de la patrie ! soutiens, exaltes cet instinct généreux ! La liberté lui doit ses triomphes.

Pour apporter quelque douceur dans la situation du soldat, il ne fallait pas moins arrêter ses regards sur la partie administrative que sur la partie militaire. Celle-là avait été plus abandonnée : le dénuement absolu de la troupe était un vrai scandale.

Lorsque, par des succès sans exemple dans l'histoire, les armées de la république ont eu conquis, au nord et au midi de la France, un territoire dont l'étendue est presque égale à celle de leur patrie, le gouvernement devait s'attendre que les frais de la guerre peseraient désormais uniquement sur les ennemis vaincus. Les besoins des défenseurs de la patrie devaient être satisfaits, et sinon l'opulence, au moins le bien-être

devait nécssairement remplacer la misère hideuse qui les assiégeait.

Loin de là, les mêmes besoins s'étaient accrus par le défaut de secours; les vaincus avaient été vexés, pillés, dépouillés; les vainqueurs, traînant une existence indigne des conquérans de l'Allemagne, avaient été dégoûtés, avilis par une foule de vampires envoyés de l'ancienne France pour administrer le pays conquis. On voyait ces administrateurs afficher l'abondance à côté du soldat privé de vêtemens et de subsistance, à côté de l'hôpital dans lequel allait expirer, de douleur et faute de médicamens, le magnanime guerrier qui venait de verser son sang pour la défense de la liberté.

Un des malheurs attachés aux places les plus élevées, c'est que les hommes qui les occupent ne puissent voir beaucoup de choses importantes que par les yeux d'autrui. Le directoire ne savait quelle opinion asseoir entre un peuple subjugué par la force des armes qui lui adressait tous les jours des plaintes, et des administrateurs qui soutenaient que tout allait au mieux. Un fait, cependant était bien capable de donner des doutes sur la vérité de leurs assertions; les dépenses de l'administration absorbaient les recettes, on était obligé d'envoyer des fonds de l'intérieur pour solder les troupes, et les entrepreneurs se

faisaient payer à Paris. Quels étaient, et pour qui donc les avantages de la conquête ?

Les rapports de deux citoyens probes et éclairés, qui furent envoyés comme commissaires du gouvernement (Holtz et Poissant) décidèrent à adopter un système différent qui, centralisant dans les mêmes mains les intérêts du peuple et de l'armée, devait améliorer la situation de l'une et de l'autre ; c'est pour atteindre ce but, que le directoire investit le général Hoche de l'administration générale du pays conquis.

Mais chargé du commandement d'une grande armée, Hoche pourrait difficilement donner ses soins à l'administration intérieure d'un pays vaste, dont les usages changent à chaque pas ; il répugne, d'ailleurs, à se voir seul revêtu d'une autorité qui l'entraîne à s'immiscer dans la gestion des finances ; il va la remettre en d'autres mains ; il va former un centre unique où viennent se réunir tous les fils de l'administration. Ce centre est une commission intermédiaire, (composée de cinq membres inamovibles) qui le remplacera sous tous les rapports civils ; cette commission doit exercer une surveillance salutaire sur toutes les parties de l'administration, elle devient, en un mot, le gouvernement de ces contrées.

A peine cette commission intermédiaire fut-elle organisée, qu'on en sentit par-tout les effets les plus heureux. Les habitans, délivrés des bri-

gands dont ils étaient depuis si long-temps la proie, poussèrent un cri de joie vers leur libérateur, et bénirent le nom français. La douceur de ce régime, en portant la consolation chez ces malheureux peuples, eut encore l'avantage de fournir abondamment aux besoins de l'armée.

Mais la sollicitude de Hoche ne se borne pas à faire le bonheur des siens, elle s'étend encore sur ses voisins; il s'est informé de la situation de l'armée du Rhin, et s'est empressé de lui faire passer des secours.

Il a pourvu l'armée de vêtemens, de subsistances, d'armes; il a retiré des dépôts tous les chevaux que la négligence y laissait; rappelé tous les hommes à leur poste; il s'occupe maintenant à faire la revue des troupes, à connaître les chefs destinés à le seconder dans l'exécution de ses plans; il va chercher dans leur estime, et dans la confiance qu'il leur inspire, la force morale, qu'il regarde toujours comme la première; il sait que, pour qu'un général trouve de la valeur dans les soldats, il faut que les chefs commencent par en avoir eux-mêmes, mais il sait aussi que le courage ne se donne pas en un moment: il faut que les hommes y soient préparés de longue main, par de bonnes habitudes qui leurs apprennent à fixer le péril, et à ne se jamais laisser aller à la crainte. Ce n'est donc pas dans l'instant du combat qu'il suffit de haranguer les soldats: dans cet instant

où les hommes se troublent et oublient souvent ce qui était depuis long-temps dans leur mémoire ; comment pourraient-ils apprendre une chose qui leur serait tout-à-fait nouvelle ? Il n'est pas moins ridicule de croire qu'un discours pût alors faire un brave, qu'il ne le serait de penser que le récit d'un air de musique pût à l'instant faire un musicien.

Hoche sait que les armées, non plus que les familles et les républiques, ne se gouvernent point par la mollesse et le relâchement ; il est habituellement sévère, pour se préparer le moyen d'être doux sans danger. Il recommande au simple soldat de se fortifier dans ses exercices, d'être curieux de sa propreté personnelle et de celle de ses armes ; il exhorte le caporal non-seulement à pratiquer les vertus du simple soldat, mais même à les surpasser, et à faire en sorte par son bon exemple, que les sept hommes qu'il a sous son ordre, prennent à cœur de lui ressembler. Il donne les mêmes conseils au capitaine envers sa compagnie, au chef de brigade envers sa brigade ; il les encourage tous par l'espoir de l'avancement, mais bien plus encore par les éloges qu'il donne en public au mérite de chacun ; il loue même des qualités que n'ont pas encore ceux dans lesquels il semble les appercevoir ; mais il est sûr de les leur faire acquérir, en paraissant croire qu'ils les ont. Telle est la chaîne d'émulation dont il unit

son armée, qu'en élevant ou descendant ses regards, chacun se sent animé par un motif réciproque de l'envie de se distinguer, en faisant concourir ses actions au bien général; et le poids des loix se trouve allégé pour ceux qui trouvent dans l'obéissance plutôt la satisfaction d'un sentiment que l'exécution d'un commandement.

Par une innovation qui lui paraissait utile au plan de ses opérations, il avait fait de chaque arme une division distincte. Les dragons commandés par le général *Klein*, les chasseurs par le général *Richepanse*, les hussards par le général *Ney*, la grose cavalerie par le général d'*Hautpoult*, formaient chacun une division. L'infanterie était partagée en six grandes divisions.

Selon l'organisation ordinaire des armées, les armes différentes étant réparties et mélangées dans les différentes divisions, chaque division a l'air d'être une petite armée au milieu de la grande, et les moyens de la grande armée se trouvent souvent affaiblis à force d'être partiels. Dans l'organisation de Hoche chaque division était une masse distincte qui, réunie aux autres organisées d'après le même système, formait une seule masse. Cette masse compacte, tombant de tout son poids sur les ennemis, ne pouvait plus être arrêtée par aucune force humaine. Tel était le plan de Hoche, qu'en attaquant ainsi les Autrichiens avec l'irrésistible vigueur que donnait à son armée cette concentra-

tion de toutes ses parties, il se faisait fort de les culbuter jusqu'à Vienne. Les hommes de l'art jugeront cette organisation : elle réunit dans le temps le suffrage de beaucoup de militaires.

Après avoir, en moins de deux mois, préparé toutes ses dispositions d'entrée en campagne, Hoche va visiter encore ses officiers-généraux pour leur en recommander l'exécution. Il attend tout de leur attachement à la République, de leur amitié pour lui. *Il n'est pas possible*, leur disait-il, *de voir une armée plus belle, plus brave, et mieux disciplinée que l'armée de Sambre et Meuse.* Il était fier de commander une armée, avec laquelle, disait-il, *un général était sûr de commander bientôt les armées ennemies.* Chefs et soldats sont électrisés ; tous brûlent d'en venir aux mains.

Cet appareil formidable de force et de discipline a déjà porté la terreur dans les rangs des ennemis ; la manière dont s'exprimait alors l'avocat des émigrés, peint la haute opinion que Hoche leur avait donnée de lui. *Pour la campagne d'Allemagne*, dit Mallet-Dupan, dans une lettre du 15 mars, trouvée parmi la correspondance interceptée à Vénise, *on compte essentiellement sur le général Hoche qui commande l'armée de Sambre et Meuse. Cet officier, ancien sergent aux Gardes-Françaises, est un républicain fanatique, violent,*

audacieux, *actif*, *diligent*, *un vrai jacobin*.

Les cantonnemens sont levés, le signal du combat va se donner.

Il est indispensable de faire ici connaître, avec quelques détails, les marches et les actions qui ont, en six jours, par une suite d'avantages continuels, amené l'armée de Sambre et Meuse des bords du Rhin sur ceux de la Nidda, et les circonstances uniques et inattendues qui l'ont arrêtée dans sa course brillante.

Le projet du général Hoche était de passer le Rhin au pont de Neuwied, et la Sieg sur différens points, le 29 germinal. Dès le 24, il avait fait signifier aux ennemis la rupture de l'armistice. Surpris de cette nouvelle, ceux-ci n'avaient rien imaginé de plus simple que d'adjurer le général Français, *au nom d'une nouvelle armistice conclue*, disaient-ils, *en Italie*, *de suspendre les hostilités jusqu'à ce que la nouvelle fût officiellement arrivée*. Hoche leur répondit qu'avec le plus vif regret, il se voyait obligé de retarder l'époque où cesserait l'effusion du sang humain; mais qu'ayant reçu des ordres contraires de son gouvernement, il ne pouvait y désobéir. Donnant en même temps avis au directoire, par un courrier extraordinaire de la demande du général Autrichien: Il ajoutait: *quelle que soit votre décision, citoyens directeurs, je crois devoir vous*

soumettre que l'armée étant forte de 86,000 *hommes*, j'en peux porter à l'instant 70,000 *sur le Danube, et contraindre l'ennemi à une paix plus avantageuse à la république.*

Dès le 27, la gauche de l'armée, aux ordres du général Championnet, réunie au-delà de Dusseldorf, sur la Wupper, passa cette rivière et vint prendre une position dans les plaines de Mulheim, vis-à-vis Cologne. Le lendemain 28, elle passa la Sieg sur deux ponts, et vint s'établir à Weyenbach.

Le reste de l'armée s'était réuni le même jour dans les environs d'Andernach, afin d'être le lendemain en mesure de bonne heure pour passer le Rhin. Dans la nuit, arrive une lettre du général Autrichien Kray, commandant le corps d'armée sous Neuwied, par laquelle il annonce l'envoi d'un officier parlementaire, muni de pleins pouvoirs pour traiter d'un armistice. Hoche attendit inutilement toute la nuit ce parlementaire.

Le 29, à trois heures du matin, l'avant-garde, aux ordres du général Lefevre, passe le pont de Neuwied, et se forme dans la plaine. Elle est suivie de la division du général Lemoine, de celle de Grenier et Olivier, et de celle des chasseurs à cheval et hussards, commandés par les généraux Richepanse et Ney.

Les poëtes n'ont su de quelles expressions assez adulatrices se servir pour élever au ciel le passage

veille, pour y conférer. Il a la générosité de consentir à s'y rendre de suite. L'officier parlementaire était chargé de proposer un armistice nouveau. Hoche demande, pour sûreté, que l'armée se retire derrière le Mein, tandis que lui se porterait sur la Lahn, le pays entre ces deux rivières devant rester neutre, et qu'on lui remît la forteresse d'Ehrenbreistein; ces propositions sont refusées, l'on se sépare. Pendant cette conférence, l'armée s'était déployée, et à peine les officiers-généraux étaient-ils rendus à leurs postes, que l'ennemi commença sur tout le front de ses ouvrages un feu général. Ce dénouement confirma le soupçon qu'on avait conçu de la déloyauté Autrichienne.

La position de l'ennemi était fort avantageuse. Maître des hauteurs qui entourent la plaine de Neuwied, la droite appuyée au village de Tazdorff, et la gauche à Bendorff, son front était couvert de redoutes fraisées, palissadées et bien armées. Au premier coup de canon, l'armée se mit en mouvement; l'artillerie légère, soutenue par des chasseurs et des hussards, se porta en avant; on attaqua les redoutes. Bientôt l'ennemi fut forcé d'abandonner celle du centre. Hoche fait alors avancer sa droite pour le tourner : il ordonne à l'infanterie de charger sur les redoutes et de les enlever à la bayonnette; tandis que lui-même, à la tête de deux régimens de chasseurs,

du Rhin par Louis XIV, en 1672. Ce passage avait eu lieu près du fort de Tolhuys, dans un endroit où l'extrême sécheresse avait rendu le Rhin guéable.

Le chevalier Folard regarde comme le chef-d'œuvre de Turenne et Montécuculli, la campagne de 1675, au commencement de laquelle le premier passa le Rhin à Ottenheim; mais ce passage, dont l'établissement dura quatre jours, ne lui fut point disputé.

Montécuculli, qui avait formé le projet d'entrer en Alsace, par le pont de Strasbourg, cherchait à attirer Turenne dans les environs de Manheim et de Philisbourg, en lui donnant de l'inquiétude sur cette dernière place, vers laquelle il marchait avec toutes ses forces; et la partie du Rhin où passa Turenne était entièrement abandonnée.

Le passage que Hoche fait en ce moment, ne doit pas être comparé au passage immortel fait par Jourdan, près de Dusseldorff, dans la campagne précédente; mais s'il n'est pas précisément disputé par un combat, il a pour objet d'aller chercher immédiatement le combat sur la rive droite où les ennemis étaient rangés.

Hoche était occupé à disposer les troupes, lorsque le général Kray lui envoie demander s'il veut recevoir le parlementaire qu'il lui avait annoncé, et se rendre à Neuwied, déclaré neutre la

coupe la ligne de l'ennemi et culbute devant lui sa cavalerie. En un instant, les redoutes sont tournées, enlevées par l'infanterie, et les Autrichiens mis en déroute complette. Hoche les poursuit vigoureusement; suivant sa maxime ordinaire, que la diligence est la meilleure compagne du courage, il ne les laisse pas respirer, et les fait atteindre dans les gorges et dans les montagnes, par les hussards et les chasseurs.

Dans le même temps, le général Lefevre, avec son avant-garde et une partie des chasseurs, enlevait les redoutes de gauche qui étaient devant lui, mettait l'ennemi en fuite et le poursuivait jusqu'à Montabaur, qu'il enleva encore après un combat très-vif et meurtrier pour l'ennemi.

Une division formée à l'instant et mise aux ordres du général Watrin, ayant passé le Rhin pendant la bataille de Neuwied, avait rencontré l'ennemi sur la rive droite, et le forçait à rentrer dans Ehrenbreistein, dont elle formait le blocus.

De son côté, le général Championnet poursuivait sa route au-delà de la Sieg, enlevait Vekeralt et Altenkirchen.

C'est dans ce moment qu'il fallait voir Hoche se portant par-tout avec rapidité, paraissant dans les rangs pour encourager par son exemple, réglant les mouvemens les plus importans, et distribuant ses ordres avec sérénité. C'est au milieu du feu sur-tout qu'il était calme. *Pour que des*

ordres soient bien exécutés, disait-il, *il faut qu'ils soient d'abord bien compris par celui qui les reçoit.* Aussi donnait-il les siens avec une douceur qui fixait l'attention de ceux à qui il parlait, et avec une clarté qui rendait leur intelligence plus prompte. *M'avez-vous bien entendu?* demandait-il à tel officier qu'il venait de charger d'une reconnaissance ou d'une attaque. *M'avez-vous bien compris? Répétez-moi vous-même ce que je viens de vous dire.* Si l'officier ne l'avait pas assez compris, il répétait le même ordre avec une patience inépuisable. *Partez*, lui disait-il aussitôt après, *courez*, *volez* : alors l'éclat, le feu de ses yeux embrâsaient ceux qui étaient chargés de l'exécution de ses ordres. Une lorgnette à la main, il en suivait lui-même l'exécution; mais son premier regard avait décidé la victoire : car, quel Français, aussi puissamment exhorté, pouvait ne pas préférer la mort à la défaite?

Un trait donnera la preuve de cet ascendant irrésistible qu'il exerçait sur son armée.

Un soldat, dont le bras avait été fracassé par un obus, était conduit à l'officier de santé placé sur les derrières du corps de bataille. Plusieurs de ses camarades, qui le reconnaissent en passant sur le pont de Neuwied compatissaient à ses souffrances. *Bah! bah! ce n'est rien*, leur répond avec gaieté ce brave jeune homme, *vous allez*

au feu, mes amis ; ça va bien ; nous avons à notre tête un général qui se bat comme un grenadier. Glorieux de la blessure qu'il avait reçue sous les yeux de son général, ce soldat oubliait sa douleur, et n'éprouvait que celle d'avoir été forcé de quitter le combat.

Pour être plus sûr de ne pas perdre la trace des ennemis dans leur déroute, Hoche se met lui-même à leur poursuite avec les troupes légères. Arrivé à la hauteur de Dierdoff, accompagné de quelques officiers de son état-major, il trouve un corps de réserve Autrichien très-considérable, demeuré en observation pendant la journée. Ce corps étant très-supérieur aux pelotons de cavalerie qu'il a avec lui, Hoche est contraint de rester dans les bois, et d'attendre, pour attaquer, l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie, que les mauvais chemins, encombrés de bagages abandonnés par l'ennemi, retardaient beaucoup. Dans cet intervalle, il s'approche lui-même très-près de l'ennemi, il court les plus grands dangers. Ce renfort force bientôt les Autrichiens d'abandonner le village de Dierdorff, au-delà duquel la grosse cavalerie les poursuit, en leur faisant encore essuyer des pertes. L'armée prend position à Montabaur, Dierdorff et Altenkirchen.

Ainsi se termina la journée de Neuwied, qui coûta à l'ennemi au moins mille morts, huit mille prisonniers, vingt-sept pièces de canon,

sept drapeaux, cinq cents chevaux, beaucoup de munitions et de bagages.

A la fin de cette journée de fatigues, on ne pouvait assez le contempler remplissant de nouveaux devoirs avec calme et dignité, dictant ses ordres pour le lendemain, rédigeant ses rapports pour le gouvernement, décernant des récompenses aux soldats et aux officiers qui s'étaient distingués, et distribuant des éloges aux généraux qui l'entouraient. Pendant l'action et après, toujours le même sang-froid, le même maintien, la même égalité d'ame; à la suite de la victoire seulement, le bonheur se peignait dans tous les traits de sa physionomie; le soir à souper, il était d'une joie folâtre qu'il faisait passer dans l'ame de ses convives; mais malgré l'épuisement qu'il semblait avoir besoin de réparer par un peu plus de nourriture qu'à l'ordinaire, il n'en était pas moins tempérant. S'exercer à la sobriété lui paraissait une préparation nécessaire pour supporter au besoin la disette. Ainsi que la force du corps s'affaise quand elle reste sans exercice; ainsi quand on les laisse sans action, les ressorts de l'esprit laissent échapper les connaissances acquises par une pénible étude; de même la tempérance et les autres vertus s'échappent en quelque sorte, s'évanouissent, si l'on ne s'impose l'obligation d'une pratique non interrompue; et la peine de ceux qui désertent le sentier de l'honnête doit

être bien plus grande que s'ils n'y avaient jamais marché : car on est beaucoup plus privé de perdre ce qu'on avait acquis, que si l'on n'avait jamais rien possédé. D'ailleurs, toute faute légère dans un particulier paraissait à Hoche très-grave dans un chef. Il pensait que l'exemple du chef est le plus puissant frein du soldat. *Qui osera*, disait-il, *être débauché, quand je serai tempérant? Quel est, au contraire, le caporal qui n'aura pas le droit de se plonger dans la débauche, si je me laisse endormir dans la mollesse et dans la volupté?*

On fut étonné, au milieu du repas, de voir à cette gaieté folâtre qu'il manifestait au commencement, succéder tout-à-coup une rêverie profonde : c'est que le court instant exigé par la nécessité de réparer ses forces n'était pas même un instant de repos pour lui. Il le consacrait à méditer de nouveaux plans ; et la fraternité qu'il témoignait alors à ses compagnons d'armes, était un moyen d'encouragement à de nouveaux triomphes. On fut encore plus étonné de le voir se lever brusquement, en jettant sa serviette sur la table. *Continuez de souper*, dit-il aux convives ; *il faut, quant à moi, que je m'occupe de vous préparer à dîner pour demain.* Il allait s'enfermer et travailler dans son cabinet.

Dans les comptes que le général Hoche rendait de ses batailles, il faisait toujours une grande

part à chacun de ceux qui avaient contribué à la victoire : de tous ceux qui avaient mérité des éloges, il était le seul dont il ne parlait jamais ; mais la justice nationale lui rendait ces éloges que lui dérobait sa modestie. Dans le récit de la bataille de Neuwied, contre son habitude de louer beaucoup tout ce qui était louable, il avait parlé d'une manière assez vague de la prise de sept drapeaux par le général Lefevre. *L'armée a pris sept drapeaux*, avait-il mis à l'ordre du lendemain. — *J'en ai pris sept aussi*, lui écrivit naïvement le général Lefevre, *cela fait donc quatorze drapeaux.* — *Non, mon ami*, lui répondit Hoche, réparant son omission par un trait d'esprit et de bonté, *il n'y a que sept drapeaux, comme il n'y a qu'un Lefevre.* La victoire de Neuwied était décisive. Dès-lors l'Autrichien éperdu était poussé sans pouvoir faire aucune résistance, sans même pouvoir se rallier, jusqu'au cœur des états héréditaires.

Le 30, le général Hoche, ne voulant point laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître, mit de nouveau son armée en mouvement ; il dirige l'aile droite, commandée par le général Lefevre sur Limbourg ; le centre aux ordres du général Grenier, et l'aile gauche à ceux du général Championnet, sur Hackembourg. Le général Lefevre s'empara, dans sa marche, de sept pièces de canon ; la division du général Watrin, parta-

gée en deux corps, passa la Lahn à Nassau et à Dietz, chassant toujours l'ennemi devant elle; la division du général Grenier s'établit à Molsberg, et celle du général Olivier, à la tête de laquelle Hoche marchait lui-même, à Hackembourg où elle opéra sa jonction avec l'aile gauche. La division des hussards poussa l'ennemi au-delà de la Lister.

Le premier floréal, toute l'aile droite passe la Lahn à Limbourg; la division du général Grenier se dirige également sur cette rivière pour s'emparer de Weilbourg, et le corps de gauche marche avec la seconde division sur Wetzlar et Herborn. Hoche avait fait d'habiles dispositions pour couper la retraite aux ennemis, dans le cas où ils voudraient tenir dans leurs positions; mais ils y furent bientôt forcés. On parvint à leur prendre cinq cents hommes, beaucoup de bagages, et à augmenter le désordre de leur fuite qui prenait de plus en plus le caractère d'une véritable déroute.

Le 2 floréal n'eût rien de remarquable que la prise de vive force de la ville fortifiée de Giessen, et la perte de l'intrépide Ney, qui, dans une charge de cavalerie, fit une chûte de cheval, et fut fait prisonnier. Dès le soir même, Hoche écrivit à ce brave général une lettre de consolation, en lui envoyant une somme de douze cents livres; il fit en même temps demander au général

Vernech de le renvoyer sur parole, ainsi que Buonaparte avait eu la générosité de le faire en Italie, pour plusieurs généraux Autrichiens; mais le général Vernech, voyant en déroute les débris de son armée, ne manqua pas de prétexte pour refuser.

Les Autrichiens fuyaient épouvantés, partie sur Francfort, partie sur Mayence. A juger par l'activité sans exemple que Hoche mettait à les poursuivre, leur entière destruction paraissait inévitable; ceux qui n'auraient pas péri par le fer, étaient faits prisonniers. Lefevre, avec son avant-garde, la division de Lemoine et celle des chasseurs marchait droit sur Francfort; après avoir passé la Nidda, il avait atteint l'ennemi devant cette place, il l'avait culbuté jusque sur les glacis, il lui avait tué quelques hommes et fait à-peu-près deux cents prisonniers. Malgré quarante escadrons, et un gros corps d'infanterie rassemblé par le général Vernerch à Bergen; pendant que les autres divisions françaises tenaient l'ennemi enveloppé de toutes parts, Lefevre allait profiter de tous ses avantages, il allait s'emparer de la ville, lorsque le commandant de Francfort, le colonel Milius, accourut lui-même au-devant de Lefevre: il annonçait un courrier qui venait à l'instant de l'armée d'Italie, par l'Allemagne, apportant la signature des préliminaires de la paix. Le général Lefevre prenait d'abord cette nouvelle

pour une ruse autrichienne ; il se soumit pourtant, mais en jurant, au *statu quo*.... *F*..... disait-il au courrier, *tu aurais bien dû t'amuser en route à boire une bouteille de vin.*

La consternation était telle parmi les Impériaux, que deux jours suffisaient pour effacer entièrement jusqu'au nom de leur armée. Ils attendaient l'armistice comme leur unique salut ; mais ô humanité française ! ô noble abandon d'une gloire certaine ! la nouvelle qui venait désarmer les républicains au milieu de la victoire, ne fut pas accueillie avec moins de joie par les vainqueurs que par les vaincus !

Hoche était à Giessen lorsqu'il reçut, à deux heures du matin, la lettre du général Berthier, qui l'invitait à cesser les hostilités. Les éloges que l'on voudrait donner à la conduite qu'il tint dans ces momens, seraient au-dessous de ceux que sa modestie s'est donnée à elle-même ; la simple lecture des lettres qu'il écrivit paraît le panégyrique les plus éloquent.

Friedberg, 4 floré. 1.

Au général Berthier, chef de l'état-major de l'armée d'Italie.

« . . . . . Je dois me féliciter avec tous les Français » de la bonne nouvelle que vous voulez bien me transmet- » tre. Nous n'oublierons jamais que c'est à vos travaux » que nous devons la paix et ses inestimables résultats. »

Signé LAZARE HOCHE.

Au directoire exécutif.

» Après avoir fait 35 lieues en quatre jours, et obtenu » la victoire dans trois batailles et cinq combats, l'ar- » mée de Sambre et Meuse a appris avec la plus douce » émotion, sur les bords de la Nidda, la nouvelle de la » paix. Si cet acte de bienfaisance est le fruit de la valeur » française, il n'est pas moins dû à vos travaux et à votre » constance.... »

Signé LAZARE HOCHE.

Hoche s'occupe de suite de placer son armée dans les positions les plus avantageuses ; et après quelques discussions, le cours de la Nidda est fixé pour la ligne de démarcation respective des deux armées.

Mais il sait que toute puissance fondée par la force, est précaire, si on ne la consolide par la bienfaisance. Jaloux de créer des amis à la république française parmi les peuples subjugués, il se hâte de se faire pardonner les maux faits par la victoire, en les réparant par la bonté. Avant de distribuer les soldats dans leurs cantonnemens, il cherche à pénétrer leurs ames de la douceur de ses maximes : *C'est par le courage et l'obéissance qu'ils ont vaincu ; par l'ordre, la discipline et le respect des propriétés, ils se montreront dignes d'avoir vaincu, et conserveront le fruit de la victoire.*

Mais Hoche sait que pour avoir le droit de soumettre son armée à une exacte discipline, un

général doit avoir pourvu à tous ses besoins: la subsistance de ses troupes est le premier objet de sa sollicitude.

Il n'y a rien à attendre des entrepreneurs, puisqu'à peine ont-ils pu lui procurer les premières distributions. Le terrain que l'armée occupait, n'avait coûté que cinq jours de marche; le pays était appauvri par les campagnes précédentes, l'ennemi n'avait pu y subsister qu'avec des magasins sur tous les points; les moyens ordinaires devenaient insuffisans; il avait d'ailleurs à craindre les extorsions en tous genres, de cette nuée d'employés des diverses administrations, qui ruinent toujours l'habitant du pays, et qui ne s'attache aux armées que pour faire de leur subsistance, l'aliment du luxe effréné qu'ils vont étaler dans les villes: Hoche interdit toute gestion à ces employés funestes; il ordonne aux généraux de faire vivre leurs troupes, par eux-mêmes, dans les pays qu'elles occupaient. Ce mode eut le double avantage de fournir aux besoins de l'armée, et de concilier l'affection des peuples. Les mesures d'économie, prescrites par Hoche, furent exécutées avec tant de sagesse, qu'il put se passer de toute autre ressource, et même donner à l'armée du Rhin la plus grande part d'un million que Buonaparte avait envoyé de l'armée d'Italie.

Après avoir fait ces arrangemens, qu'il regarde

comme ses premiers devoirs, il va satisfaire le plus doux besoin de son cœur ; comme dans ces jours où les parens et les amis ajoutent aux vœux qu'ils font chaque jour pour leur bonheur, quelques faibles présens qui reçoivent un doux prix du sentiment qui les offre, Hoche après la victoire, et lorsqu'il a tout fait pour en assurer les avantages, Hoche distribue à ses généraux, des dons légers qui sont de véritables récompenses, parce que c'est de lui qu'on les reçoit ; à l'un un cheval, un casque ; à l'autre une ceinture, une cuirasse : mais si ces dons sont *un gage de son amitié pour eux, c'est à cause de leur attachement à la république.*

Voilà comme loin de prétendre attirer à soi la reconnaissance, il avait le désintéressement de vouloir qu'on n'en fît honneur qu'à la république.

Ensuite il accorde, par des décisions amicales, ceux qui se querellaient pour des empiétemens dans leurs cantonnemens réciproques.

L'habit ordinaire du général Hoche, était un simple habit à la hussarde sans aucune broderie : lors d'une entrevue, qu'il eut avec le général Vernech, on fut étonné de le voir arriver dans le plus grand costume, orné d'une ceinture très-riche, que lui avait donnée le directoire, et qu'il portait ce jour pour la première fois : il était monté sur un cheval superbe, couvert

d'une housse magnifique. Ses amis lui demandaient la raison de ce luxe extraordinaire : *Il faut*, leur répondit-il, *montrer aux Autrichiens que les généraux de la république savent aussi bien la représenter que la défendre.*

Mais autant il était fier au nom de la république, autant il était simple et modeste en ce qui pouvait n'atteindre que sa gloire personnelle. Les Autrichiens avaient publié un récit mensonger de la campagne, sous le titre de *Bulletin des opérations de l'armée Autrichienne depuis l'ouverture de la cinquième campagne jusqu'à son arrivée au Mein*. Il résultait de cette *carmagnole* que les Autrichiens, qui, dans le fait, avaient été battus, anéantis, auraient été à peine effleurés. Hoche, après avoir lu ce pamplet, se mit à rire : *C'est une consolation qu'il faut leur permettre*, dit-il; il prit la plume, et se contenta de faire, sous le nom d'un officier de son état-major, une réponse très-courte, qu'on peut regarder comme un modèle de fine ironie.

Hoche avait pacifié la Vendée, terrassé l'Autriche; il manquait à sa gloire de vaincre l'Angleterre. Si la haine de cette nation perfide doit devenir le caractère des républicains français, personne ne peut s'honorer d'avoir éprouvé plus profondément que Hoche, le sentiment de cette haine nationale.

Les hommes, habitués à juger les choses par

par le succès actuel qu'elles présentent, n'ont pu apprécier la conception hardie de l'expédition d'Irlande.

Le résultat que paraît donner l'ensemble des faits exposés dans toute leur sincérité, c'est que ni les vents, ni la saison, ni les Anglais, n'auraient pu arrêter l'intrépidité de Hoche, et que le mauvais esprit de quelques chefs de la marine est le seul obstacle qui ait empêché l'expédition; et certes, ce concours de tant de malveillances était plus difficile à parer que la résistance qu'on s'attendait à rencontrer de la part de l'ennemi; mais la tentative seule de l'expédition paraissait à Hoche avoir donné un produit réel, celui de prouver ses forces à notre marine qui les ignorait, celui de prouver à l'Angleterre la possibilité d'attaquer ses côtes, malgré la quantité de vaisseaux dont elle leur fait un rempart. *Si l'expédition n'était pas faite*, disait-il, *il faudrait la faire*. On a vu, dans sa dernière lettre au ministre de la marine, qu'il était loin d'avoir abandonné son projet; en prenant le commandement de l'armée de Sambre et Meuse, il avait écrit au général Hédouville : *Ma fortune me menerait-elle, avec cette armée, aux portes de Vienne, ce que j'espère, je la quitterais encore pour aller à Dublin, et de là à Londres.*

Il serait superflu de retracer ici les avantages qu'il y avait pour la France d'enlever en même temps à

l'Angleterre la puissance de quatre millions deux cents mille habitans, qui sont ses sujets, et les ressources de leur richesse naturelle et industrielle. Les Anglais s'expriment eux-mêmes assez clairement pour indiquer tout ce qu'ils appréhendaient à cet égard des tentatives des républicains.

Le salut avenir dela Grande-Bretagne, dit un de leurs écrivains ministériels, (dans le Mercure Britannique du 10 février 1799, numéro 12,) *est dans sa jonction la plus intime avec l'Angleterre. La profondeur et l'étendue de la dernière conspiration*, ajoute-t-il, *cette confédération entre le directoire et cent mille Irlandais unis, organisés comme un bataillon, et faisant servir à leurs vues les passions religieuses, politiques et privées, cette confédération rivale du gouvernement Anglais et en poursuivant la ruine avec une fécondité de secours et de moyens. . . . Les agens de la France ne laisseraient pas s'éteindre un incendie maîtrise, dont toute agitation nouvelle ranimerait bientôt les étincelles.* . . . . C'est le sentiment pressant de ce danger qui dicta à M. Pitt le projet d'union de l'Irlande qu'il poursuit depuis avec tant d'opiniâtreté ; c'est ce sentiment d'alarmes qu'exprima si franchement Georges dans son message du 22 janvier aux deux chambres du parlement, lorsqu'il leur recommande *de prendre les moyens les plus efficaces pour faire avorter définitivement le dessein invé-*

téré qu'avait l'ennemi de séparer l'Irlande de la Grande-Bretagne. Sa Majesté se persuade qu'on obtiendrait ce but par l'arrangement d'un accord complet propre à PERFECTIONNER ET PERRÉTUER UNE LIAISON ESSENTIELLE A LA SÉCURITÉ COMMUNE.

Pour obtenir *ce but* (l'union) toutes les machinations ont été mises en œuvre par le gouvernement Anglais. Il n'a point hésité de s'humilier jusqu'à envoyer un ambassadeur aux Irlandais unis. Lord Moira fut chargé de leur offrir l'accommodement le plus favorable s'ils voulaient, 1°. renoncer à l'alliance qu'ils avaient formée avec la France, 2°. rappeler publiquement leur envoyé, 3°. jurer fidélité au roi. Sous ces conditions on s'engageait à leur envoyer pour lord-lieutenant, ou vice-roi le prince de Galles qui aurait pour premier secrétaire ou ministre lord Moira, Irlandais d'origine et très-estimé dans le pays; on s'engageait encore à leur accorder l'émancipation des catholiques et une espèce de réforme parlementaire, ces deux objets avaient été jusqu'alors constamment refusés par la cour.

Toutes ces offres ne rencontrèrent dans les Irlandais unis qu'une noble résistance, et l'on a vu le gouvernement Anglais s'en venger par le supplice des meilleurs citoyens, qu'il a fait battre de verges dans les places publiques, et pendre à demi-morts, après en avoir inutilement voulu

extorquer des confessions sur des dépôts d'armes ; nous voyons aujourd'hui M. Pitt revenir avec plus d'acharnement au projet d'union ; il le regarde avec raison comme le dédommagement de toutes les pertes essuyées par l'Angleterre, en hommes, en chevaux, etc. pendant la guerre ; et certes, les calculs de Pitt sont bien fondés si l'on considère un moment tous les avantages qui résultent à l'instant pour l'Angleterre, de son union avec l'Irlande.

1°. Sous le rapport de son crédit, la dette publique du gouvernement Anglais se trouvant alors assise en partie sur l'Irlande, présenterait une sûreté de plus équivalente à un quart.

2°. Sous le rapport de la liberté Anglaise, le petit nombre de ceux qui composent le parti de l'opposition, se trouverait encore affaibli, et l'influence royale augmentée en proportion : la chose est sensible ; la chambre commune du parlement d'Irlande est composée aujourd'hui de trois cents membres, et celle des lords de deux cents ; dans le cas de l'union, l'Irlande ne devrait envoyer au parlement Anglais que cent membres pour les communes, et cinquante pour les lords. Encore ces membres, comme ceux que l'Ecosse y envoye, ne seraient-ils choisis que sur l'indication en quelque sorte du gouvernement Anglais.

3°. Le gouvernement Anglais aurait la faculté d'entretenir dorénavant une armée composée pu-

rement d'Anglais en Irlande, et une armée composée d'Irlandais en Angleterre, ce qui fonderait d'une manière d'autant plus assurée son despotisme absolu sur les deux nations.

Ce qui peut sur-tout faire juger des conséquences que produirait l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, ce sont les résultats de l'union de l'Ecosse. Avant cete dernière union, la nation Anglaise ne faisait que peu de sensation dans l'Europe; mais à peine fut-elle consommée, que le gouvernement Anglais développa tout-à-coup, tant dans l'intérieur de son isle qu'à l'extérieur, des forces inconnues à lui-même. Combien ne seraient pas plus importans les effets de l'union de l'Irlande supérieure à l'Ecosse, du double au moins en population, en revenu, en ressources de tout genre ?

Aucune de ces considérations politiques n'échappait à Hoche, mais ce qui le touchait plus que toutes les raisons de la politique, c'était le sort déplorable des malheureux patriotes Irlandais; leurs liaisons avec la France, loin de leur procurer cette indépendance qui devait en être le fruit, n'auraient donc été qu'un nouveau prétexte au ministère de river leurs fers; la France leur deviendrait en horreur, comme la cause de tant de sang répandu et de maux soufferts; le sentiment de la haine pourrait mener à celui de la vengeance, et l'Irlande qui, depuis le commen-

cement de la guerre actuelle, a mis l'Angleterre dans la nécessité d'entretenir une armée de quarante mille hommes, dont elle aurait pû disposer ailleurs, lui fournirait au contraire le même nombre de troupes. Quel moyen de plus à l'Angleterre d'inquiéter le reste de l'Europe!

Les hostilités sont suspendues sur le continent: les regards de Hoche se reportent aussitôt sur cette expédition d'Irlande, toujours présente à sa pensée: il pense que le directoire persiste dans le projet d'attaquer l'Angleterre; dans une lettre, où son ame se peint en traits de feu, il lui mande qu'il ne se croit point délié de l'engagement qu'il a pris de rendre libre un peuple magnanime. . . . *L'armée de Sambre et Meuse renferme beaucoup d'hommes qui pensent comme moi sur le chapitre des Anglais. . . On nous verra bientôt voler au poste de l'honneur.*

Le gouvernement adopte un plan général, à l'exécution duquel nos alliés maritimes devaient concourir. Soudain Hoche quitte le Rhin et vole en Hollande; il ordonne les dispositions, il accélère les mesures confiées aux troupes et aux vaisseaux du gouvernement Batave. Ces préparatifs terminés, il accourt à Paris; il reçoit du directoire ses dernières instructions: il lui était ordonné de trier, dans l'armée de Sambre et Meuse, la quantité de troupes nécessaires à l'expédition.

Hoche a déjà regagné les bords du Rhin; il

réunit un corps d'élite dont la marche se dirige vers Brest. Tout s'ébranle, tout s'agite à la voix de l'infatigable général; dans le port, les travaux sont poussés de nouveau avec une activité jusqu'alors inconnue : les vaisseaux sont armés, approvisionnés; de jeunes amiraux bouillans de courage et de patriotisme vont les commander; pénétrés cette fois de l'importance de leur mission, ils attendent impatiemment le héros sous les ordres duquel ils sont certains de se couvrir de gloire. Enfin l'argent même, toujours si difficile à obtenir, lorsqu'il paraît devoir assurer l'avantage de la république, l'argent est trouvé; Hoche, sage économe, a su épargner quelques recettes de contributions levées sur les pays conquis; il en a offert une partie au ministre de la marine pour les besoins de l'armée navale. Truguet, de son côté, est parvenu à réunir quelques fonds; il a bravé les outrages et les calomnies de Gibert-Desmolières et de ses complices. La volonté bien prononcée du gouvernement a déjoué les lâches conspirateurs; tout semble s'avancer vers le but desiré; l'intrépide Hoche sourit déjà à ses destinées.

Un seul espoir reste au gouvernement Anglais : tremblant à la vue de ce formidable appareil, il appelle à son secours ses émissaires placés au sein du sénat Français. La grandeur de l'expédition allait relever la gloire de la marine Française;

l'espérance de la patrie allume la fureur des royalistes ; ils ont entravé l'expédition de tous leurs moyens ; ils vont, à quelque prix que ce soit, la faire avorter. La rapidité de la marche des troupes les avait fortuitement rapprochées des limites constitutionnelles : les conspirateurs publient que les troupes marchent vers Paris, contre la représentation nationale.

L'épouvante est facile au cœur des criminels. Ceux-ci sont tremblans ; chacun des défenseurs de la patrie apparaît à leur conscience bourrelée, comme un vengeur armé pour les punir. Leurs nombreux attentats contre la république, le meurtre des patriotes qu'ils ont ordonné, organisé, tous leurs forfaits leur semblent suspendus et prêts à retomber sur leurs têtes ; mais cet effroi même, sincère chez quelques hommes égarés, n'était de la part de leurs meneurs qu'une hypocrisie profonde. Des directeurs infidèles sont d'accord avec ces chefs ; ils feignent de croire à leur peur, paraissent regarder comme un devoir le besoin de les rassurer, et, se plaçant dans la nécessité de mettre au jour le projet qui réclame le mystère le plus profond, légalisent ainsi la trahison, en apprenant aux conspirateurs que les troupes dont ils se disent effrayés, marchent vers Brest, destinées à une expédition contre l'Irlande. Voilà le mot qu'on voulait avoir arraché par les déclamations de la peur simulée ; ils ont obtenu le secret

du gouvernement, ils le révèlent, ils le proclament; et l'opération qu'ils ont entravée jusqu'alors à force de cris et d'impostures, ils parviennent à la faire échouer une seconde fois : l'Anglais triomphe.

Quels droits n'avait pas acquis à la haine et à la vengeance des amis de l'Angleterre, le guide généreux de cette vaste et sublime entreprise ? et pouvaient-ils l'attaquer dans une partie plus sensible, que dans celle des intérêts de la patrie qu'il allait venger ?

Les royalistes se demandent déjà si c'est ici que finit le récit des faits relatifs à la marche des troupes, qui a fait tant de bruit dans la bouche des inspecteurs de la salle; déjà s'imaginent-ils que j'hésite d'avouer ce qu'ils appellent la conspiration du 18 fructidor ? ils se trompent : je vais au contraire leur en faire connaître toutes les ramifications, leur en donner la confession la plus naïve et la plus complète. Je ne pense pas, comme ces narrateurs timorés, qu'il soit des vérités nécessaires à retenir; je pense, au contraire, que, dans notre république impérissable, le seul danger serait de ne pas ouvrir les deux mains pour les laisser échapper toutes. Je vais donc dérouler les faits recueillis de la confidence intime et de l'investigation la plus scrupuleuse : ils prouveront, non pas que les républicains soient étrangers à la journée du 18 fructidor, mais que la

journée du 18 fructidor commence là seulement où les machinations des conspirateurs l'ont rendue indispensable au salut de la république.

Hoche avait, dès le 3 prairial, fait part au général de division Dupont, de ses nouveaux projets sur l'Irlande. Le général Dupont ayant remplacé le général Clarcke, comme directeur du bureau topographique, était celui que le directoire avait chargé de ces détails, pour ne pas compromettre les renseignemens secrets dans les mains d'agens ordinaires.

Le 25 prairial, Hoche écrivait à l'adjudant-général Simon, qu'il avait envoyé à Paris pour s'entendre avec le ministre de la marine, Truguet, sur les préparatifs de la nouvelle expédition.

C'est le 4 messidor que Hoche était parti de Coblentz pour se rendre en Hollande.

C'est de la Haye même, immédiatement après son arrivée, et par suite de quelques conférences avec les agens du gouvernement Batave, qu'il adressa des ordres au général Richepanse, au général Humbert et autres, pour le mouvement des troupes. C'était du seul ministre de la marine que le directoire lui avait prescrit de recevoir des ordres, lors de la première expédition, pour laquelle il n'avait eu aucun rapport avec le ministre de la guerre; c'est encore du ministre de la marine qu'il venait cette fois de

recevoir des ordres pour faire marcher sur Brest un corps de troupes tirées de l'armée de Sambre et Meuse.

A son retour de la Haye, il fit part au général Chérin de la seconde expédition, et lui demanda s'il voulait l'accompagner; il ne lui cachait pas que d'autres avaient été rebutés par l'in-succès de la première. *Peut-être Chérin aurait-il été dégoûté par le premier essai; il n'exigeait point son consentement, et ne voulait d'autre motif de détermination que sa volonté.* La réponse de Chérin fut courte; elle était prise dans son cœur: *Mon ami, je vous suivrai au bout de l'univers.* Hoche, attendri, le serra dans ses bras; cette marque de dévouement l'amena à des épanchemens très-intimes. Aucune de ses confidences ne décela qu'il eût la pensée de profiter de la marche des troupes dans l'intérieur, pour arracher la patrie à la fureur des royalistes. Un mot cependant que Chérin s'est rappelé depuis, est assez remarquable: *Si ces Messieurs*, dit-il, *continuent leurs extravagances, j'ai de quoi frapper ferme.*

Le 21 messidor, après avoir commencé le mouvement de l'armée, il part pour Brest, devant passer par Paris. Il laisse au général Chérin ses instructions pour régler le service de l'armée, jusqu'au moment où le général Moreau qui,

suivant son opinion, devait prendre le commandement des deux armées par *interim*, viendrait le relever ; alors Chérin serait parti pour aller le rejoindre. Moreau ne remplaçant point le général Hoche, le chef de l'état-major restait chargé du fardeau des affaires ; il agissait toujours au nom de Hoche, comme s'il eût été présent. Quelques intrigants voulurent se prévaloir de cet éloignement que le secret de l'expédition avait forcé de leur cacher ; Chérin leur opposa l'union des officiers-généraux, et les déconcerta par quelques coups de vigueur. Un général de division (destitué depuis le 18 fructidor) après avoir, sous de vains prétextes, différé l'exécution d'une disposition importante, s'avisa de demander insolemment, dans une de ses lettres : « *Qui commandait l'armée, et où était le général Hoche ?* -- *A cette heure*, lui répond Chérin, *le général Hoche sauve la république, et vous, vous compromettez le salut de l'armée ; songez-y bien.* »

Hoche arrive à Paris ; c'était le moment où la conspiration royale marchait à son but avec audace.

Accablé sous le poids des chaînes qu'il s'était données, cerné de tous côtés par les traîtres, pressé par les dangers de la patrie, de choisir les auxiliaires avec lesquels il doit la sauver, le directoire a jetté les yeux sur Hoche, et rend

ce nouvel hommage à ses lumières et à sa droiture : Hoche est nommé ministre de la guerre ; il est digne de cette immense confiance ; il est trop probe pour abuser de la nécessité des conjonctures.

Cet homme que l'on a long-temps cru politique, parce qu'il fut toujours hypocrite, Carnot apperçoit Hoche ; il a démêlé dans ses traits le général du 18 fructidor ; Carnot qui n'eut jamais d'autre esprit ni d'autre sentiment que celui de sa haine profonde pour des républicains, veut immoler d'avance celui qui doit bientôt soutenir si puissamment leurs efforts.

Appelés par ses intelligences, certains personnages qui siégent au corps législatif se distribuent les rôles. L'un, par un pompeux message, fait demander l'âge du directeur Barras et du ministre de la guerre ; l'autre *veut*, dit-il, *couper les vivres au gouvernement*, et lui retire tous les fonds du service public ; un autre dénonce la marche des troupes, cette marche dont j'ai démontré le but louable ; eh bien ! en supposant l'idée la plus étrangère aux intentions du général Hoche, les royalistes ont donné l'idée qui sauvera la république. Les républicains vont conspirer.... contre les conspirateurs.

Ici, va commencer la résistance à l'oppression.

La domination des factieux s'établissait d'une manière trop évidente au sein du corps législa-

tif, pour qu'il restât possible de douter de leurs projets. Alors les républicains se devinaient, se recherchaient pour s'entretenir des maux de la patrie; les ames et les courages, la force et les lumières formaient une ligne sacrée de défense. Dans ces momens de ralliement des hommes libres, Hoche rencontra le représentant du peuple Marbot; la connaissance réciproque qu'ils avaient de leur amour pour la république, a bientôt établi cette confiance de deux cœurs qui s'entendent. Marbot trouva dans Hoche un homme profondément affligé des malheurs de la république, mais en même temps très-persuadé qu'on pouvait la sauver avec du courage; cette conformité de sentimens l'engagea à lui demander: *Général, vous nous aiderez sans doute à faire triompher la république?* — *La victoire est aux patriotes*, lui répondit Hoche, *si l'on veut me seconder avec énergie. Je compte sur quelques hommes de cœur dans le corps législatif, et sur trois directeurs; mais on ne sent pas assez la nécessité de prendre un parti sur-le-champ; cependant, les progrès de la royauté deviennent tous les jours plus effrayans; Louis XVIII peut être sur le trône avant quinze jours, si l'on ne frappe un coup vigoureux. Les corps des troupes qui étaient destinées pour l'expédition d'Irlande, se trouvent fort heureusement placés sous la main*

du directoire, leur solde est assurée; aussitôt qu'elles en recevraient l'ordre, elles seront dans Paris avant deux jours. — *Etes-vous sûr de vos troupes?* lui demanda Marbot; *vos chefs de corps oseront-ils fouler un moment à leurs pieds le prestige de la représentation nationale? Auront-ils le dévouement intrépide de ne pas balancer entre la crainte de la destitution, de l'échafaud même, et l'exécution de vos ordres.* — *Je suis assuré des officiers et des soldats*, répondit Hoche; *les uns et les autres sont républicains; ils respecteraient le corps législatif s'il défendait la liberté; ils le méconnaîtront toutes fois qu'il favorisera la marche des contre-révolutionnaires: un corps législatif qui n'est point populaire, ne peut avoir l'armée pour lui. Quels sont les hommes*, demanda-t-il ensuite à Marbot, *dans lesquels nous puissions avoir confiance?* Marbot lui répondit que dans le cercle constitutionnel, au milieu du tourbillon, il avait cru démêler quelques hommes estimables; que Bergoing lui paraissait avoir la confiance du directeur Barras, et Poulain-Grand-Pré; celle du directeur Rewbell; que Benjamin Constant, par les talens qu'il paraît consacrer à la liberté, pourrait devenir utile; que Garat et Ginguené sur-tout mettraient un grand poids dans la balance, par l'estime dont il jouissaient auprès des vrais républicains.

Dans une réunion que plusieurs républicains étaient parvenus à dérober aux émissaires de Cochon, Hoche leur avait développé les moyens à sa disposition : il leur avait indiqué une partie de son plan, si bien concerté dès-lors, qu'il pouvait être exécuté au premier signal.

Le directeur Barras était celui qui, de l'aveu de deux de ses collègues, devait s'entendre avec le général Hoche sur les mesures de salut public.

Hoche avait appris par l'expérience de ses triomphes civiques, qu'il est des momens où l'homme énergique, pour sauver son pays, doit ne pas craindre de paraître violer ses devoirs, s'exposer même à la honte passagère de les trahir : ce n'était pas à un homme habitué à sauver la patrie au péril de sa vie et même de sa gloire, que les subtilités de la constitution, pouvaient persuader que le républicain doive rester dans les lignes où sa conscience lui dit que la république va périr ; se soumettre servilement aux règles, ou les enfreindre sans raison, leur paraissent deux extrémités funestes ; mais la situation des affaires était assez pressante pour qu'il fallût trancher tous les nœuds. Il n'y eut donc pas besoin de longues considérations sur les dangers toujours croissans de la république amenée aux bords de l'abîme, pour reconnaître qu'il n'y avait que le courage et la force des armées qui pussent la sauver.

Hoche vient d'abandonner son armée, au milieu de laquelle il jouissait de toute sa gloire et de la douceur de toutes ses affections ; il vient offrir au gouvernement son bras, sa tête, sa gloire ; quel est le prix du sacrifice sublime de cet homme intrépide ? la haine des uns, la froideur des autres, la peur de tous. Les trois fidèles membres du directoire lui voudraient donner des consolations ; Carnot les observe, et dénonce même leurs regards aux chefs de la conspiration royale. A la fin de chaque séance, il allait les accuser auprès de Pichegru, et souriait d'avance au plaisir de lui livrer Hoche enchaîné ! Telle est la malheureuse position de Hoche : s'il périt, il voit périr en même temps la république. Son ame est navrée de cette perspective affreuse ; et quand la patrie est chaque jour précipitée vers sa ruine, une puissance invisible retient encore la main qui veut la sauver. Voilà donc Hoche isolé de l'appui qu'il espérait, chargé de tout le poids des événemens que son dévouement a préparés ; il accepte tout seul cette responsabilité toute entière.

Plusieurs grands desseins furent agités entre Hoche et les républicains dont j'ai parlé ; les résolutions arrêtées dans leurs conférences, furent à peu près celles-ci :

Que le général Hoche partirait le lendemain pour aller joindre les troupes.

Qu'il ferait une proclamation à l'armée, pour l'instruire des triomphes du royalisme, et des mesures nécessaires pour sauver la république.

Que la proclamation serait imprimée et adressée, sous deux jours, au directoire.

Que le général Hoche s'avancerait vers Paris dans cinq jours, au plus tard, avec un corps d'armée.

Qu'en entrant dans Paris les troupes occuperaient toutes les barrières et ne laisseraient sortir personne.

Que les députés républicains agiraient de concert avec le directoire pour faire arrêter les députés conspirateurs et leurs complices.

Que le mouvement et tous les actes qui devaient s'en suivre seraient terminés dans vingt-quatre; après quoi le général Hoche sortirait immédiatement de Paris, et menerait ses troupes à Brest, pour faire de suite l'expédition d'Irlande.

D'autres mesures furent prévues en cas de résistance de la part des conspirateurs, elles sont un secret enseveli dans la tombe de Hoche et dans le cœur de Barras.

Ce qui me paraît le plus admirable dans la résolution énergique de Hoche, c'est moins le cou-

rage, l'audace d'un conjuré qui se dévoue à tous les périls, que cette noble abdication qu'il veut faire à l'instant de la puissance dictatoriale, qui lui a été nécessaire pour sauver la république. Ce qui revenait sans cesse dans ses conversations comme l'objet de ses plus vives appréhensions, et dont il avait autant d'horreur que de la royauté même, c'était le pouvoir militaire.

Plus d'une fois, on l'entendit répéter alors : *Je vaincrai les contre-révolutionnaires, et quand j'aurai sauvé la patrie, je briserai mon épée.*

Il était beau ce langage dans la bouche d'un général, commandant une armée dont il était adoré ; aucun sentiment ne rappelle des souvenirs plus honorables à la mémoire de Hoche, que ce désintéressement de puissance. Dans ces temps, où les dangers de la république avaient forcé les regards des républicains à se tourner vers des mesures extraordinaires, où, pour arracher la contre-révolution dominante au sénat, la raison impuissante était obligée d'invoquer la force des armes, cette nécessité d'introduire un moment le pouvoir militaire dans le pouvoir civil, de subjuguer la toge par l'épée, était un tourment pour la pensée de Hoche : tourment vraiment recommandable, puisque l'accroissement du pouvoir militaire devenait l'accroissement de son propre pouvoir. Telle était la pureté de son républicanisme, qu'il croyait avoir besoin de justifier l'emploi des

moyens réclamés par l'extrémité des circonstances; il gémissait de la position où les contre-révolutionnaires l'avaient placé; il voulait excuser envers lui-même l'illégalité qu'ils le forçaient à commettre pour sauver la république; et dans la crainte qu'une victoire intérieure ne pesât sur elle d'une manière funeste, il voulait en reporter tout le poids sur l'ennemi extérieur. Ses amis étaient instruits d'avance de sa résolution ultérieure; c'était, aussitôt le 18 fructidor exécuté, d'aller se précipiter sur les Anglais avec l'ascendant de ce nouveau triomphe.

Marbot, le 6 thermidor, allant au directoire, rencontra le général Hoche près du temple de la Victoire; il revenait de chez le directeur Barras, dépositaire et consolateur de ses chagrins: déterminé à prendre sur lui seul de frapper un coup vigoureux, il partait aussitôt pour rejoindre l'armée et l'instruire des funestes progrès du royalisme. il fait arrêter sa voiture: *Il n'y a rien de changé*, dit-il à Marbot, *vous trouverez Bergoing chez Barras, je pars pour ma destination*; et lui serrant fortement la main, *dites aux républicains*, ajouta-t-il, *qu'ils comptent sur Hoche, à la vie et à la mort.*

Effectivement, s'il était secondé, il arrivait à Paris comme la foudre.

Ici, l'on se demande comment se fait-il qu'il n'ait point été secondé? Pourquoi le général

Hoche est-il parti subitement de Rheims? Pourquoi paraît-il dans ce moment avoir renoncé à l'exécution du plan concerté ? Pourquoi le directoire semble-t-il aussi dès-lors avoir renoncé à se servir du général Hoche, pour terminer la lutte établie entre les conspirateurs et la république ?

Il est possible que le gouvernement, obligé de confier un moment une sorte de dictature, ait hésité de la remettre aux mains d'un homme qui avait déjà la puissance d'une grande réputation, et dont les talens et le courage devenaient, dans ce moment, une raison d'ombrages : il est vraisemblable, que, patient jusqu'aux derniers instans, le gouvernement crut les conspirateurs du corps législatif susceptibles, de s'arrêter devant la volonté de la nation, itérativement exprimée par les adresses des départemens et des armées ; il est vraisemblable encore que, craignant la violence de la secousse qui devait résulter du mouvement extra-constitutionnel, nécessaire pour sauver la constitution, le gouvernement ait voulu attendre que les conspirateurs se démasquant davantage, la nation prononçât elle-même plus solennellement leur arrêt ; et que les mesures prises lentement, dans le silence, fussent ainsi d'avance sanctionnées par l'opinion du peuple. Ceux qui cherchaient des raisons moins générales de la conduite tenue envers Hoche, se croyaient fondés à penser que sa franchisse sur les personnes et sur

les choses, lui auraient aussitôt valu la haine des hommes même qui lui demandaient de les sauver. Il parut alors que le directeur Rewbel, dont Hoche avait hautement accusé certaines hésitations, était celui qui avait été le plus vivement d'avis que le plus pressant danger était de se défaire de Hoche; qu'il fallait briser l'instrument avant même de s'en être servi, et que cet avis ne trouva point d'obstacle dans ses collègues.

Différens évènemens ont jeté déjà quelque jour sur ces questions délicates; le temps, au surplus, achèvera de les éclaircir; mais ce qui peut avancer et fonder les jugemens de la postérité, c'est le récit le plus simple des faits qui se passèrent alors.

En quittant Paris, le général Hoche s'était directement rendu à Charleville; de Charleville il avait lui-même donné aux troupes ordre, de la part du directoire, d'aller camper à Rheims. Cet ordre est du 9 thermidor.

Le 10 thermidor, il rétracte ce premier ordre de marche; il enjoint au général Richepanse de faire à l'instant rétrograder la division de chasseurs qu'il commande, et de regarder comme non avenu l'ordre qu'il lui avait fait donner le matin, par le citoyen Quertan.

Il donne pareil ordre de rétrograder à tous les chefs de corps mis en mouvement la veille.

Qu'on se figure les angoisses d'un homme qui,

le plus circonspect de sa nature, sort de toutes les habitudes prudentes de son caractère, pour sauver son pays, et qui, dans le moment où il n'a point hésité de se compromettre, se croit délaissé.

Profondément affligé, on dit qu'il ne pouvait plus renfermer en son cœur les sentimens qui l'affectaient; et quelques mots échappés alors de cette bouche si discrète, trahirent sa douleur en lui donnant l'accent de l'indignation.

Dans cette position, il va à Metz dans le sein de sa famille; il se rendit, le 15 thermidor, à Wetzlar; le général Cherin avait prévenu l'armée que le général Hoche aimant mieux rester au milieu de ses frères d'armes qu'accepter le ministère, allait revenir; il fut accueilli par les témoignages de la joie la plus vive des officiers-généraux et des soldats.

Il était extrêmement abattu; et quelque effort qu'il fît sur lui-même pour cacher la peine qui le dévorait, il était impossible de ne pas en lire sur son front l'impression profonde. Ses amis furent frappés, en allant à sa rencontre, de le voir, contre son habitude, accompagné de son épouse et d'un enfant en bas âge qu'il amenait avec lui; pour ceux qui suivaient plus particulièrement la marche des affaires, il fut évident qu'il venait avec ce qu'il avait de plus cher au monde, chercher un asyle contre ses persécuteurs, au milieu de ceux qui lui étaient restés fidèles. Les dangers de la patrie

étaient trop imminens pour qu'il pût les dissimuler maintenant ; dans ses épanchemens intimes, il dévoilà son chagrin profond : les persécutions auxquelles il se voyait en butte l'affectaient, surtout parce qu'elles lui enlevaient les moyens de servir la république ; cette idée l'accablait : son ame si forte, si énergique jusqu'alors dans les contradictions, était flétrie et semblait avoir perdu tout son ressort. L'état de découragement dans lequel il se sentait tomber approchait du désespoir ; le dépérissement de sa santé ajoutait à l'altération de ses forces morales : il avait beaucoup maigri ; ses yeux étaient éteints et son teint pâle ; une toux sèche et fréquente, un défaut de respiration qui le suffoquait, devinrent des objets d'observation inquiétante, où cependant l'on était loin d'apercevoir une cause prochaine qui dût abréger ses jours.

Mais l'audace des représentans de Louis XVIII augmentait tous les jours.

Vaublanc fait décréter la clôture des sociétés populaires, foulant aux pieds la constitution qui les autorise ; le même Vaublanc fait la motion de réunir, dans un même acte de reconnaissance nationale, le 14 juillet et la liberté de M. de la Fayette.

La garde nationale de M. de la Fayette est réorganisée, sur le rapport de Pichegru.

Sous le nom d'ouvriers, on rappelle les émigrés qui ont vendu Toulon aux Anglais, et les

départemens du Rhin aux Allemands. Par cette double trouée, la France est ouverte à l'irruption de ses féroces ennemis.

Un prêtre déporté écrit à Camille Jordan : *Je ne vous traiterai pas de citoyen ; cette qualité ne peut convenir au respectable défenseur de la religion.*

Quand on dénonce les horribles assassinats des chauffeurs associés aux égorgeurs royaux, le même Camille Jordan dit qu'*ils sont dignes de pardon et d'excuse.*

Une deuxième édition d'un perfide ouvrage de Necker est répandue avec profusion.

Dumolard, dans un discours impie, invoque les regrets de la nation sur la royauté. Il ne craint pas de nommer pitoyablement *un trône de quatorze siècles*, ce qu'il aurait dû nommer un crime de quatorze siècles.

Le même Dumolard est président du conseil des cinq-cents.

Dupont de Nemours est président de celui des anciens.

Bourdon de l'Oise occupe la tribune des cinq-cents.

Tronçon Ducoudray, celle des anciens.

La commission des inspecteurs renouvelée, est composée de Pichegru, Vaublanc, Thibaudeau, Emery, Delarue, Rovère.

En même temps redoublait la rage des persécu-

teurs de Hoche. Le procès sur la marche des troupes continuait à s'instruire; il ne s'agissait de rien moins que de le traduire devant un tribunal, dont Thibaudeau proposait l'organisation.

Les dénonciations de Willot recommencent. Delarue fait, au nom de la commission des inspecteurs, un nouveau rapport dont le but, en adressant un message au directoire, est bien évidemment d'en venir au général de l'armée de Sambre et Meuse.

Hoche lisait tous les journaux, et montrait une sensibilité extrême à tout ce qui s'y disait de lui; il prenait la peine de répondre à tout. Dans le compte qu'il rendit de son dernier voyage, voulant égayer sa tristesse, il s'amusait à lancer des épigrammes contre les royalistes.

« En arrivant à Paris, *dit-il dans ce morceau*, je me trouvais dans une singulière position: C'est lui, c'est lui; les troupes! les canons! nous sommes cernés, bloqués! furent les cris qui m'assaillirent. Bientôt après, comme Bazile, je m'apperçus, qu'excepté moi, tout le monde était dans le secret... Quel beau rapport l'ami Cochon eût pu brocher sur cette affaire, s'il eût encore été en place! il s'y connaît l'ami Lapparent, en fait de conspiration. Et les tentes préparées pour 40 mille hommes, par la compagnie Venrobé, que sont-elles devenues? »

Dans un autre endroit, il ne s'exprime pas avec moins de gaieté . . . . « En ont-ils dit, en ont-ils fait, se sont-ils assez démasqués? A quoi aboutit le grand rapport de M. Delarue? à demander des renseignemens! La chûte est belle. Et vous pensez, Messieurs, qu'on peut vous avilir?

Il faudrait que cela fut possible. J'ai eu la bonhomie, continue-t-il, de croire un moment qu'on ne faisait tant de bruit sur la marche des troupes, que pour se venger du renvoi des ministres, et pour stimuler le zèle des gardes nationales, dont le projet d'organisation était à l'ordre du jour. Ce dernier motif me paraissait assez plausible; je l'admettais, sur-tout depuis que j'avais connaissance du rapport aigre-doux de Pichegru. Mais diable, ces messieurs ont d'autres desseins; leur plan n'est pas positivement celui que je leur prêtais. »

« Une question s'élève: Comment tout ceci finira-t-il? Les hommes qui ont résolu de profiter des circonstances pour perdre leurs ennemis particuliers, poursuivront-ils leur projet? Ceux qui en veulent aux institutions, mais qui attaquent, pour les détruire, les hommes qui les soutienent, renonceront-ils aux leurs? C'est ce que le temps prouvera. En attendant, le peuple souffre, les impôts ne se perçoivent pas, la confiance se perd, le commerce languit, les assassinats se multiplient avec une rapidité effrayante, par-tout les ennemis de l'intérieur s'agitent, arment leurs satellites. O monsieur Pitt, vos agens vous servent bien! vous les payez peu; mais ils y mettent beaucoup de zèle. Croyez bien pourtant que ceci aura une fin, et une fin glorieuse pour la république. Lorsque l'épée sera tirée, vos serviteurs seront anéantis; nul ne les défendra, ne les plaindra même. Les délicieux habitans de vos féeries, et les belles dames de vos salons, sont toujours pour les vainqueurs. »

Mais si le général Hoche avait assez de force pour mettre le ton de la plaisanterie dans sa défense personnelle, il n'en était pas de même quand il envisageait la situation de la république: alors il se rappelait les inutiles conseils que, depuis deux années, il n'avait cessé de donner au

ministre Cochon, et ne pouvant plus s'aveugler sur les causes des malheurs publics, l'abyme lui paraissait d'autant plus effrayant, qu'il en connaissait la profondeur.

» Ce que vous voyez arriver aujourd'hui, Monsieur, (écrit-il, à un négociant de Francfort,) je l'ai annoncé au directoire, au moment de son installation, et souvent depuis. Le vaste plan de contre-révolution qui s'opère, m'a été développé par Desoteux, plus connu sous le nom de Cormatin. Il avait été chargé de l'exécution de l'une de ses parties par Puysaye, qui le tient de Monsieur XVIII. J'en ai vu une copie originale.

» Assassiner les patriotes, les acquéreurs de biens nationaux; intimider le peuple; donner aux républicains et à leurs institutions les dénominations les plus flétrissantes; corrompre, diviser, pervertir la morale publique, en la couvrant d'un masque religieux; légitimer les forfaits; faire évader les criminels des prisons, ou leur faire obtenir grâce par des tribunaux vendus au royalisme, tels étaient les ressorts sur lesquels Cormatin comptait, pour arriver à la destruction du gouvernement républicain. Il ajoutait à cela la composition des administrations, l'anéantissement de tout système de finances et la rentrée des émigrés. Ce plan, je l'ai vingt fois fait connaître au gouvernement; vingt fois j'ai fait appercevoir la manière dont il était exécuté; mais quel ministère avions-nous? Les gouvernans eux-mêmes n'ont consenti à ouvrir les yeux, que lorsqu'ils ont vu la république sur le point d'être renversée: deux années d'expérience n'ont peut-être pas suffi pour les éclairer complétement.

» D'abord, les royalistes voulaient donner au directoire un président perpétuel. Encouragés par la facilité qu'ils ont cru trouver, ils ont osé davantage; l'idée d'un roi constitutionnel les a plus flattés. Enfin, dirigés par un

ministre fameux autrefois, ils ont été jusqu'au retour de la royauté absolue. Alors sont arrivées les divisions, qui ne leur ont pas permis d'agir avec le concert qu'ils s'étaient proposé . . . Aussi entendez-vous les principaux chefs assurer qu'ils ont failli tout perdre par le défaut d'accord. L'espoir des républicains est dans l'énergie du peuple, dans la constance des armées qui ne veulent plus de révolution, et maintiendront la constitution actuelle. Adieu, mon cher Welch . . . Les Français mériteront-ils encore long-temps d'être la terreur et la risée de l'Europe? »

Quoique sa santé souffrît singulièrement de la tristesse de ces réflexions, il s'y laissait aller sans ménagement, et ses nerfs en recevaient une contraction violente. La manière dont il venait, dans cette occasion, de s'identifier avec la cause des républicains, ne lui permettait pas de rester sans agir. Au milieu de ses occupations, s'il parut songer à se fortifier contre ses ennemis, de l'expression des sentimens qu'il savait exister dans le cœur des troupes, c'est que ses ennemis étaient ceux de la patrie.

A l'anniversaire du 10 août, il ne négligea aucune des dispositions qui pouvaient rendre cette journée brillante. L'appareil qu'il donna à sa célébration était un heureux moyen d'électriser les esprits, et de les rattacher plus que jamais au maintien de la liberté.

Le discours qu'il y prononça est une fidelle peinture de notre malheureuse position d'avant le 18 fructidor; par une ingénieuse parabole, il

avait l'air de parler des temps de révision de l'assemblée constituante. Après avoir, dans cette allusion, pris le moyen de dire à ses frères d'armes, tout ce qu'il était possible d'exprimer, il leur parle des douceurs de la paix, dont il leur sera si glorieux d'aller goûter les bienfaits dans le sein de leur famille : *Cependant, amis*, continue-t-il, *je ne dois pas vous le dissimuler, vous ne devez pas encore vous dessaisir de ces armes terribles avec lesquelles vous avez tant de fois fixé la victoire ; avant tout, il faut assurer la tranquillité intérieure que des fanatiques et des rebelles aux loix républicaines, essaient de troubler. Combien ils s'abusent, ces perfides ennemis ! sans songer au peuple, sans songer à vous, ils méditent de rendre la France à l'esclavage dont vous l'avez affranchie pour toujours : semblables aux conseillers de Louis XVI, avant la journée du 10 août, ils espèrent nous redonner des maîtres... Nous leur opposerons la loyauté, le courage, le désintéressement, l'amour des vertus dont ils ne connaissent que le nom, et ils seront vaincus....* Malgré l'affaiblissement, chaque jour plus sensible, de ses forces, il avait prononcé ce discours d'une voix énergique et retentissante.

Immédiatement après, les troupes partagées en deux corps, commencèrent un simulacre

d'attaque et de défense sur le même terrein, où, lors de la retraite de l'armée de Sambre et Meuse, le brave Lefevre, à la tête de six mille hommes, arrêta vingt-cinq mille Autrichiens qui le regardaient déjà comme leur proie. L'attaque était commandée par le même général; le poste était défendu par les généraux Championnet et Grenier. Ensuite, les troupes rentrèrent au camp et dans leurs cantonnemens; les officiers suivirent le général en chef à l'abbaye d'Altemberg, où l'on avait préparé un dîner sans faste. La plus touchante concorde, l'unanimité des sentimens la plus effrayante pour les ennemis de la république, la gaieté la plus pure en firent un spectacle intéressant, même pour les étrangers qui étaient accourus à la fête, où l'on vit se confondre, avec les Français, des Hanovriens, des Autrichiens, des Hessois, et jusqu'à des Danois.

Au dessert, furent portés les toasts suivans :

1°. Par le général en chef: *A la république!* Que toujours ses anciens défenseurs lui soient fidèles! puisse leur courage, qui a triomphé des ennemis extérieurs, anéantir au-dedans toutes les factions!

2°. Le général Lefevre: *A la haine des ennemis de la république! Feu de file sur les coquins qui souillent le sol de la liberté!*

3°. Le général Grenier: *A la tranquillité publique! Aux membres du conseil des cinq cents qui veulent le maintien de la constitution!* Périssent les conspirateurs, quel que soit leur caractère!

4°. Le général Championnet : A *l'armée d'Italie !* Nous vous avons entendus, braves camarades, et nous marcherons de front avec vous.

5°. Le général Debelle, commandant en chef l'artillerie : *Au directoire exécutif !* Que semblable aux foudres républicaines qui ont pulvérisé les ennemis de la patrie, il écrase les traîtres et les conspirateurs !

6°. Le général d'Hautpoult : *Aux défenseurs de la patrie !* Qu'ils trouvent, en rentrant dans leurs foyers, les égards et la reconnaissance qu'ils méritent !

7°. Le général Cherin, chef de l'état-major : *Aux membres du gouvernement*, qui, par des mesures énergiques et sages, feront respecter la république au dehors, étoufferont les factions royalistes, et rétabliront la concorde dans l'intérieur !

8°. Le général Klein, commandant les dragons : *A l'armée du Rhin et Moselle !* notre émule en bravoure ; elle ne nous cédera pas en patriotisme.

9°. Le général Ney, commandant les hussads : *Au maintien de la république !* Grands politiques de Clichy, daignez ne pas nous forcer à faire sonner la charge !

10°. Le général Legrand : *Au 10 août !* Que cette glorieuse époque soit toujours sacrée pour les Français !

11°. Le général Soultz, l'adjudant-général Debily, et plusieurs autres officiers : *Au général Jourdan, membre fidèle et pur du conseil des cinq cents !* Puisse-t-il donner d'aussi bonnes loix comme législateur, qu'il nous a donné de grands exemples comme général, et opposer aux ennemis du dedans le même courage qu'il a montré contre ceux du dehors !

12°. Un général de brigade : *A Buonaparte !* Puisse-t-il... Il est interrompu pat le général en chef.... *A Buonaparte tout court*, reprend Hoche, *son nom dit tout.*

Le procès-verbal de cette fête républicaine, imprimé alors et placardé sur les murs de Paris

glaça d'effroi les contre-révolutionnaires. Boissi-d'Anglas et Dumolard voyant, dans l'union des républicains, l'annonce de leur punition prochaine, firent les motions les plus violentes contre les affiches.

Elles vont cesser les motions impies des représentans de Louis XVIII; la présidence de Carnot est finie : *Des fers pour des mains libres*, s'écrie le président, pressant contre son cœur le général Bernadotte qui apporte les drapeaux de l'armée d'Italie.... *Non, généreux soldats, le fruit de tant de triomphes, dont on nous présente encore ici de nouveaux monumens, ne sera pas perdu ! Les tentatives des ennemis ouverts seront vaines, et l'œuvre de ténèbres de ces hommes qui invoquent sans cesse la constitution, en la violant sans pudeur, ne sera point consommée ; elle retombera sur ses auteurs. Le nombre ou l'espèce de ses ennemis n'épouvantera pas le directoire, et s'il devait périr dans une entreprise aussi sacrée, et avec des intentions aussi pures, eh bien ! il participerait à la gloire des héros morts à la défense de la patrie, puisqu'il aurait péri pour la sauver, tandis que ses ennemis, même vainqueurs, partageraient l'opprobre qui accompagne toujours, dans la postérité, le nom des esclaves volontaires et celui des traîtres.*

Ces paroles énergiques vont porter la consolation dans le cœur des républicains. Les ames flé-

tries pnr l'oppression se relèvent vers la liberté ; Lacombe-Saint-Michel a ressaisi la tribune ; Marbot a tranché le mot : *la contre-révolution est dans le conseil des cinq-cents.* Bailleul prouve le fait avancé par Marbot, dans un écrit d'une logique vigoureuse ; il démontre la présence de Louis XVIII au sénat, par une série de rapprochemens irrésistibles.

Sieyes va reparaître au conseil, d'où les royalistes l'ont banni, non contens de l'avoir assassiné ; *Augereau* est commandant de la dix-septième division militaire ; Hoche, le lendemain du 10 août, a envoyé son fidel ami pour le représenter dans l'immortelle journée qui se prépare : il l'a fait précéder d'un courrier, portant au directoire le plan de délivrance ; en l'embrassant, Hoche lui a recommandé d'être prudent, et de se croire toujours sous ses regards. Cherin est commandant de la garde du directoire.

Je te salue dix-huit fructidor ! jour immortel ! jour vengeur du crime ! il était temps que tu vinsses luire à la république éplorée ; hier elle était dans les fers de la royauté, les conspirateurs sont aujourd'hui dans ses fers. Aujourd'hui est déjà plus loin d'hier, que le ciel ne l'est de la terre.

Que faisait Hoche dans ces momens ? hélas ! après avoir fait partir de Mézières un corps de troupes, sous la conduite du général Lemoine, il avait été forcé, par sa maladie, de se soumettre au

régime. Il fallait que ses souffrances fussent devenues bien impérieuses pour se résoudre à ce parti ; car, occupé des intérêts de son pays au point de ne pas s'appercevoir du mauvais état de sa santé, il avait négligé son rhume, le considérant depuis long-temps comme une simple indisposition qu'il guérirait en huit jours de repos. Quelque temps auparavant, à Neuwied, il avait envoyé chercher le médecin, pour lui demander en plaisantant *un remède contre la fatigue*. Le médecin lui avait conseillé les bains et du repos ; mais il avait répondu qu'il ne pouvait prendre les bains à cause de son rhume, et qu'il ne pouvait se résigner au repos, attendu qu'il avait encore cent cinquante lieues à faire.

Tant qu'il n'était pas abattu par l'épuisement absolu de ses forces physiques, le repos lui était insupportable, et déjà celui que sa position rendait indispensable l'impatientait. Ses inquiétudes le décidèrent à prendre tous les avis, à les suivre et à les rejeter successivement. Le mal augmentait sans cesse ; il était devenu très-irascible. Le médecin voulant alors le détourner des affaires, lui représenta combien la tension de son esprit influait sur ses nerfs, il engagea même sa famille et ses amis à le déterminer à se rendre à Metz ; mais Hoche répondit : *Que l'armée était son élément, l'inaction son tourment ; qu'il était sûr de devenir plus malade s'il s'éloignait de son quartier-géné-*

ral ; qu'il ne pouvait vivre à Metz que dans une inquiétude fatigante et qu'il se connaissait assez pour savoir d'avance qu'il serait obligé d'envoyer de là, deux ou trois courriers par jour pour obtenir des renseignemens nécessaires à son existence ; que la république le suivrait à deux mille lieues.

Enfin, arrive le 21, à cinq heures du matin, un courrier annonçant la nouvelle du 18 fructidor. Tout dans Hoche était sentiment, et tout sentiment était transport ; il s'élance aussitôt de son lit, et vole réveiller les officiers de son état-major : *Vive la république ! venez vous réjouir avec moi, mes amis, la république triomphe*, s'écrie-t-il, *les traîtres ne sont plus....* Le médecin, entrant dans sa chambre avec tout le monde, pour prendre part à la joie publique, Hoche lui cria d'aussi loin qu'il le vit, *Docteur, je n'ai plus besoin de vous, mon rhume est guéri, voilà le remède* ; il lui montrait la lettre du directeur Barras qui lui faisait part de l'arrestation des conspirateurs.

Si tous les témoins de cette scène ont joui de la vive satisfaction qu'éprouva le général Hoche dans ce moment, il leur fut impossible de ne pas s'appercevoir du changement qu'elle produisit aussitôt sur lui ; on le vit à l'instant pâlir et se décolorer ; les muscles de son visage s'enfoncèrent, il ressentit une espèce de tremblement général, et sa

plume ne fut plus sûre dans ses doigts : ainsi les impressions du plaisir sont-elles donc aussi terribles que celles de la douleur ?

Les souffrances qui l'accablaient ne purent le distraire un moment de ses inquiétudes sur la situation de la république. Il répandit dans l'armée les pièces justificatives de la conspiration, et il se livra tout entier à des soins qui pussent assurer le triomphe du 18 fructidor. Sa correspondance d'alors est pleine de conseils excellens et de vues profondes en politique et en économie. La lettre qu'il écrivit, le 26 fructidor, à l'un de ses plus intimes amis à Paris, est un monument de sagesse et de civisme ; elle peut être regardée comme un final de conduite pour les hommes qui tiendront le timon des affaires de la république. C'est le chant du cigne mourant.

» En vous écrivant cette lettre, mon cher ami, mon intention n'est pas de vous adresser des reproches, mais pourtant de vous faire des observations justes, vous les goûterez d'autant plus qu'elles intéressent notre cause, et que par elles vous me mettrez plus à même de vous manifester mes sentimens.

» Sous le rapport de l'amitié qui nous unit, vous m'avez écrit une lettre charmante ; mais elle ne me donne aucun détail sur ce qui s'est passé, et les papiers qui y étaient joints ne m'en apprennent guère plus que je n'en savais. Barras m'a donné en quatre lignes d'excellens détails ; il y avait dans sa lettre *une liste d'hommes arrêtés, au nombre de seize*. Vous me dites, dans votre lettre, que le conseil des anciens a approuvé la résolution relative aux déportés;

mais quels sont-ils? en quel nombre? *où vont-ils?* voilà ce dont vous ne me parlez pas. La république a été sauvée; j'en demeure d'accord: je sais que vous avez rendu de grands services; mais comment la république a-t-elle été sauvée? quels ont été vos coopérateurs? quelle marche a-t-on suivie? quels sont les hommes destinés à remplacer les *Directeurs?* Vous savez tout cela et vous ne vous mettez nullement en peine de nous le faire connaître; songez donc que nous devons être éclairés sur tout cela: Quelle opinion voulez-vous donc que j'émette, si je ne suis pas instruit des faits?

« En politique, ainsi qu'en guerre, c'est peu de gagner une bataille: il faut en assurer le succès par sa conduite ultérieure; s'endormir à côté de la victoire, c'est vouloir qu'elle vous fuie. Songez donc, qu'elle est femme, et veut des soins. Qu'a fait vendémiaire à la république? Rien, ou au moins peu de chose. Si, après cette affaire, on eut cassé les élections chouanes, nous n'aurions pas vécu deux années dans l'anxiété la plus cruelle. Eviter qu'on publie nos intentions, faire beaucoup sans bruit et en peu de mots, voilà le grand art! C'est dans ce sens que vous devez agir; faites-le bien entendre aux patriotes, et en outre modération, mais fermeté... Et puis, qui donc va remplacer vos députés déportés? Voilà une grande question. Vous pouvez bien croire que vous ne serez remplacé ici que provoisirement, fussiez-vous...., et dans mon cœur, mon cher, jamais. Vous ne me parlez pas du commandement des deux armées. Moreau reviendra-t-il? Voilà ce qu'il faut savoir. Songez que des généraux *** ayant donné des passe-ports et des attestations à des émigrés, je ne pourrai guères vivre avec eux. . . . . .

. . . . . .

Je serai contraint de faire une épuration, ce que je ne veux pas entreprendre pour un autre qui brise ait mon ouvrage. Parlez donc plus souvent de la commission in-

termédiaire qui nous a été très-fidelle, qui nous a ramassé beaucoup d'argent, et qui, pour récompense, se voit enlever la moitié du territoire qu'elle administrait; remarquez qu'elle vient aussi de nous former une république *cisrhénane*, qui, chaque jour, va prendre plus de consistance; il faut que vous exposiez ces faits au directoire *assemblé*, et que vous demandiez le maintien de l'arrêté qui m'investit de l'administration des pays conquis; dites-vous, à chaque instant du jour, que c'est dans la prospérité qu'on doit songer à ses amis. Avez-vous remarqué avec quelle chaleur, la faction qui vient d'être abattue, servait les hommes qui lui étaient dévoués? En cela, elle se conduisait mieux que les patriotes, qui sont souvent divisés par des futilités. »

. . . . . .

Si cela ne se peut pas, parlez de Championnet. Mais ne songez pas à quitter Paris de quelque temps: la guerre seule devrait nous ramener aux rives du Rhin; en attendant, songez à employer votre crédit pour le bien public. Songez qu'il faut par-dessus tout éviter la guerre civile que des échappés pourraient susciter à notre déjà trop malheureuse patrie. Prêchez l'économie, tonnez contre les fournisseurs, faites payer les troupes, et sur-tout évitez que le peuple murmure: ce qui arriverait, si on créait de nouveaux impôts; ceux qui sont perçus suffisent au-delà: mettez-vous bien cela dans la tête; mais bien des gens n'ont pas lu, et ne veulent pas lire le troisième volume des mémoires de Sully.

« Demandez de suite un travail pour les armées; faites qu'on épure les officiers-généraux: beaucoup, comme ***, ***, ***, ***, ***, tenaient à la faction. Rappelez-vous aussi de ***, je vous le donne pour l'ame de la conspiration; faites-le *au moins* éloigner de Paris. ... Qu'est devenu Mathieu Dumas? Je gage que cet intrigant fameux surnagera.

Le général en chef de l'armée de Sambre et Meuse,

Au Ministre de la guerre Schérer.

« Si je n'étais persuadé que le directoire fera sous peu » justice de vos perfidies, je ne prendrais la peine que de » vous déclarer que je ne veux plus correspondre avec » vous. Vous convient-il de faire une adresse aux armées, » vous l'ami et le chef le plus actif des conspirateurs; » vous qui nous avez entouré d'espions; vous qui avez » persécuté les amis de la liberté? Hâtez-vous de faire ou- » blier jusqu'à votre nom aux républicains que vous » avez trahi, qui vous abhorrent. »

Signé L. HOCHE.

Quelle lettre! dit alors un écrivain périodique, *on croit voir tomber le feu du ciel sur un homme qu'il dévore.* Ainsi écrivait Buonaparte aux Italiens vaincus, qui tentaient de coupables soulèvemens. La ressemblance est frappante. Cette lettre est dans la révolution un événement nouveau....

Un événement non moins nouveau, c'est que Schérer parut dès ce moment consolidé au ministère de la guerre, et l'éternité du crime fut consacrée du jour où la voix d'un homme de bien l'avait dénoncé. O honte! ô triomphe de de la corruption! ô ruine jurée, du peuple Français, par les magistrats auxquels il venait de

remettre son salut ! Mais ce n'est pas ici le lieu de raconter les causes et la fin de cette intrigue, à laquelle se rattachent toutes les intrigues. Elle seule est bien digne d'une histoire, et cette histoire sera celle des cruelles réactions qui ont pesé sur la république, du 18 fructidor au 30 prairial.

La prévoyance de Hoche s'étendait au loin, et il était tourmenté de la crainte que la journée du 18 fructidor ne vînt à se dénaturer et à dégénérer de la hauteur de son principe, comme tant d'autres victoires échappées des mains des vainqueurs, et qui eussent dû fixer à jamais les destinées de la république. *Les royalistes ne nous auraient pas déportés*, disait-il.....

Les républicains éclairés commmençaient d'ailleurs à voir leurs espérances deçues ; la plupart avaient pensé que le système du gouvernement recevrait une amélioration quelconque d'une grande commotion. Quelques-uns croyaient qu'averti, par la funeste expérience de deux années, de quelques lacunes de la constitution, le corps législatif, au moment même où l'on semblerait en être sorti, proposerait un jury constitutionnaire, capable d'étayer les parties faibles de cette constitution, afin qu'on pût y rentrer avec plus de sûreté, et que cette nouvelle révolution fût la dernière des révolutions... Hoche, au premier rang de ceux qui avaient conçu ces

projets généreux d'un mieux présent, et d'un mieux à venir, devait être le plus affligé de les voir déjà détruits en un instant.

Pour l'arracher au travail, on le décida à passer quelques jours à la foire de Francfort ; l'oppression augmentait jusqu'à la suffocation : il promettait au médecin de s'occuper de sa santé pendant huit jours, à son retour de Francfort ; mais le neuvième il voulait se mettre en route pour aller prendre, à Strasbourg, le commandement de l'armée du Rhin.

Le moment où il avait reçu l'arrêté du directoire qui lui conférait le commandement des deux armées réunies, offrit encore un trait de cette modestie qui lui était si familière. Dans cet instant où, couronné par le triomphe du 18 fructidor, il était, (comme le dit *Tacite*, si énergiquement rendu par *Bossuet*,) *précipité dans la gloire*, il fait assembler les généraux de l'armée de Sambre et Meuse : *Mes amis*, leur dit-il, *c'est à vous de décider si j'accepterai cet immense commandement ; promettez-moi de me continuer vos conseils et vos lumières ; mes forces sans les vôtres ne suffiraient point à porter ce fardeau.*

A Francfort, un docteur Allemand qu'il avait consulté secrètement, lui donna une recette dans laquelle il plaça toute son espérance ; il se croyait possesseur de sa guérison, et revint tout

dans ces instans de recueillement et de vérité où l'ame d'un homme vertueux *se juge elle-même, comme elle sera jugée par le ciel*, il avait tellement conservé sa gaieté, que, se riant de son docteur, il lui fit chanter, par l'un de ses amis, le couplet de la *Précaution inutile* :

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général,
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

Quel est donc cet homme toujours intrépide, soit que la tyrannie le précipite dans les cachots, soit que l'échafaud se dresse devant lui, soit qu'un poignard assassin menace sa poitrine, soit que les abîmes de la mer s'entrouvent pour l'engloutir ? Quelle est cette inébranlable vertu, qu'aucun héros n'a possédée si parfaite ?.... Cette vertu ne provient ni de la fougue de la tête, ni de la chaleur du sang, ni de l'incandescence des passions, ni de la vigueur du tempérament ; elle a sa source dans une ame pure, dans une conscience irréprochable.

Hoche sent en lui les germes de la mort inévitable ; il la regarde d'un œil ferme : mais s'il s'avance dignement vers elle, il veut encore remplir de bonnes actions le court moment qui la précède. Il ne s'occupe ni de lui ni de sa famille,

mais seulement de ses frères d'armes : ce que cette séparation dernière a de plus cruel pour lui, c'est qu'il ne pourra plus leur faire aucun bien.... Ah ! que du moins il ne perde pas un instant de leur en faire encore ! et qu'il s'occupe d'eux jusqu'à son dernier soupir. Il fait donc, de sa voix mourante, quelques dispositions et assigne à chacun des legs particuliers. *Le directoire a donné un cheval à Privat*, (l'un de ses aide-de-camp) ; *on lui donnera ma montre à répétition* : il désigne au gouvernement les postes où les talens différens peuvent le mieux servir la république. Périclès, en mourant, disait à ses amis qui lui parlaient de ses trophées, *que le plus grand et le plus glorieux de sa vie était de n'avoir fait prendre le manteau noir à aucun de ses concitoyens* : Le sentiment qui console Hoche et le soutient dans ses souffrances, c'est le souvenir de la pacification de la Vendée, et la certitude que cette rebellion ne peut se relever.... mais la gêne de sa respiration augmente, les traits de son visage s'effacent ; une sueur froide couvre tous ses membres ; ses extrémités étaient déjà glacées, qu'il disait encore : *Adieu, mes amis ; adieu, mes amis ; dites au gouvernement de veiller sur la Belgique. Adieu, mes amis*. Ses dernières paroles sont pour la patrie et pour ses amis : ses yeux les fixent encore ; la mort les ferme ; et le troi-

sième jour complémentaire, à quatre heures du matin, il se retire de la vie.

Différentes versions ont été données sur la mort de Hoche ; toutes semblent s'accorder à reconnaître que la vraie cause en fut le poison. Les divers examens des officiers de santé paraissent démontrer que ce poison était un de ceux qui, provoquant dans les sens une irritation impossible à calmer, lorsqu'on en ignore le principe, abrégent les jours du malheureux qu'ils portent sans cesse à la volupté.

On a vu des hommes que le déréglement de leur imagination ou de leur vanité poussait à prendre eux-mêmes ces poisons : la nature dispensait Hoche d'avoir recours à ces moyens de la faiblesse ; bien que son ame fût trop sensible pour méconnaître l'amour, j'ai dit qu'il n'en fut jamais dominé; que les femmes qu'il avait connues ne furent jamais ses maîtresses, dans le sens impérieux de ce mot ; mais sur la fin de sa vie, se sentant consumé d'un feu que rien ne pouvait éteindre, il dit à ses amis qu'il se croyait vêtu *de la robe de Nessus*.

Si l'on demande quelles personnes a-t-il vues à Paris, lors de son dernier voyage de thermidor; quelles raisons avait le nommé ***. de suivre ses moindres traces, de s'attacher assiduement à toutes ses démarches, et d'en rendre un compte fidèle aux ennemis dont le 18 fructidor a fait jus-

que chaque poison produit un effet différent et des phénomènes qui lui sont propres ; et j'interroge les hommes de l'art, si ceux qui se rencontrent ici ne sont pas les resultats connus du sublimé. Ces recherches ne sont point indifférentes à l'humanité ; si l'art n'a pu toujours prendre le crime sur le fait, il est beau que son expérience serve au moins à le prévenir.

Peindrai-je ici la douleur profonde de la jeune épouse de Hoche, qu'il semble n'avoir amenée à l'armée que pour assister au spectacle de ses convulsions ? Cette femme infortunée, tombée à genoux devant l'objet de ses intarissables pleurs, reste immobible comme le corps inanimé de son époux !

Peindrai-je la douleur profonde de l'armée de Sambre et Meuse, inconsolable et consternée, comme les débris de l'armée Romaine échappés à défaite de Varus ? Quoique l'appareil des cérémonies exprime bien faiblement le deuil du cœur, la pompe funèbre, décernée par cette brave armée à son général, porte une empreinte de tristesse et de respect trop honorable à l'un et à l'autre, pour en omettre le récit.

Un coup de canon, tiré de demi-heure en demi-heure, fut la première expression du regret général.

Le soir du quatrième jour complémentaire, le cercueil fut exposé sur un lit de parade, éclairé

de deux lampes sépulcrales. Son sabre et son épée liés en sautoir avec son écharpe, recouverts d'un crêpe, et enlacés d'une couronne de lauriers, furent déposés sur le cercueil, et surmontés d'une couronne de chêne. La garde de cette dépouille mortelle fut confiée à un officier de son état-major, relevé d'heure en heure, à sa compagnie de grenadiers, et aux guides, qui depuis trois ans ne l'avaient pas quitté.

Le 5, à midi, le convoi funèbre partit de Wetzlar pour se rendre à Coblentz, escorté d'une petite avant-garde de hussards; de six pièces d'artillerie, avec leurs canonniers, une compagnie de grenadiers, deux escadrons de hussards, deux escadrons de chasseurs, une compagnie de grenadiers, une musique militaire.

Le char était accompagné de deux aides-de-camp du général, et de deux adjudans-généraux à cheval aux quatre coins, et suivis chacun d'un guide à cheval, portant une torche allumée. La compagnie de grenadiers attachée à son quartier-général, marchait en file de chaque côté, l'arme basse. Ensuite les officiers-généraux et d'état-major de l'armée, un détachement des guides, une musique militaire, deux compagnies de grenadiers; la marche était fermée par un escadron de dragons.

L'enlèvement du corps annoncé par douze coups de canon, et plusieurs décharges de mousquete-

rie, le convoi se mit en marche, au bruit des cloches, au son d'une musique lugubre, mêlée des accents douloureux de ceux qui l'accompagnaient, et des habitans de Wetzlar, accourus en foule.

A chaque village, l'approche du cortège était annoncée par six coups de canon; les troupes cantonnées prenaient les armes, et les habitans sonnaient leurs cloches, seuls honneurs qu'ils pussent rendre.

Avant d'entrer à Braunsfels, le prince régnant envoya un officier prévenir qu'il se disposait à rendre au général les honneurs militaires, il fit répondre aux coups de canon qui annonçaient l'approche du cortège, par toute son artillerie : à la tête de ses troupes, sous les armes, et entouré de tous les officiers de sa maison, il attendait le cercueil dans la place, et le salua à plusieurs reprises.

A l'entrée de la ville de Weilbourg, les magistrats et les principaux bourgeois vinrent, en grand deuil, recevoir le corps et le suivirent jusqu'à l'endroit où il fut déposé jusqu'à la nuit. La ville, éclairée par des lampes funèbres, fut traversée au milieu de sa garnison bordant la haie, et au son de toutes les cloches.

Le gouverneur Autrichien de la forteresse d'Ehrenbrestein fit prendre les armes aux troupes de sa garnison, en disposa une partie en haie

sur la droite de la route (la gauche était occupée par des troupes républicaines), depuis ses avant-postes jusqu'aux bords du Rhin ; dans la ville du Tal, le reste de la garnison était sous les armes sur les glacis de la forteresse. Le gouverneur et les officiers de son état-major vinrent recevoir le corps aux avant-postes, le suivirent jusqu'aux bords du Rhin, au milieu de cette double haie d'Autrichiens et de Français, et au bruit du canon de la forteresse ; ils ne le quittèrent qu'au moment où il s'éloigna du rivage pour passer à Coblentz.

Le convoi fut reçu sur la rive opposée, au bruit des décharges multipliées de l'artillerie des forts et des chaloupes canonnières, et de toute la mousqueterie des troupes réunies en grand nombre. Trente officiers-généraux portant des torches, accompagnèrent à pied le cercueil ; on remarquait autour six enseignes à la romaine, surmontées de couronnes de chêne et de laurier. On y lisait en français et en allemand les inscriptions suivantes :

Général en chef, à 24 ans. . . . -- An Ier. Rép.
Il débloqua Landau . . . . . -- An IIe.
Il pacifia la Vendée . . . . . -- An III, IV.
Il vainquit, à Neuwied . . . . -- An V.
Il chassa les fripons de l'armée. -- An V.
Il déjoua les conspirateurs. . . -- An V.

Deux de ses aides-de-camp marchaient immédiatement après, et étaient suivis, à quelque distance, par tous les officiers-généraux.

On traversa lentement Coblentz, et l'on arriva au fort de Pétersberg au milieu d'un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie, auquel les Autrichiens répondirent régulièrement. Là, fut déposé le corps de Hoche, dans la même place où l'avait été celui de Marceau. Trois jours avant sa mort, il avait contribué de la somme de 1200 livres pour la translation des cendres de Marceau qu'il vient rejoindre aujourd'hui.

Quatre cyprès et les enseignes furent plantés autour de la fosse, du fond de laquelle il semble encore menacer l'ennemi.

Les généraux Lefevre, Championnet et Grenier voulurent payer le dernier tribut à la mémoire de leur ami. Ces dignes généraux parlent de l'amitié comme ils ont défendu la liberté. Ce qu'on trouvera dans leurs discours, ce n'est pas cette rhétorique apprêtée que Thucydide met dans la bouche de ses héros; mais le langage du cœur, non moins expressif que toutes les oraisons étudiées, qui servent beaucoup plus à prouver le talent de celui qui les a faites, que le mérite réel de celui qu'elles sont destinées à faire regretter.

Discours prononcé par le général Lefevre:

Mes chers camarades,

» La mort, qui ne nous a jamais paru redoutable, se montre à nos yeux d'une manière terrible; elle anéantit, d'un seul coup, la jeunesse, les talens et les vertus.

» Mes chers camarades, Hoche n'est plus! la parque

meurtrière a terminé ses jours, et dans un instant il ne nous restera plus de lui que le souvenir de ses vertus, et le tableau de ses exploits. Consacrons-le à lui rendre le dernier témoignage de notre profonde affliction. Que la foudre guerrière qui a éclairé ses nombreux triomphes, apprenne à l'univers entier que l'humanité a perdu un ami, la victoire un de ses enfans, la patrie un de ses défenseurs, la république un appui; et nous tous. . . . un ami sincère.

Discours prononcé par le général Championnet.

» Au milieu des accens plaintifs qui se font entendre de toutes parts, qu'il me soit permis d'élever ma voix, et de consoler, par l'expression des regrets les plus douloureux, la cendre illustre du héros qui vient de nous être enlevé.

» Il est mort, ce jeune guerrier dans lequel la liberté se plaisait à voir l'un de ses plus fermes appuis; ni sa jeunesse, ni sa gloire, ni l'amour que nous lui portions, n'ont pu le préserver du coup fatal. Vertus, génie, talens, l'impitoyable mort a tout dévoré. Que dis-je! le grand homme ne meurt point; s'il entre dans la tombe, c'est pour y commencer son immortalité. Appuyé sur de nombreux triomphes, le nom de Hoche passera à la postérité la plus reculée; il dispersera sa gloire en cent lieux divers; les plaines de Weissembourg, les murs de Landau, les rochers de Quiberon, les rives du Rhin, sont les monumens éternels qui attesteront aux siècles la grandeur de son courage et la profondeur de ses conceptions.

» Les talens militaires n'étaient pas les seuls que lui eût départis la nature: conciliateur habile, autant que général consommé, il éteignit cette horrible guerre qu'avait allumée le fanatisme, qu'alimentait l'or de nos ennemis, et qui désola si long-temps nos plus belles contrées; il sut

rendre à la patrie des milliers d'enfans égarés, ramena le bonheur dans les lieux d'où il paraissait exilé pour toujours, et mérita, par-là, le nom si doux de pacificateur.

» Hoche avait consacré son existence entière à la cause de la liberté; en vain les factions, qui tentèrent successivement de renverser la république, cherchèrent à se l'attacher; inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de l'amour de la patrie, il dédaigna leurs offres, et ne craignit pas de mériter leur haine. Persécuté et calomnié par elles, il opposa à la persécution une constance inébranlable dans ses principes, à la calomnie sa vie, ses actions, et l'estime de ses frères d'armes. Récemment encore, lors de cette crise terrible qui menaça notre constitution, nous l'avons vu marchant invariablement dans la ligne qu'il s'était tracée, mépriser les clameurs des traîtres, et donner au gouvernement une assistance qui a puissamment concouru à faire avorter leurs sinistres projets.

» Tant d'actions éclatantes, tant de services éminens rendus à la chose publique, et qui supposent une carrière plus longue que ne l'a été celle du héros que nous pleurons, lui ont acquis des droits à la reconnaissance et à l'admiration de nos derniers neveux.

» Pour nous, qui avons vécu avec lui, combien d'autres motifs viennent augmenter la douleur dont nous accable sa fin prématurée! Plutôt le père que le chef de ses soldats, il était sans cesse occupé de leurs besoins. Portant déjà dans son sein le germe destructeur, en proie à des douleurs souvent insupportables, il fut sourd aux sollicitations pressantes de ses amis alarmés, et se refusa à ce repos qui eût pu prolonger ses jours.

» A toutes les vertus guerrières s'allièrent en lui, les qualités estimables dans l'homme privé. Il fut bon époux, bon père, ami sincère et généreux

» Camarades, pleurez, pleurez un père chéri, digne de tout notre amour ; mêlez vos larmes à celles que l'amitié me fait verser sur sa tombe, vous lui devez des regrets bien sincères, il vous portait dans son cœur, il ne respirait que pour vous et la patrie; ses derniers momens ont été consacrés à assurer votre bonheur. *O ma patrie! ô mes camarades!* furent les derniers mots que prononça sa bouche mourante.

» Jour deux fois funeste! (deuxième jour complémentaire) n'était-ce pas assez de nous avoir déjà ravi un de nos guerriers les plus distingués, le jeune et intrépide Marceau! fallait-il, un an plus tard, lorsque nos cœurs saignaient encore de cette blessure cruelle, les déchirer impitoyablement, en éclairent le trépas de notre illustre chef?

» Ombre révérée d'un héros magnanime, vois la consternation profonde que ta perte a répandue parmi nous. Jouis des regrets que tu nous laisses, jouis de l'assurance que, *pour être sorti* de la vie, tu ne cesseras pas d'être utile à *ton* pays. Tu nous laisses de grands exemples, toujours nous nous efforcerons de les imiter; et s'il nous fallait marcher à de nouveaux combats, l'ennemi reconnaitrait les soldats accoutumés à vaincre sous toi.

Mais ce qui surpassait encore l'éloquence naturelle de ces paroles touchantes, c'était la douleur des assistans dont les sanglots arrêtaient à chaque instant l'orateur, interrompu déjà par les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux.

Au moment où l'on allait se séparer, un grenadier sortant du rang, s'approcha de la fosse, et présentant son arme, il y jeta une couronne de laurier en disant : *Hoche, c'est au nom de*

l'armée que je te donne cette couronne. -- Alors chacun se retira en silence.

Un trait achevera de faire connaître la sincérité de l'affliction générale, et la force des sentimens qui unissaient Hoche à son armée. En sortant de Montabaur, le dernier jour de la marche du convoi, un grenadier tombe en faiblesse; on vole à son secours. On découvre qu'il n'a pas mangé depuis deux jours; on le presse de dire la raison de cette abstinence. Après quelque résistance: *Hélas!* répondit-il en versant un torrent de larmes, *il nous aimait tant!*

Ce grenadier a, d'un seul mot, complétté l'éloge du général Hoche.

C'est bien lui qu'on pouvait appeler le *père de ses soldats*; car un père témoigne sa tendresse à ses enfans par les soins d'une continuelle sollicitude: c'était à leur prodiguer les siens que Hoche mettait son bonheur.

Pour se faire aimer des soldats, disait-il, il n'y a pas d'autres moyens à employer que pour se faire aimer de ses amis, *si tu veux être aimé, aime.*

Le besoin d'aimer et d'être aimé était chez lui une passion dominante, ingénieuse. La condition du soldat est si différente de celle du général, disait-il; le général ne fait rien qui n'ait un but, une récompense; ses moin-

dre actions sont toujours apperçues par la renommée qui se hâte de les publier. Le soldat, au contraire, lors même qu'il meurt au champ d'honneur, ne triomphe pas de l'obscurité. Aussi Hoche ne croyait-il jamais faire assez pour approcher de lui les soldats; il prenait à tâche de ne se pas ménager plus qu'eux: il partageait leurs fatigues et leurs privations; sa générosité, envers eux, allait même jusqu'à son dépouillement absolu; sa bourse était la bourse commune. Quelques-uns croyaient quelquefois ne lui faire qu'un emprunt, mais au titre délicat d'un simple prêt, Hoche trouvait l'occasion de leur faire un don réel. *Vous auriez deux cents mille livres de plus*, lui dit un jour un de ses parens, *si vous ne donniez pas ainsi tout ce que vous possédez au tiers et au quart.* — *J'aurais un million de moins*, lui répondit Hoche. — *Où est ce million?* — *Dans la bourse de mes amis*, repliqua-t-il, *si j'avais, au moment même, besoin d'y puiser.* Ce n'est pas qu'il n'eût à se plaindre de l'ingratitude de plusieurs comblés de ses bienfaits. Serai-je injuste envers les bons à cause des méchans? *Non*, disait-il. Sachant même, souvent d'avance, combien mal il plaçait un service, il ne le rendait pas avec moins d'empressement. *Faire des ingrats* était sa maxime.

Mais, par ce noble contraste qui se rencon-

tre dans les ames vraiment grandes, autant il exigeait peu de reconnoissance des autres, autant il s'en imposait à lui-même envers ceux dont il recevait un bienfait; et l'ingratitude qu'il n'appercevait pas dans les autres, lui eût paru, dans lui-même, comme le plus grand de tous les crimes; l'ingratitude, parce qu'elle est hors de l'atteinte des loix, serait-elle donc un crime moins grave que ceux qu'elles punissent le plus sévèrement? Quel frein peut retenir un ingrat? Quel lien peut unir, à l'amitié, à la parenté, à la patrie, celui qui n'est point lié à son bienfaiteur, par le souvenir du bien qu'il en a reçu?

Cette bienfaisance, continuellement active, que Hoche répandait sur ses troupes, lui avait tellement conquis leur attachement, qu'il était en son pouvoir de disposer de leur vie. Il eût justement encouru l'arrêt des éphores qui condamnèrent un roi de Sparte à l'amende, *parce qu'il se faisait trop aimer, et qu'il semblait posséder tous les cœurs de tous les citoyens qui devaient être un bien commun....* Les soldats abandonnaient leur conduite à l'ascendant de leur général; eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer l'accroissement de leurs forces dans l'exécution des grandes entreprises; ils le trouvaient dans les yeux de Hoche. Ils se sentaient plus forts à la fatigue, parce qu'il était infati-

gable ; la vertu n'était plus difficile ; son austérité même acquérait un charme, parce que l'exemple en était donné par le chef. Peut-être le philosophe, le républicain farouche, ont-ils droit d'examiner ce sacrifice, cette abnégation de toute volonté qui soumet le soldat à une puissance supérieure à la loi même? Mais l'empire du général Hoche était celui de la vertu ; il n'honore pas moins ceux qui le subissaient que celui qui l'exerçait.

Après avoir accompagné le général Hoche jusqu'à la tombe, je me surprends à l'y suivre encore lorsqu'il y est descendu. Je voudrais achever son image et lui rendre les traits qui peuvent m'être échappés dans le récit de sa vie.

J'ai parlé de sa générosité, c'est avoir en même temps parlé de sa probité ; car, à coup sûr, celui qui se plaît à donner ce qu'il a acquis par des voies honnêtes, n'est pas capable de penser à acquérir par des moyens honteux.

Hoche ne fut ni corrompu ni corruptible ; il aima mieux avoir des ennemis qu'avoir besoin de complices ; élevé à la hauteur de l'antique, il pensait qu'aucune vertu mâle ne pouvait résider dans une ame impure.

Quels regrets ne doit pas donner à la république son ministère d'un moment! Un seul jour a suffi pour laisser entrevoir les vues utiles qu'il allait développer. Son esprit n'était pas moins propre à

l'administration de la guerre, qu'au commandement des armées.

Il voyait cette administration tombée dans l'état de dissolution, qui est le dernier terme du dépérissement. Il allait être le ministre de la nation, et non le ministre des fournisseurs; il allait renverser cette triple haie de courtisans, de courtisanes et de valets; il avait l'intention ferme de fonder l'économie militaire sur des bases éternelles. Sa probité active anticipait déjà, au sein de la guerre même, les réformes que les administrateurs ordinaires osent à peine concevoir au milieu de la paix; déjà contemplait-il, avec bonheur, la majestueuse ordonnance de l'édifice que sa main réformatrice voulait élever; il voulait extirper le principe des abus; il fut calomnié par ceux qui voulaient les consacrer. Il voulut porter la coignée à la racine du mal; il fut la terreur des fripons, et les fripons l'emportèrent..... Lui-même, dans une lettre du 25 thermidor, écrite à M. Welch, négociant à Francfort, a pris soin de nous raconter les faits.

Depuis que j'ai avancé, dit-il, *que le service des armées pourrait être fait avec douze millions par mois; que j'ai écrit que conclure un marché n'était, pour un fournisseur, qu'acheter la faculté de copartager les deniers publics, une nuée de vampires s'est réunie pour faire chorus contre moi; vous voyez les effets de leurs manœu-*

vres ; l'un d'eux parlant à moi et de moi, sans me connaître, disait tout bêtement : « Nous es- » pérons que le vieil aristocrate économiste ira » bientôt rejoindre Marcean dans l'autre monde ». *Vous pensez que j'ai bien ri de la sottise..... O tempora ! O patria !*

Telle était la malheureuse situation des affaires dans les temps qui précédèrent le 18 fructidor.

Alors la nécessité de soutenir la guerre était, dans la main des entrepreneurs, le prétexte de faire au peuple une guerre beaucoup plus funeste que celle qu'il avait à soutenir contre les Autrichiens. Ils consumaient d'avance toutes les rsssources en en suggérant de ruineuses pour l'état. Ces hommes, cruellement inventifs, consacraient leur génie à ériger en art la déprédation. Ainsi les vices de l'administration augmentaient l'énormité des charges, et les maux de l'état s'aigrissaient, se multipliaient parce qu'on avait l'impudence d'appeler les remèdes. Mais, ô crime bien plus funeste encore ! ces vampires, pour assurer la tranquillité de leurs jouissances, s'occupaient à corrompre, par le spectacle de leurs mœurs dissolues, la nation qu'ils dépouillaient par leurs rapines.

Il était curieux d'entendre les différens mensonges auxquels ils avaient recours pour rendre raison de leur infamie : ce serait la matière d'une trop longue épisode pour les rapporter ici.

Et que fournissaient-ils, ces fournisseurs intrépides, pour le prix des sommes énormes qu'ils prélevaient dans toutes les caisses nationales? Acquittaient-ils, envers les armées, une faible portion des engagemens qu'ils s'étaient obligés à remplir? Ils ne fournissaient pas seulement une capote; ils ne fournissaient qu'eux-mêmes, leurs tables magnifiques et leurs courtisanes déhontées.

Et quand on rappelait ces observations, ceux qui, la veille, les dictaient eux-mêmes, en étaient à leur tour devenus l'objet; et le changement de leur fortune ayant aussitôt changé leur manière de voir et de raisonner, on n'entendait plus dans leur bouche que ces paroles bénignes, *tranquillité*, *respect des propriétés*; et les autres qui n'avaient point subi cette métamorphose se trouvaient être de *mauvaises têtes*. Cependant, quand le sens du mot liberté était dénaturé, quand ceux de vertu, de probité étaient devenus non-seulement des mots ridicules, mais encore des cris séditieux, où demeuraient les espérances de la patrie? La république n'existait plus, même en valeur nominale.

La pente de dégradation que la réaction antéfructidorienne avait donnée à la nation, était si rapide que, sans le mouvement énergique de la journée du 18 fructidor, qui vint arrêter et comme enrayer la dégénération publique, on ne

sait jusqu'où l'espèce humaine aurait continué de décheoir. Mais si tel est l'horrible état de corruption dans lequel la révolution a surpris le dix-huitième siècle, que la génération actuelle, si mal-habile à la liberté par sa dépravation extrême, n'ait pu être admise encore à jouir de ses bienfaits, et se soit trouvée, pour ainsi dire, offerte en sacrifice au bonheur de la génération future, de quelle admiration n'est pas digne ce mortel imperturbable qui, devant d'abord triompher de sa naissance, refaire ensuite son existence composée de la bone de son siècle, brava la menace de tous les préjugés pour s'élancer à la vertu ; qui, par la vigueur de son ame, devançant en quelque sorte l'influence de la révolution, se présente dans l'avenir comme l'exemple de nos neveux ?

L'hommage que je rends à la probité de Hoche peut paraitre, à bien des gens, une ironie, à d'autres une accusation ; plusieurs, avec raison, se croiront outragés de ce que j'offre à leurs regards un homme probe, s'élevant au-dessus de cet océan de corruption, dont, pour me servir de la franche expression de Marbot, *les flots viennent battre aux pieds de l'enceinte du corps législatif et des murs du Luxembourg.*

Ah ! si, pour les êtres pétris de fange, l'image de l'honnête homme échappé à la contagion de leurs exemples, portant le trouble dans la jouissance de leurs rapines, devient la provocation de

leurs ressentimens, que du moins les ames honnêtes y trouvent avec nous le délassement du spectacle des forfaits qui nous cernent de toutes parts; qu'elles se consolent dans la contemplation de cette incorruptible vertu, qui surnage au milieu de la tempête déchaînée de tous les crimes.

Il avait, sans doute, besoin de ces consolations, l'immortel biographe de Chéronnée, lorsqu'il nous recommande la mémoire du vertueux *Phocion*, qui, après avoir commandé quarante fois les armées de la république, condamné par l'injustice des Athéniens, se trouve dans l'indigence la plus absolue, réduit à se plaindre de ne pouvoir mourir *gratis*, et à emprunter de ses amis le prix de la ciguë. Nous voyons l'historien naïf (vie de Nicias) se plaire à nous rappeler le trait de ce *Lamachus*, *homme d'un grand courage, plein de justice, et qui ne s'épargnait nullement dans les combats; mais si pauvre et si simple, que toutes les fois qu'il avait commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendait à son retour, il n'oubliait jamais de marquer tant pour son habit, tant pour ses pantoufles.*

Le soin curieux que met Plutarque dans la recherche de traits pareils, semble la satyre de son siècle: les temps dans lesquels il écrivait ressemblaient beaucoup aux nôtres; mais ces temps étaient ceux de la décadence de la république Romaine, et notre république est à son commence-

ment!!! Cependant, toutes les histoires nous apprennent que ces signes de corruption sont les avant-coureurs de la chûte des empires!

La corruption était un des moyens, sur lesquels Carnot comptait le plus pour la réédification de l'ancien régime: il avait posé sur ce point d'appui le levier de son système exécrable. Quel soin n'avait-il pas apporté à proscrire tout ce qu'il y avait d'honnête dans la république! Quel zèle à rappeler tout ce qu'il y avait d'énervé dans les vieilles habitudes! Quel empressement à susciter les intéressés à la monarchie, afin de trouver sa puissance dans leurs regrets, leurs ressentimens, et sur-tout dans leurs vices: c'est-là la plaie la plus profonde qu'ait faite à la république le directoriat de cet homme affreux. Ravissant aux sentimens généreux la considération qui est leur premier appui, il excusa des républicains de déserter la vertu stérile pour voler à la fortune honorée. Sans doute devaient-ils trouver dans leur conscience la force que leur refusait l'opinion; mais combien la nature en a-t-elle doués de cette force supérieure aux faiblesses de l'humanité qui les pressent à chaque instant du jour? Combien sont capables de se roidir contre l'exemple du siècle qui les entraîne, et d'ennoblir par leur propre estime, la pauvreté que la dépravation publique flétrit tous les jours par son insolente impunité?

Ainsi, le plus grand malheur n'était pas que

quelques fripons s'enrichissent ; mais que ces fripons fussent considérés. *Postquam divitiae honori esse caepere*, dit Salluste, *et eas gloria, imperium, potentia, sequebantur, hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentiâ duci caepit.*

Sans recevoir ici les citations de toutes les histoires qui viennent se présenter en foule, puis-je ne pas remettre sous nos yeux ce raprochement du sublime ouvrage (*Grandeur et Décadence des Romains*) d'un de nos penseurs les plus profonds ? Quel avertissement sur les dangers de notre situation actuelle ! « *L'avantage d'un état libre*, » dit cet Hercule de la politique, *est que les revenus y sont mieux administrés ; mais lorsqu'ils le sont plus mal ! l'avantage d'un état libre est qu'il n'y a point de favoris ; mais quand cela n'est pas, et qu'au lieu des amis et des parens du prince, il faut faire la fortune des amis et des parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les loix sont éludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince.....*

Il fallait, on en convient, que le gouvernement fût d'abord délivré de la cause de cet entraînement fatal qui le subjugait, pour s'affranchir du joug des préjugés, dont la perfidie l'avait garotté ; mais tant que la république ne sera pas entée sur la vertu, elle aura l'air d'un parti au milieu de la

nation; elle paraîtra n'être qu'une conquête de la force. Or, toute force est périssable, tant qu'elle n'est pas transformée en droit; cette transformation ne peut s'opérer que par l'amour de la patrie, et l'amour de la patrie ne peut naître que d'une tendance continuelle vers la vertu.

Il est bien reconnu, d'un consentement unanime, que la base des républiques est la vertu; mais cette vérité reste théoriquement reléguée dans le chapitre de Montesquieu: on semble avoir décrété le principe, mais avoir indéfiniment ajourné l'exécution; et la corruption funeste qui ronge le corps politique, a non-seulement vicié nos idées, elle a encore défiguré l'acception même des signes qui les représentent. Ainsi, par exemple, cette sainte dénomination d'un *honnête homme* semble avoir perdu sa valeur et sa dignité; et dans la langue vulgaire actuelle, la qualification d'*honnête homme* ne semble plus exprimer aujourd'hui qu'un homme qui n'est pas dans le cas de la répression des loix. Voilà le sens de la probité actuelle; et si l'on parle d'*honnêtes gens*, l'immoralité profonde de ceux qui se sont exclusivement décorés de ce nom, ne permet plus d'y voir que le synonyme de ce qu'il y a de plus vil en aristocratie.

La probité de Hoche ne fut pas une de ces probités modernes : ses actions ne furent pas la parodie de ses paroles; elles en furent la pratique rigoureuse. On ne pouvait pas lui dire comme ce

Romain à Sylla, *Comment serais-tu aussi vertueux que tu le dis, toi qui, n'ayant rien hérité de ton père, te trouves pourtant avoir tant de bien?* Il a conservé la pureté de ses mœurs, et persévéré dans la pauvreté de ses pères. Au milieu des trésors qui, par la latitude de ses différens commandemens, furent sonvent laissés à sa discrétion, il n'eut besoin d'aucun effort sur lui-même pour résister à leur appât : l'intégrité chez lui n'était point la réflexion du devoir, mais l'instinct de la conscience. Il était intègre au point d'ignorer qu'on pût ne pas l'être : la seule valeur qu'il trouvait à l'argent, était le moyen d'exercer sa bienfaisance ; et comme sa générosité égalait son désintéressement, il n'a rien laissé de ses épargnes, et il est mort les mains si nettes, que son père infirme est resté dans l'indigence. Le corps législatif a chargé la république reconnaissante de soutenir son infortune, et d'acquitter les devoirs auxquels la nature a ravi son malheureux fils. *Là où les vertus et les talens sont les titres aux grandes places*, a dit le rapporteur Villetard, *là une généreuse émulation crée les grands hommes. Mais les hommes capables d'une pareille émulation oublient d'être riches : la gloire qui est leur domaine est plus brillante et plus pure, sous le chaume qui souvent les vit naître, et où ils rentrent couverts de ses rayons.*

La satisfaction que je trouve à relever l'infor-

tune de Hoche n'égale point l'orgueil que lui-même mettait à en réciter les détails.

Dans le voyage qu'il avait fait à Paris, lors de la trahison de Dumouriez, il avait laissé en dépôt chez un de ses amis, une malle renfermant tout ce qu'il possédait au monde. On lui a souvent entendu raconter depuis, qu'à son retour de Dunkerque, il avait appris que sa malle avait été volée. Rappelant lui-même avec gaieté cette circonstance de son histoire, il ne dissimulait point qu'il s'était alors trouvé réduit à l'habit et à la chemise qu'il portait. Cette extrême détresse ne l'empêcha point d'aller droit à son but, n'ayant pas oublié, disait-il, que le vainqueur de *Leuctres* et de *Mantinée* n'avait pas une garde-robe mieux montée; mais ce que Lazare Hoche avait la délicatesse de ne pas rappeler, c'est que l'embarras et la peine de son dépositaire avaient été sa seule inquiétude. Non-seulement il ne réclama point ce qui venait de lui être enlevé; mais aussitôt qu'il en trouva le moyen dans l'augmentation de ses appointemens, il envoya de l'argent à ce dépositaire pour le consoler et l'indemniser en quelque sorte des autres pertes qu'il avait faites en même temps.

Loin de vouloir depuis oublier la médiocrité de son origine, il se retournait sans cesse, avec fierté, vers les temps qui avaient précédé sa fortune militaire. Il conservait le plus tendre attachement pour la bonne tante qui avait pris soin de ses pre-

mières années ; et s'honorait, au faîte de la grandeur, de la montrer à ses amis. Lors de son dernier voyage, à Paris, il les mena la voir dans une petite boutique qu'elle avait sur le marché de Versailles ; et l'embrassant, en leur présence, il la couvrait de ses larmes. Dans le noble orgueil de ce retour sur lui-même, il retrempait son ame. S'il appercevait des dispositions dans quelques jeunes gens, il se trouvait heureux de les arracher à l'obscurité ; et le plaisir qu'il avait de les produire était, de sa part, encore un trait de sa gratitude envers les principes de la révolution auxquels il devait son élévation. Telle était la glorieuse vengeance qu'il aimait à tirer de l'injustice du sort, que, s'il honorait le mérite enfoui, c'était en l'utilisant, et s'il l'appelait à la gloire, c'était en l'appelant à servir la patrie.

En passant à Bouzonville, dans le mois de nivôse de l'an 2e, il avait pris pour aide-de-camp Anguste Mermet, alors capitaine de hussards, maintenant général de brigade ; cet intéressant jeune homme est un de ceux dont le talent et l'attachement ont le mieux justifié le choix du général Hoche.

La nature l'avait éminemment doué de ce tact fin, de cette sagacité qui démêle le mérite sous l'habit obscur. Cette habileté supérieure de savoir ainsi distinguer les hommes et de les mettre à leur place, est souvent l'équivalent du génie ; elle

crée, elle enfante comme lui, puisqu'elle donne, à des prodiges qui n'auraient jamais existé, l'occasion de paraître et de triompher du néant.

Mais cette connaissance des hommes, si nécessaire à celui qui veut les gouverner, Hoche savait qu'elle ne s'acquiert que par une longue étude; il ne s'était rebuté d'aucun des dégoûts qui la précèdent. J'ai dit combien il était patient pour *se faire entendre;* il n'était pas moins patient pour écouter.

Le talent d'écouter est l'un des plus nécessaires à l'homme public. Un sage écrivain de l'antiquité n'a pas dédaigné de consacrer un traité tout entier à décrire les avantages *du savoir écouter.* Le chancelier de l'Hôpital, dont le suffrage sera toujours d'un grand poids auprès de tout ce qui est probe et éclairé dans le monde, regardait ce morceau comme l'une des meilleures leçons de politique pour ceux qui se destinent aux affaires; il l'appelait le *manuel de l'homme d'état.* Hoche pouvait n'avoir pas lu ce traité, mais la rectitude de son jugement lui en avait inspiré les leçons et les principes.

Allait-il entreprendre une affaire? il ne refusait aucune discussion qui pût l'éclairer. Il fallait, selon lui, supporter de temps en temps le dégoût des détails minutieux. Souvent, disait-il, on y trouvait des traits de lumière. Il savait même descendre à toutes les familiarités de la conversation

tion. Son air sérieux devenait affable et libre; sa gravité s'adoucissait; et voulant, de plus, attirer vers lui, il quittait cette impénétrable circonspection dont il était ordinairement muni comme d'un triple rempart; il laissait appercevoir sur ses lèvres la bonté qui était au fond de son cœur; son sourire appelait la confiance, et la confiance arrachait le secret qu'on aurait voulu lui taire. Son air de froideur apparente n'était peut-être pas un artifice mal adroit, ni la voie la moins sûre d'arriver à son but; ce flegme imposant d'abord, devenait bientôt un moyen d'ascendant; car, pour peu qu'il fît alors de frais pour se rapprocher, il semblait en faire beaucoup, et l'on se sentait obligé. Ainsi donc, une de ses qualités les plus heureuses devenait, à son insçu même, sa politique.

Ce n'est pas que cette politique ne fût quelquefois mise en défaut par la violence de sa nature. Il avait bien assez travaillé sur lui-même pour en retenir les premiers mouvemens; mais l'ébranlement qu'il en recevait, décelait les efforts qu'il lui en coûtait; un sentiment de gêne et de contraction s'imprimait tellement visible dans tous ses traits, que le premier abord suffisait pour contrarier toutes ses intentions, en trahisant le secret de ses véritables affections.

Parvenu neanmoins à se rendre tolérant pour la plupart des défauts qui le blessaient dans les

autres, il était demeuré inexorable envers les lâches : il ne pouvait dissimuler son mépris profond pour les êtres vacillans, disposés à sanctionner par leur approbation les actes d'autorité, qui immoleraient leur meilleur ami, quoiqu'ils soient convaincus de son innocence ; fertiles à trouver d'excellentes raisons pour justifier leur désertion vis-à-vis des autres, et leur conscience vis-à-vis d'eux-mêmes ; ces gens qui, comme les peint si bien le cardinal de Retz, *ne peuvent jamais s'empêcher de croire tout ce que la cour prend la peine de leur faire croire*. Cette impudence de faiblesse et de mauvaise foi qu'il avait apperçue pendant les temps de la réaction, lui avait fait prendre en pitié l'espèce humaine, et ce dédain, si naturel à la probité qui réfléchit, est peut-être le vrai sentiment qu'on a quelquefois pris dans lui pour de la hauteur.

Voltaire a dit que l'*esprit est bon à tout* ; peut-être Hoche pressait-il trop la maxime, en concluant que, *sans esprit, on n'est bon à rien*. Il regardait comme incapable de quoi que ce soit un homme dépourvu d'esprit ; ce jugement trop sévère eût été absurde, si le sens qu'il donnait au mot *esprit* eût été celui de cette légèreté qui en est la définition vulgaire. Sa définition était sans doute celle de *Montesquieu*, savoir : *que l'esprit consiste à avoir les organes bien constitués relativement aux choses auxquelles il s'applique* ; mais plusieurs

circonstances lui apprirent, dans les derniers temps de sa vie, qu'une ame énergique et sensible peut souvent suppléer l'esprit, et même le laisser bien loin derrière elle.

On ne saurait, quant au général Hoche, décider si les dipositions de son ame ont eu plus d'influence sur les évènemens de sa vie, que les lumières de son esprit. Toutes ses actions paraissent un heureux mêlange de l'un et de l'autre; l'art qu'il avait au suprême dégré d'électriser les hommes, tenait peut-être autant à l'attachement qu'il inspirait qu'à l'ascendant de ses talens.

Un de ceux auxquels il porta le plus d'affection fut un citoyen *Dejeu*, ancien officier de cavalerie. Ils avaient servi tous deux dans les campagnes du Nord, en qualité d'aides-de-camp du général Leveneur. *Dejeu* avait été suspendu de ses fonctions sous le régime qui précéda le 9 thermidor. Hoche le fit non-seulement réintégrer, mais encore élever au grade d'adjudant-général. Ce brave homme fut si reconnaissant des procédés de son ami, qu'emporté par le desir de contribuer à sa gloire, il se fit tuer sous ses yeux dans un des combats qui décidèrent la victoire de Quiberon. Hoche répandit des larmes amères à sa mort, et n'en parla jamais depuis sans la plus vive émotion.

L'intimité dans laquelle il vivait avec les officiers de tout grade de son armée ne l'empêchait point de retenir assez de son rang, pour se conser-

ver le respect qui lui était dû, et assurer l'exécution de ses ordres ; mais, quoique très-sevère à réprimer la moindre désobéissance, il n'en était pas moins accessible au langage de la raison, lors même qu'il pouvait quelquefois contrarier sa volonté la plus impérieuse.

Dans sa dernière campagne, il avait envoyé au général Cherin des ordres qui lui avaient été surpris ; Cherin, y reconnaissant l'ouvrage de l'intrigue qui avait profité de leur séparation momentanée, ne se fit point scrupule d'y désobéir formellement. La même intrigue, présentant cette résistance comme une insubordination dangereuse, voulut en appeler à l'amour-propre blessé de Hoche ; elle espérait déjà rompre le nœud qui liait ces deux hommes. Cherin reçoit une lettre extrêmement vive ; il y répond par une non moins vive : expliquant franchement les motifs de sa désobéissance, il annonce qu'il y persiste. Quel sera le mouvement de la colère de Hoche ? Le génie de la république le couvrait de sa providence ; le courage de son ami lui a dessillé les yeux ; il accourt aussitôt, lui demande la lettre qu'il lui avait écrite, et la joignant à celle de Cherin, il les déchire toutes les deux. *Ne croyez pas*, lui dit-il, *mon ami, que rien au monde puisse altérer la confiance que je vous porte. N'est-elle pas fondée sur notre estime réciproque ?* Il l'embrasse en lui parlant, et le grand homme pleure dans le

sein de son ami. Tous deux se félicitent que leur querelle soit assez tôt éteinte pour n'être pas devenue funeste à la patrie. On avait voulu éloigner leurs ames ; un besoin invincible, les rapproche. Toute ame n'était pas propre à recevoir celle de Hoche ; mais ayant rencontré celle qui lui était propre, il y précipitait la sienne toute entière. Ch riu, digne d'avoir le secret de son cœur, savait combien la raison pouvait invoquer avec succès la sévérité de la réflexion contre la chaleur de sa tête ; Hoche ne craignait pas de perdre quelque chose de sa grandeur et de sa force en se laissant aller au mouvement de la sensibilité : il était beau de voir ce visage toujours austère, et quelquefois farouche, couvert des larmes du repentir ; sa franchise lui donnait assez de confiance dans celle de son ami, pour être certain de l'oubli de ses torts ; et cette sécurité, fondée sur la briéveté de ses ressentimens personnels, abrégeait ses regrets.

Que j'admire ces deux amis, quand je lis leur correspondance ! la république est toujours le texte de leurs entretiens : c'est la sagesse qui s'épanche dans le sein de la sagesse ; on voit ces ames élevées, également indépendantes de tout autre joug que celui des loix, s'honorant par une sévérité réciproque, n'accordant rien à l'amitié que la raison ne l'ait d'abord accordé, n'écoutant

que le suffrage de la justice, et préférant ce suffrage sacré à celui de l'univers.

Cette conscience de justice dont le général Hoche appuyait toujours sa conduite, lui donnait un caractère de liberté ferme, dont il ne se départait jamais. Dans ces temps affreux où la royauté triomphante promenait son glaive vengeur sur toutes les têtes républicaines, où l'homme probe était réduit à cacher le civisme au fond de son cœur, avec autant de soin qu'on en eût dû mettre à cacher l'incivisme, Hoche, fidèle à l'amitié, ne craignit point de défendre le député J. B. Lacoste proscrit par la réaction.

A l'époque de cette prétendue pacification de la Prévalaye, toute parallèle à la réaction, lors de la crise qui précéda l'acceptation de la constitution de l'an III, des hommes, dirai-je des fonctionnaires publics? poussèrent l'impudeur jusqu'à dire dans un repas, *que la France allait donc avoir un roi légalement, si elle voulait s'en donner un dans les assemblées primaires.* — *Nous sommes quarante mille braves*, s'écria Hoche, se levant de table avec indignation, *qui prouveront que le peuple n'a pas la volonté de se donner un roi.*

Il croyait n'avoir besoin de se soumettre à aucune des considérations que le vulgaire impose, et quand il disait son opinion sur les affaires po-

litiques, c'était dans toute son intégrité, et sans l'affaiblir par aucun amendement.

Dans ces temps qui suivirent le 9 thermidor, où, croyant pouvoir justifier des fautes par des crimes, les factions vengeresses, au lieu d'avouer les torts réciproques et solidaires, dont la passion du bien public était le principe et pouvait être l'excuse, trouvaient plus commode de s'innocenter, en présentant les vrais républicains comme les complices de Robespierre, on entendit Hoche dire en présence des proconsuls réacteurs : « *Que » les véritables Robespierristes étaient ceux » dont la mauvaise administration post-thermi- » dorienne conduisait Robespierre au Pan- » théon, en donnant à croire au peuple que » l'existence de la république dépendait de celle » de l'individu Robespierre.* ».

Ces paroles remarquables blessent trop de passions contemporaines pour être bien accueillies par elles. Disons même que l'injustice des intérêts personnels ne leur permet pas de comprendre le grand sens qu'elles renferment ; mais de quel poids ne seront-elles pas auprès de la postérité qui les a déjà entendues, lorsqu'elle apprendra que ce discours fut tenu par l'homme auquel ses persécutions donnaient le droit de s'exprimer ainsi? Et quel homme fut doué d'une humanité plus sincère!

On parlait un jour, en sa présence, de la manière expéditive dont l'instrument de mort vous

défait d'un ennemi : *Oui*, répondit Hoche de l'air de mépris le plus expressif, *on se défait d'un ennemi ; mais on en fait cent à la république* : et cette humanité n'était pas chez lui une affaire de parti, un sentiment privilégié pour les personnes ou les choses, qu'il entrât dans son système d'affectionner; c'était un sentiment de compassion universelle qui se répandait sur tout ce qui s'offrait à ses regards.

A Coblentz, un forçat balayait sous ses fenêtres ; il entendit un aide-de-camp se moquer du costume de cet homme, élégant d'ailleurs, et qui avait les fers aux pieds. *Taisez-vous*, dit Hoche avec colère, *pouvez-vous, en voyant un malheureux, éprouver d'autre sentiment que celui de la pitié?*

Mais si dans cette exquise humanité, les ennemis de la république croyaient surprendre quelque disposition favorable à leurs complots, ce serait la plus grossière de leurs erreurs. Cette autre sensibilité envers les ennemis de sa patrie, il l'appelait férocité ; et jamais il ne fut possible de trouver, dans les souvenirs de ses malheurs, un seul ressentiment qu'on pût tourner contre la république. *Nous avons été ensemble en garnison*, lui dit un jour à table un de ses officiers — *Où*, lui demanda Hoche. — *A la Conciergerie*, répondit en riant ce jeune officier. — *Mon ami*, répliqua Hoche, du ton calme de la bonté, *ne rap-*

pelons plus ce temps malheureux, et que l'injustice des hommes, que nous avons éprouvée, nous fasse trembler à notre tour d'être injustes envers la patrie.

Il avait éprouvé jadis les rigueurs du despotisme ; investi d'une grande autorité, en conclura-t-il qu'il doive être despote à son tour ? Au contraire, il en conclut qu'il doit réfuter le despotisme par un exercice sage et doux du pouvoir.

Ainsi placée à cette hauteur où, supérieur à ses intérêts personnels, l'on n'apperçoit que l'intérêt public, son ame inaccessible à tout autre mobile, semblait avoir saisi ce juste milieu qui est la force et la vertu.

Incapables d'apprécier un sentiment généreux parce qu'ils ne conçoivent point de principe honnête, les détracteurs du général Hoche, ont regardé comme une vue très-adroite, cette réserve, cette discrétion habituelle dans toutes ses actions ; ils ont considéré cette mesure parfaite, comme la suite d'un extrême soin de sa réputation, en un mot, comme un calcul. Plût à Dieu qu'un pareil calcul devînt celui des personnages éminens qui régissent les affaires humaines ! Ce calcul mériterait la reconnaissance de l'humanité, puisqu'il tourne à son profit ; et celui-là est digne de vivre à jamais dans la mémoire des nations, qui a voulu entretenir la postérité des

souvenirs de sa bienfaisance, et composer son avenir de l'estime des gens de bien.

Cette conduite, marquée au coin de la sagesse, était due sans doute à un grand exercice de sa raison ; mais cette raison elle-même n'était pas seulement une leçon apprise ; elle avait sa source dans une nature excellente et dans un grand fonds d'humanité.

Eh ! qu'il est vraiment vertueux celui que son caractère bouillant poussait dans la violence, et qui s'en était assez rendu maître pour le retenir et le dominer ; celui qui fut assez grand pour prendre les armes de son triomphe dans les moyens doux de la raison, et placer sa gloire dans la modération !

Quand on vient de voir passer sous ses yeux cette série d'actions aussi bonnes que belles, aussi dignes d'estime que d'admiration, dont la vie du général Hoche offrit le spectacle continuel à son armée, on conçoit, disons mieux, on partage pleinement la douleur que fit éprouver sa perte. Un de ses aides-de-camp, le plus attaché à sa mémoire, le citoyen Privat, dans une notice intéressante, a fait sentir, par un seul trait, combien cette douleur fut générale : *Les hussards l'ont pleuré*, a-t-il dit.

Dans la Vendée, le deuil est universel ; on lui élève des mausolées en plusieurs endroits, en-

tr'autres sur le pont de Segré. L'un porte son portrait sur son cœur, l'autre (le citoyen Bancelin, commissaire du pouvoir exécutif, près le canton de Segré) propose à son vieux père, qu'on lui a dit être pauvre, de partager, avec sa famille, sa demeure et ses ressources. Tous s'empressent à manifester leur reconnaissance et leur respect pour le pacificateur de la Vendée. Son nom seul sera long-temps encore un talisman de force, de confiance, pour comprimer les perturbateurs et rallier les républicains.

Les patriotes Irlandais ne regrettent pas moins le général Hoche, que les Vendéens. Le premier acte qu'ils ont juré de faire de leur liberté, est d'élever, en son honneur, un monument dans leur patrie.

Dirai-je que l'affliction causée par sa mort s'étendit jusque sur son chien fidèle et ses chevaux de bataille? *Homère*, dont le génie sait tout oser, a fait parler les chevaux d'Achille. Ce ne sera pas une fiction de faire parler la douleur des animaux attachés au service du général Hoche. Dirai-je le farouche désespoir de ses coursiers qui l'ont tant de fois porté dans les combats, qui l'ont plus d'une fois sauvé des bataillons de l'ennemi; si dociles jadis à la main de leur maître, impatiens aujourd'hui de tout joug étranger: comme si la mort de celui qui les aimait, était pour eux la dispense de servir dé-

sormais sous un autre, et les rendait à leur sauvage indépendance ?

Dirai-je quel est encore le chagrin profond de *Pitt*, ce chien fidèle ? Lors de sa première campagne de l'armée de la Moselle, Hoche avait trouvé ce bon animal dans le Palatinat. Poursuivi par un hussard Autrichien, *Pitt* était venu se réfugier entre ses jambes ; dès ce moment il le prit dans une tendre affection ; et le garda toujours avec lui. Dans sa prison, il avait été sa consolation ; cet infatigable compagnon le suivait partout, non-seulement dans les routes, faisant cent lieues de suite à patte au train de la poste, mais encore dans les combats. Il s'élançait dans les dangers, comme pour se faire le rempart de son maître, partageant la peine de ses revers et la joie de ses succès, donnant dans toutes les situations de sa vie, des signes non équivoques d'une sensibilité raisonnée. J'ai vu ce véritable ami, maintenant égaré et comme hébété par la douleur ; depuis la mort de Hoche, il a l'air de chercher celui qu'il a perdu ; il s'arrête de temps en temps, comme pour écouter la voix chérie ; bientôt il retombe dans l'abattement, il ne cesse de pleurer, et s'en va périssant de maigreur.

La nouvelle de la mort du général Hoche ne fit pas une impression de douleur moins vive à Paris qu'à son armée.

C'est le premier vendémiaire que cette fatale

annonce fut apportée. Le directoire était alors au Champ-de-Mars ; l'encens brûlait sur l'autel de la patrie ; tout le peuple et ses magistrats élevaient au ciel le sentiment de la reconnaissance ; la joie publique célébrait le cinquième anniversaire de la fondation de la république. C'est dans ce moment qu'arrive la nouvelle de la mort du général Hoche ; aussitôt l'alarme se répand, l'effroi s'empare des esprits ; tout le monde tremble, on frémit, on se questionne, on se demande : Comment est-il tombé ce héros magnanime, qui tout-à-l'heure plein de vie, nous regardait du sein de son armée, et combattait, pour ainsi dire, dans nos rangs, à notre tête, dans la journée du 18 fructidor? On se défend de cette désespérante idée, on voudrait ne pas croire à sa mort ; hélas ! l'affreuse nouvelle est confirmée. Alors toute joie cesse, les douces larmes du bonheur deviennent des larmes amers ; les palpitations de l'espérance se changent en soupirs, les soupirs en sanglots ; le spectacle, tout-à-l'heure riant de l'allégresse universelle, n'est plus que celui de la trisstesse commune ; les langues sont glacées et muettes ; les visages s'assombrissent ; les les cœurs se resserrent ; le ciel lui-même sembla se décolorer.

Si j'étais accusé d'avoir rembruni ce tableau de douleur, j'en appelerais à celle dont les cœurs sont navrés encore aujourd'hui.

Près de six mois déjà sont écoulés depuis la mort du général Hoche ; et telle est la grandeur de la perte que nous avons faite, qu'elle semble encore toute récente. Une douleur moins profonde et moins unanime pourrait être soupçonnée de n'être qu'un engouement passager; mais le caractère, comme l'universalité des sentimens que sa mémoire réveille dans les ames, attestent que la postérité a déjà commencé pour lui.

Ces sentimens n'ont été nulle part mieux exprimés que dans les beaux vers de Chénier.

Ingénieux à marier les idées philosophiques aux idées républicaines, le citoyen *Eymar* avait demandé que la pompe funèbre, célébrée le 10 vendémiaire, en l'honneur de Hoche, et celles qui le seraient désormais en mémoire des héros morts pour la patrie, fussent solennellement représentées sur les théâtres de la République. Il avait encore demandé que l'éloge des grands hommes auxquels la nation décernerait des honneurs publics, fût donné aux élèves des écoles, comme sujet de concours, et que celui dont la composition serait jugée la meilleure par l'Institut national, reçût du directoire le buste du héros, et fût proclamé vainqueur.

L'intention du citoyen *Eymar* est vraiment législative ; elle sera sans doute recueillie avec empressement par les représentans du peuple, occupés de méditer les institutions destinées à soute-

nir la république ; elle n'a été cette fois que très-imparfaitement remplie : par un inexplicable malentendu, on donna au théâtre des Arts, les mêmes jours que la pompe funèbre de Hoche, le *Ballet de Mirza*, *Anacréon*, *Panurge*, spectacle le moins analogue possible à la peinture lugubre qu'il devait seconder. Au lieu des émotions profondes que le spectateur demandait, il n'a eu qu'un tableau riant, capable de faire disparaître celles-mêmes qu'il avait apportées. Il semble que la douleur publique se soit chargée toute seule et sans aucun aide des frais de la reconnaissance nationale.

Tandis que, dans ce mouvement rapide de la révolution, les événemens se précipitent les uns sur les autres ; que les hommes et les choses qui faisaient hier le plus grand bruit, sont oubliées, et déjà loin de nous ; la mémoire du général Hoche semble, au contraire, chaque jour plus récente et plus vive ; elle est entière et présente ; elle paraît même s'agrandir de tout le temps écoulé depuis sa mort. Nos regrets deviennent plus cuisans ; nous ne voulons point les adoucir, mais les alimenter ; nous ne cherchons point à tarir nos larmes, nous voudrions seulement les rendre utiles à la patrie, et c'est pour repaître cette douleur avide et salutaire, que j'ai tracé quelques-uns des traits les plus mémorables dont sa vie fut semée.

Je ne répéterai pas que je me suis sévèrement interdit toute flatterie ; que j'ai cru devoir aussi fuir la parure du discours, ayant à parler d'un homme à qui toute parure fut étrangère. Si cependant le récit des faits avait prouvé que Lazare Hoche fut, dans sa vie privée, bon fils, bon époux, bon ami, bon père ; que, placé sur des terreins différens, dans des situations toujours nouvelles, il n'a jamais connu d'obstacle, il a par-tout triomphé des difficultés par des idées créatrices ; qu'il aurait même, l'un des premiers, par son exemple, en quelque sorte, frayé la route de l'audace ; qu'il aurait encore, l'un des premiers, invoqué et fait réussir les moyens de la douceur ; qu'ainsi, dans sa vie publique, il fut en même-temps grand capitaine et négociateur habile, il résulterait que la morale a perdu en lui l'un de ses meilleurs exemples, et la république un de ses plus fermes appuis. Ce serait-là, sans doute, un très-grand éloge ; mais, puisqu'il sortirait du fonds de sa vie, il serait le cri de la vérité même ; et c'eût été la trahir que de ne pas le faire entendre.

Le bon abbé de Saint-Pierre, dans un mauvais langage, exige trois choses du grand homme :

1°. *Grand motif, ou grand desir du bien public ;*

2°. *Grandes difficultés surmontées, tant par la grande constance d'une ame patiente et courageuse, que par les*

grands talens d'un esprit juste, étendu et fertile en expédiens ;

3°. *Grands avantages procurés au public en général, et à sa patrie en particulier.*

Le lecteur jugera si le général *Hoche* a rempli ces trois conditions.

NOTICE

SUR CHÉRIN,

Général de division, chef de l'état-major-général de l'armée du Danube.

NOTICE

SUR CHÉRIN,

GÉNÉRAL de division, chef de l'état-major-général de l'armée du Danube,

MORT à Arau, le 20 prairial à quatre heures de l'après-midi, par suite de la blessure reçue dans la journée du 15, en avant de Zurich.

Quum fortissimi per acies, aut proscriptione, cecidissent.

TACITE.

LA république vient de perdre un militaire *philosophe*. Ceux qui comprennent le sens de ce mot tant calomnié, ceux qui ont appris aux armées combien y est rare et serait desirable, dans les chefs, la philosophie qui raisonne ses devoirs et leur but, sentiront tout ce que cette qualité ajoute d'intérêt au souvenir de celui qui la possédait.

Tel est le rapport sous lequel m'a paru plus digne de regrets le général Chérin.

Quand un homme s'avance sur la scène de la révolution avec quelque avantage, on demande aussitôt : *Qu'est-ce qu'il était, qu'est-ce qu'il faisait avant la révolution ?* Que l'envie, si difficile à accorder aux contemporains la gloire la mieux acquise, que la curiosité fassent cette question sur Chérin; il y répond lui-même dans une anecqu'il m'a racontée.

A l'époque du 18 fructidor, un membre du directoire, qui ne l'est plus, celui qui, déclarant dernièrement qu'il s'était opposé à la nomination de Schérer au commandement de l'armée d'Italie, oublia d'ajouter que c'était parce qu'il le voulait conserver au ministère; ce membre, cherchant à détourner de l'esprit de ses collègues l'estime que le général Chérin, leur avait inspirée, lui dit, avec malignité, le plus haut qu'il pût : *Général, votre père n'était-il pas généalogiste ?-- Citoyen directeur, mon père était un honnête homme*, répondit Chérin. Cette réplique pourrait avoir l'air d'une épigramme ; cependant l'intention d'une épigramme était loin du cœur de Chérin : habitué à s'honorer de la probité de son père, il ne pouvait croire que ce fût un outrage de la rappeler aux autres. C'était-là le langage de son innocence : car, conservant encore aux derniers temps de sa vie cette naïve simplicité, il avait si peu appris son siècle, que, si on lui recommandait quelqu'un pour

un emploi, sans s'informer jamais : *est-il parent de tel directeur, ou de tel ministre? a-t-il de la richesse, de l'influence?* toutes ses questions se bornaient à celles-ci : *Est-il républicain? Est-il honnête-homme? A-t-il du talent?*

Chérin fut généalogiste ainsi que son père, auquel il succéda à l'âge de dix-huit ans; mais cet état n'était nullement la vocation de son esprit : les lettres, la musique, la société des hommes les plus distingués par leurs connaissances, le consolaient de l'insipidité de ses travaux. Les premiers jours de la liberté commençaient à luire en 1788; Chérin n'attendit pas les victoires de la révolution pour en devenir le partisan; les principes en étaient dans son cœur : il l'embrassa avec passion. Cette victoire si facilement remportée sur les habitudes de sa naissance, de son éducation et de son emploi, peut être la preuve qu'une ame pure et droite est la source de tout vrai patriotisme.

Héritier d'un patrimoine honorable, il avait épousé l'intéressante fille du respectable Dacier, membre de l'Institut national. Il était arrivé à l'âge de vingt-sept ans, jouissant de tout le bonheur domestique, quand la guerre fut déclarée. Sa détermination nouvelle aussi-tôt arrêtée, il part pour l'armée. Du grade de sous-lieutenant, il arrive successivement à celui de général

de division par une continuité de travaux utiles et d'actions de bravoure.

Personne n'ignore les services qu'il rendit comme chef d'état-major. A l'armée, on entend quelquefois dire de celui qui remplit cette place : *Ce n'est qu'un administrateur.* Ceux qui s'expriment ainsi n'ont pas réfléchi que les généraux les plus justement célèbres étaient sur-tout occupés à veiller sur l'administration. Le prince Eugène n'a pas moins dû sa gloire à ce genre d'attention, qu'à ses hardiesses militaires ; c'est à ce soin que Buonaparte aussi a dû la suite non interrompue de ses succès : et sans approfondir encore la cause de nos derniers revers, on sait déjà pour combien y entre la négligence de l'administration. Chérin avait particulièrement étudié l'administration de la guerre ; ses connaissances multipliées dans cette partie, son incorruptible probité l'avaient fait apprécier du général Hoche, qui le retint constamment près de lui à l'armée des Côtes d'Océan, et à celle de Sambre et Meuse.

Hoche, à l'époque du 18 fructidor, l'avait désigné au gouvernement pour ministre de la guerre ; la véritable opinion publique semblait s'être réunie à ce vœu. On ne prétend point pénétrer encore les secrets des dieux jusqu'à savoir les raisons qui empêchèrent alors le gouvernement d'acceuillir le conseil des hommes de bien : les événemens ont prononcé

prononcé depuis s'il eût été mieux d'adopter Chérin que Schérer.

Cependant sa ferme résolution, confiée alors à l'amitié, était de ne point accepter le ministère. Associé au général Augereau dans cette mémorable journée de fructidor, il n'en avait voulu que les périls, et savait répondre à tout reproche d'illégalité dans cette grande entreprise, par le dévouement le plus absolu, et l'abnégation la plus entière de tout intérêt personnel. Mais depuis, voyant cette révolution qui, dans l'intention de ses auteurs, devait être la dernière des révolutions, corrompue encore par les factions, et dégénérée de la pureté de son principe, il ne put en dissimuler sa douleur, ni retenir l'expression de sa prévoyance.

Dans les discussions que ses rapports lui donnèrent avec l'autorité supérieure, souvent il aima mieux heurter et déplaire, que laisser perdre à la vérité quelque chose de sa force. Chargé d'une expédition en Irlande, il offrit et demanda les moyens qui devaient en assurer le succès. Le directoire s'obstinant à les lui refuser, Chérin donna sa démission de tout grade, c'est-à-dire, de la seule ressource qui lui restât pour subsister après que la guerre avait dévoré toute sa fortune, et préféra les angoisses de la gêne la plus étroite à la complicité de livrer nos vaisseaux et nos soldats à la mort et aux Anglais. Il accom-

pagna cet acte de courage d'une énergique prophétie de tous les malheurs qui devaient suivre une entreprise aussi incomplète et mal ordonnée.

La lettre qu'il écrivit à ce sujet au directeur Treilhard, le 6 fructidor an 6, (*) en mettant à même de juger jusqu'à quel point il est vrai que l'erreur de ce directeur et de ses collègues ait pu être involontaire, prouve combien, au contraire, il est constant que cette erreur fut une volonté opiniâtrement déterminée de fermer à jamais l'oreille aux accens du civisme et de la vertu.

(*) De l'Hermitage d'Emile, le 6 fructidor an VI de la République Française, une et indivisible.

Au citoyen TREILHARD, *membre du Directoire exécutif.*

CITOYEN DIRECTEUR,

Les choses étant amenées au point où, sans que je veuille solliciter l'opinion publique, les événemens qui suivront de l'expédition maritime qui m'était confiée, soient portés tôt ou tard à ce tribunal suprême, vous me saurez sans doute gré de vous parler à vous-même aujourd'hui, comme je serais obligé de le faire alors.

Le langage de la vérité valut souvent à ceux qui voulurent le faire entendre aux rois, le brevet de *mauvaises têtes*, auquel on a substitué chez nous celui d'*anarchistes*. Je vous connais assez pour être sûr que ce langage ne peut vous paraître autre que celui d'un honnête homme.

Vous savez que j'ai donné ma démission du grade que

Plusieurs des résistantes de Chérin ont été d'ailleurs des prédictions, et peuvent être recueillies comme d'excellens conseils politiques.

L'amitié venait dans son cœur après l'amour de la patrie, ou plutôt les objets de son choix prouvèrent que ces deux sentimens chez lui n'en

---

j'occupais dans l'armée; actuellement que je me trouve relevé à la qualité de simple citoyen, je crois pouvoir, par suite de la confiance que m'inspirent nos anciennes liaisons, vous faire part de quelques observations sur les derniers rapports qui m'ont été accordés avec le directoire.

La manière de me retirer un commandement dans lequel je portais tout mon dévouement, veut-elle exprimer un reproche d'indocilité ou de timidité? Je croirais manquer plus à vous qu'à moi-même, en répondant à l'un ou à l'autre.

1°. Je savais, lorsque vous m'offrîtes le commandement en chef de l'expédition, qu'il avait été peu de jours auparavant refusé par un officier-général de la bravoure la plus célèbre (*Bernadotte*,) Je n'aurais pas été plus réprochable que lui de répéter un refus qui lui avait été dicté par son expérience, je pourrais dire par sa bravoure même.

2°. Vous vous rappelez que, quelques jours avant l'offre qui me fut faite, je vous avais communiqué mon intention d'aller seul et sans aucun aide du gouvernement, combattre au centre des plus fortes puissances militaires de l'Europe, pour rétablir l'indépendance d'un pays sans lequel je pense que notre liberté ne saurait avoir d'appui dans le nord. Seul il m'était permis d'affronter tous les hasards, et de subir de ma personne tous les malheurs qu'on aurait appelés si on l'eût voulu, les résultats de la témérité et de la domquichotterie; mais dans une affaire

formaient qu'un seul. Dans l'accomplissement de ce contrat sacré, il aurait suivi son ami à l'échafaud; il le suivait même au-delà de la mort. Il releva courageusement les cendres de Hoche, et ne refusa pour son compte aucune des inimitiés qui vinrent assaillir cet homme illustre dans la tombe.

---

où il s'agissait de soutenir, au nom du gouvernement Français, les efforts d'un peuple déjà lésé par les espérances qu'il avait reçues de nous, où il s'agissait d'exposer aux périls quelques milliers de Français, j'ai pensé qu'il m'était imposé de me montrer circonspect, de réfléchir sur les chances et de résister aux attraits de ma propre gloire. Alors je me suis rappelé, que 1°. lors de l'expédition commandée par le général Hoche, il marchait avec 15,000 hommes d'élite, et tous les moyens d'armement et d'équipement; 2°. 17,000 hommes attendaient sur le rivage l'arrivée des premiers pour les soutenir aussitôt; 3°. l'expédition était absolument inattendue de nos ennemis mêmes, qui n'avaient pas voulu croire à cet excès d'audace auquel je fus associé.

La position était ici bien différente: 1°. vous savez incontestablement que la levée de boucliers faite par la nation généreuse que nous devons aider, vient d'être terrassée par les forces réunies de ses tyrans, et que ces mêmes tyrans exercent en ce moment tout ce qu'ils ont de pouvoirs et de ruses, pour anéantir chez les insurgés jusqu'à l'espérance de pouvoir se relever; qu'enfin toutes les côtes sont hérissées de préparatifs de résistance les plus formidables.

Lorsque le commandement de l'expédition m'a été confié, citoyen directeur, il a été convenu, en séance du

Une femme aussi spirituelle que belle et bonne, l'appeloit quelquefois, en riant, *le bon-homme*. Cette plaisanterie, qu'un autre aurait pu croire refuser quelque chose à son esprit, le touchait singulièrement, parce qu'elle s'adressait à son

---

directoire, du 18 messidor, qu'elle serait formée de deux divisions égales, dont la première serait commandée par un général de brigade, avec la qualité de commandant provisoire; et que la seconde partirait immédiatement après sous mes ordres, comme commandant en chef. Ces deux divisions présentent un total d'environ 8000 hommes, et j'en appelle à tous les militaires éclairés, ces moyens étaient à peine suffisans pour déterminer le succès des projets conçus par le directoire. En vain me reprocherait-on de n'être pas parti avec 4000 hommes seulement, et surtout avec l'incertitude de recevoir des renforts; il n'y a personne qui, connaissant à fond l'objet de l'expédition, ne sente que borné à ces seuls moyens, elle ne fut trop aventurée; car si le ministre de la guerre n'a pas hésité de me répondre quand je lui demandais des armes, *que ce serait les exposer à être perdues au profit de l'ennemi*; n'ai-je pas dû répliquer: *des armes sont-elles plus précieuses que des hommes?* Ai-je pu ne pas me plaindre non plus des indiscrétions répétées par le même ministre, lorsqu'elles compromettaient évidemment les hommes et les choses?

Vers la fin de la séance du directoire, où je fus admis, le sept du mois dernier, il fut arrêté que le ministre de la marine prendrait toutes les mesures convenables pour qu'il fût embarqué, sous le plus bref délai, un nombre de troupes égal à l'avant-garde; quelque activité que j'aie mis dans mes communications avec ce ministre, rien n'a été fait, et présentement je reçois une lettre du ministre

cœur : la bonhomie, ou plutôt la bonté qui en est le fond, étaient effectivement celui de son caractère. Si, avec cette sensibilité exquise, à laquelle rien d'humain n'est étranger, on considère qu'il a sacrifié à la patrie ses plus tendres affections, on a la mesure de son civisme : c'est que

---

de la guerre, qui m'ordonne de me rendre à l'armée d'Italie, ce qui m'annonce que le départ de la deuxième division destinée à soutenir la première n'a plus lieu, ou que le commandement est déféré à un autre officier-général.

C'est dans cette circonstance que j'ai donné ma démission ; j'en ai consigné les principaux motifs dans une lettre particulière que j'ai écrite à un de vos collègues. (Le directeur Barras.) Il me reste toujours, comme citoyen Français, le droit de reparaître dans les rangs en qualité de simple soldat.

Tout ceci veut-il dire que je doive m'éloigner de la scène des affaires publiques ? Depuis le 18 fructidor des inimitiés actives se sont accumulées sur ma tête ; les calomnies les plus absurdes ont été employées pour me discréditer. Sans doute ma conduite les repoussa victorieusement ; mais il serait vraiment singulier qu'après avoir langui dix mois dans les cachots, sous le régime révolutionnaire, il se trouve des hommes assez dépourvus de sens pour m'attribuer des volontés terroristes, et me supposer lié à des ennemis du gouvernement républicain.

Je voudrais, citoyen directeur, vous croire étranger à l'injustice dont on veut me rendre victime ; mais la manière dont elle m'a été faite me donne la douleur de craindre que vous n'ayez pas voulu l'empêcher. Tel est donc le prix de cette amitié de vingt ans, que vous au-

son civisme et sa morale n'étaient pas la ressource de ses mécontentemens, mais les besoins habituels de sa vie; et voilà pourquoi il leur immola toujours ce que le vulgaire appelle *bonheur et tranquillité.*

Un jour je dirai ses vertus malheureuses: quelques personnes les prendront peut-être pour l'accusation de leurs vices heureux. Ce n'est pas néanmoins la liberté de la presse que j'attends pour cela; car je pense qu'il n'est pas plus au pouvoir d'une loi de donner cette liberté à l'homme de bien, que de la lui ravir; mais pressé du besoin de parler de sa vie, je me vois trop près de sa perte, et ne puis que la sentir. J'entends

---

miez à vous rappeler envers un homme que vous ne pouviez pas moins estimer que son père? La preuve de cette amitié, citoyen Treilhard, sera de ma part plus sincère, car j'aurai la loyauté de vous exprimer à vous-même, ce que nombre de personnes se disent tout bas.

La finesse peut être utile dans des négociations diplomatiques, mais elle est hors de mise dans un gouvernement républicain, et sur-tout envers ceux qui ont acquis des droits réels à l'estime.

Si j'étais moins fort du témoignage de ma conscience, je pourrais, à l'instar des dilapidateurs de la fortune publique, me prosterner en silence, mais il est bien juste que je trouve dans l'expression de ma franchise des dédommagemens aux peines qui semblent s'attacher aux pas de tous ceux qui font profession de probité.

Signé, CHÉRIN.

encore ses dernières paroles : c'était en revenant des combats des 6 et 8 prairial ; il avait plusieurs fois rallié les colonnes épuisées de fatigues et de besoin : épuisé lui-même, il me dit : *Nos plus cruels ennemis ne sont pas les Autrichiens.* Voyant revenir hors de combat l'intrépide général *Ney*, qui avait eu deux chevaux tués sous lui, et reçu trois blessures : *Faut-il que le premier officier de l'armée ait été réduit à faire le sous-lieutenant !* Prenant une part non moins vive au sort du brave adjudant-général *Lorset*, qui avait eu une côte fracassée au même endroit du champ de bataille, il s'écria : *Qu'ils sont heureux !* Il ajoutait, les larmes aux yeux : *O Hoche, ô grande ame, combien tu nous manques !* Pour moi, convaincu par mes yeux que les vraies causes de tous nos désastres étaient 1°. le dénuement et l'inanition de nos troupes ; 2°. l'irritation des peuples *libres*, que le directoire Français avait plus opprimés que ne l'avaient jamais été les peuples *esclaves*, je m'écriais : *Rapinat, rends-nous nos légions !..* et nous répétions ensemble : *Buonaparte, Masséna, Bernadotte, Championnet ! hommes forts de l'amour et de l'estime du soldat, où êtes-vous !* Atteint du plomb mortel dans la journée du 15, Chérin laissa tomber encore ces paroles entrecoupées par la douleur : *O Hoche !*

Peut-être le chagrin profond qu'elles indiquent

influa-t-il sur la témérité de sa mort ! On a vu de ces ames fortes, qui, après avoir long-temps lutté, fatiguées de l'impuissance de leurs efforts, courent se reposer dans la paix de la mort. Ce n'est pas que leur courage soit anéanti ; mais elles dédaignent de s'en servir désormais, et prennent en pitié tout ce qui les environne. Ce n'est pas le courage qui manque à Brutus après la bataille de Philippes, c'est qu'il ne peut plus espérer en la vertu !

Ainsi tombent successivement, dans toutes les histoires et dans la nôtre, tout-à-l'heure et si près de nous, les plus nobles instrumens des révolutions de la liberté. Demeuré au milieu de tant de débris, on se trouve comme sur une plage bouleversée par un tremblement ; on ne peut plus dire que l'on vit : c'est le cas de dire que l'on survit ; et quand à côté de la vertu qui succombe tous les jours, on voit l'immortalité du crime qui triomphe tous les jours, on éprouve une certaine honte dans toute son existence ; on voudrait s'y dérober en se réfugiant au sein des tombeaux ; on n'est plus soutenu que par la pensée de rejoindre les amis qui nous échappent, et l'espérance de la mort peut seule faire supporter le poids de la vie.

Gardons-nous cependant de penser que le dernier soupir de Chérin ait été celui du désespoir ! Il était déjà dans la mort, lorsque se levant sur

son lit de douleur, et comme ayant retrouvé ses forces, en tournant vers la France ses derniers vœux, il prononça en expirant le nom de *Sieyes ! ! !* (1)

Si le corps législatif voulait décréter que la dépouille mortelle du général Chérin fut réunie solennellement à celle de Hoche, dans le mausolé que l'armée de Sambre et Meuse lui a fait élever près de Coblentz, il accomplirait le souhait le plus cher de ces deux morts généreux, et des amis qui ont le malheur de leur survivre. Cet honneur rendu à la bravoure républicaine ne serait peut-être pas inutile à soutenir celle qui nous reste. L'armée attend les regards, écoute avidement les paroles des représentans de la nation ; et le soldat français, que j'ai vu dans un très-grand besoin sans doute de subsistances de toute espèce, a plus besoin encore de ces encouragemens électriques, seuls capables de recréer des miracles, et de relever la gloire de la république.

---

(1) Extrait de la lettre du premier aide-de-camp du général Chérin à l'auteur de cette notice, revenu d'Helvétie quatre jours avant la dernière affaire du 15..... *A son dernier moment, il a beaucoup répété le nom de* SIESSE.

Nota. On a transcrit jusqu'à l'orthographe du nom de la citation, pour en garantir la vérité du soupçon même de l'éloge.

Je ne crois point d'ailleurs que mon idée appelle le corps législatif hors des routes dans lesquelles il paraît vouloir faire rentrer la constitution : je crois, au contraire, suivre et accompagner sa pensée ; car n'est-ce pas commencer le châtiment et le supplice du crime, que commencer de rendre hommage à la vertu ?

A. ROUSSELIN.

Paris, 25 Prairial, an sept de la République française, une et indivisible.

LE

VIEILLARD D'ANCENIS,

POËME,

SUR LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE,

PAR M. J. CHENIER.

LE

VIEILLARD D'ANCENIS,

POËME

SUR LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE.

O mes fils, partageons les communes douleurs ;
Pleurons : Nantes gémit, Angers verse des pleurs ;
Un long crêpe a couvert ces riantes vallées ;
Au bord d'un fleuve ému, nos tribus désolées
Célebrent un héros qu'enferme le cercueil :
Hoche n'est plus, mes fils, et la France est en deuil.
Il ne brillera plus sur un char de victoire
L'heureux libérateur des rives de la Loire :
Puissant par la clémence, et grand par les bienfaits,
Après avoir su vaincre, il sut donner la paix.

Vous connaissez l'ormeau qu'entourraient nos familles,
Quand, le dixième jour, nos guerriers et nos filles
Par des rustiques jeux fêtaient la liberté :
Il comptait trente hivers ; mes mains l'avaient planté ;
Des vieillards, des amants, son ombre était chérie,
Et sont riant feuillage égayait la prairie :
Le fer n'insultait pas ses rameaux protecteurs,
Ses rameaux, doux abri des timides pasteurs,
Soit quand les eaux du ciel désaltéraient nos plaines,
Soit quand le chien brûlant tarissait les fontaines.
Le voyageur qu'aflige un tronc inanimé.
Redemande en pleurant l'ombrage accoutumé.
Mais les flots de la Loire ont semé le ravage ;
Il a péri l'ormeau, délices du rivage.
Mes yeux l'ont vu tomber sans force et sans appui :
Hoche, plus jeune encor, est tombé comme lui.

Quels étaient les fléaux qui désolaient ces rives,
Quand il vint rassurer nos familles craintives !
Il parut ; son aspect enfanta des guerriers.
Avant lui, désertant les rustiques foyers,
Femmes, enfants, vieillards, cherchaient au sein des villes
Des jours moins inquiets et des nuits plus tranquilles.
Nos peuplades fuyaient des brigands inhumains,
Nés dans les mêmes champs qu'ont dévastés leurs mains.
Ils vengeaient, disaient-ils, la foi de nos ancêtres.
Hélas ! ces malheureux, victimes de leurs prêtres,
De village en village apportant le trépas,
Calomniaient leur Dieu par des assassinats.
Mais ce Dieu les frappa de sa main vengeresse.
Quiberon ! lieu célèbre, et cher à ma vieillesse,
Tu n'as point oublié les braves d'Ancenis !
J'apprends que de nouveau les brigands réunis
Promènent dans les bois leurs drapeaux parricides ;
Qu'on a vu sur nos bords ces transfuges perfides,

Qui, sous un joug impie ardents à se ranger,
Ont mendié par-tout l'appui de l'étranger;
Que l'Anglais avec eux vient désoler nos plaines.
L'Anglais! Du sang breton coule encore dans mes veines,
l'écriai-je aussi-tôt : je joindrai nos soldats;
e fer ne sera point trop pesant pour mon bras.
'Anglais! partons, mes fils, embrassons votre mère;
rmez-vous; donnez-moi le glaive héréditaire
Qu'aux champs de Fontenoi ma jeunesse a porté,
t que mes derniers coups vengent la liberté. »
ous partons, nous quittons votre mère alarmée;
'offre au jeune héros qui commandait l'armée
uatre guerriers de plus, le père et les trois fils,
os bras, votre courage, et mes cheveux blanchis.
sourit. « J'y consens, soyez parmi les braves;
ommes libres, dit-il, combattez les esclaves. »
e jour même nous vit triompher sous ses lois,
t nous avons de près admiré ses exploits.
nglais, brigand, rebelle, inondaient le rivage;
Iais la patrie enflamme et double le courage;
a gaîté qui préside aux combats des Français,
arantissait d'avance et chantait nos succès.
à ces chants belliqueux les rebelles frissonnent;
'airain, le fer, les flots, la mort, les environnent;
Tous meurt, fuit, ou se rend; le rivage est soumis,
t le vainqueur debout ne voit plus d'ennemis.
os mains ont désarmé leurs phalanges tremblantes;
ientôt ces lieux n'offraient que des roches sanglantes,
Des sables infectés et de débris couverts,
t des vaisseaux fuyant sur l'azyle des mers.

Après ce jour illustre un heureux jour commence;
éfaits par la valeur, vaincus par la clémence,
es tristes Vendéens, à la guerre échappés,
bandonnent les chefs qui les avaient trompés.

Exilé trop long-temps sous la tente guerrière,
Le villageois revient habiter sa chaumière;
Il cultive le champ qu'il avait ravagé.
Les deux partis souffraient : un homme a tout changé.
Des vainqueurs, des vaincus il essuya les larmes.
Par-tout, dans les chemins, en déposant les armes,
Les Français réunis embrassaient les genoux
De cet ange de paix descendu parmi nous.
Il nous rendit nos jeux, nos danses bocagères;
Il chanta les refrains de nos chansons légères;
Ancenis vit encor les fêtes sous l'ormeau;
La colline entendit les sons du chalumeau;
Et le pasteur, enflant la musette rustique,
Egaya vers le soir le repas domestique.
Tel, quand au sein des nuits les sombres acquilons
Ont de sifflements sourds attristé les vallons,
Prodiguant à nos fleurs sa câressante haleine,
Le zéphyr du matin vient consoler la plaine.

O père infortuné qu'assiègent les regrets,
Un bonheur sans nuage habite ces guérets;
Qu'à nos agriculteurs ta vieillesse sacrée
Offre les doux rayons d'une belle soirée!
Tous ceux qui maudissaient, dans nos calamités,
Leurs champs, semés toujours, et toujours dévastés,
Les yeux mouillés de pleurs, diront, Voilà son père.
Eprouvant par ton fils un destin plus prospère,
Devant tes cheveux blancs prompts à se rallier,
En foule ils t'ouvriront le chaume hospitalier.
Du pacificateur là tu verras l'image;
Des heureux qu'il a faits tu recevras l'hommage;
Tu trouveras par-tout des soutiens, des amis:
Mais qui peut consoler de la perte d'un fils!
Ah! la patrie au moins, reconnaissante et juste,
Soulage avec respect ton indigence auguste;

De ce fils qui n'est plus le nom te sert d'appui;
La justice du temps a commencé pour lui;
Les siècles à venir sont déjà sa conquête :
De son deuil triomphal on célèbre la fête.
Moi-même, de Paris visitant les remparts,
J'ai vu, mes fils, j'ai vu, dans la plaine de Mars,
La douleur, et les arts qui lui prêtaient des charmes,
Tout, hormis le guerrier qu'honoraient tant de larmes.
Ainsi que les héros, les sages l'ont vanté;
Tout le peuple a gémi; les Bardes ont chanté.
Quatre chefs renommés, l'espoir de la patrie,
Portaient du guerrier mort la dépouille chérie;
Magistrats, citoyens, l'œil triste et l'ame en deuil,
De leurs rameaux de chêne ombrageaient son cercueil;
Courbé par la douleur et le poids des années,
Son vieux père, accusant l'arrêt des destinées,
Laissait tomber ces mots cent fois interrompus:
« Charles, mon pauvre enfant, je ne te verrai plus! »
Les rayons du héros entouraient sa famille,
Et le père, et la veuve, et la sœur, et la fille
Qui, sa branche à la main, tendait vers le tombeau
Ses petits bras couverts des langes du berceau.
Lui-même contemplait cette fête imposante;
Quand tout pleurait, son ombre invisible et présente
Mêlait un chant de gloire aux longs gémissemens,
Et de nos défenseurs recevait les sermens.
Ils ne seront pas vains. L'heure approche où la France
Du vainqueur des Anglais remplira l'espérance.
Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux,
Quand la paix triomphante et descendant des cieux,
A la voix des Français vient sourire à la terre,
Debout sur des débris, l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche, et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre, et veut du sang humain;

Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes.
Rendons aux Nations l'héritage des mers;
Entendez, mes enfans, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique;
Voyez Londres pâlir au nom de l'Italique.
De ce chef renommé vous savez les exploits.
Lorsque le vent du nord, rugissant dans les bois,
Avait interrompu les jeux sous la feuillée,
Le récit des combats prolongeait la veillée.
Le céleste chasseur glaçait l'onde et les airs;
Nos familles, trompant la rigueur des hivers,
Près de l'ardent foyer s'assemblaient en silence:
Les guerriers du héros racontaient la vaillance;
Muets nous écoutions: les vieillards attendris
S'écriaient en pleurant: Que n'est-il notre fils!
Vous aussi, vous pleuriez; le courage a ses larmes;
Au bruit de ses hauts faits vos mains cherchaient des armes;
Vous vouliez près de lui la gloire et le danger:
Eh bien! sous ses drapeaux courez donc vous ranger.
Et vous, des guerriers francs élite magnanime,
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime:
Vous franchîtes les monts; vous franchirez les flots;
Des tyrans de la mer punissez les complots.
Ils combattront pour l'or; vous pour une patrie.
Si jadis un Français, des rives de Neustrie,
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi;
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asyle,
Quand Neptune irrité lancera dans leur isle
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande Nation à vaincre accoutumée,
Et le grand Général guidant la grande armée!

570753

Milani

Fisica

III.

L'aria e il suono.